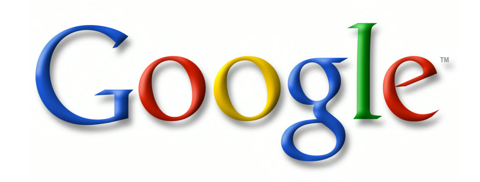

Google









HARVARDIANAE IN NOV·ANG·
ACADEMIAE
SIGILLUM
CHRISTO ET ECCLESIAE



To Morton Davis Mitchell,

With the kindest wishes of

William Mathews.

Paris, France,
April 22, 1882.

# LES CARACTÈRES

DE

# LA BRUYÈRE

Il a été imprimé en sus du tirage ordinaire :

500 exemplaires sur papier de Hollande (nos 61 à 560).
30 — sur papier de Chine (nos 1 à 30).
30 — sur papier Whatman (nos 31 à 60).

560 exemplaires, numérotés.

Il a été fait en outre un tirage en GRAND PAPIER (format in-8°), ainsi composé :

170 exemplaires sur papier de Hollande (nos 31 à 200).
15 — sur papier de Chine (nos 1 à 15).
15 — sur papier Whatman (nos 16 à 30).

200 exemplaires, numérotés.

*Tous les exemplaires de ce dernier tirage sont ornés d'un* PORTRAIT.

# LES CARACTÈRES

DE

# LA BRUYÈRE

PUBLIÉS PAR D. JOUAUST

AVEC UNE

PRÉFACE PAR LOUIS LACOUR

TOME PREMIER

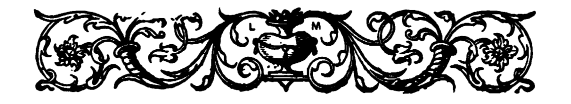



PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXXI



# PRÉFACE

La Bruyère *naquit à Paris, au mois d'août* 1645. *Son père remplissait l'emploi de contrôleur des rentes à l'Hôtel de ville. On ignore où se passa son enfance et comment il fut élevé. A l'âge de dix-neuf ans (juin* 1664) *il prit son « degré de licentié » en droit à Orléans, et jusqu'en* 1673 *resta attaché comme avocat au barreau de Paris. Vers la fin de cette dernière année, il acheta une charge de « conseiller du roy, trésorier de France et général de ses finances en la généralité de Caen ». Non astreint à résidence, il ne s'éloigna pas de la capitale. On sait très peu de chose de la façon dont il employa les loisirs de son* absentéisme *pendant les onze années qui suivirent.*

*En* 1684 *il accepta la mission d'enseigner l'histoire au petit-fils du grand Condé, Louis de Bourbon-Condé, qui venait de quitter le collège de Clermont.*

*Cette éducation terminée* (1685), *La Bruyère devint l'un des gentilshommes de M. le Prince, père de son élève; et, s'étant démis de son office de trésorier* (11 *juin* 1687), *il partagea désormais son temps entre Paris, Versailles et Chantilly. Confiant dans l'avenir et assuré de son indépendance, il fit paraître, dès* 1688, *la première édition des* CARACTÈRES. *Le succès fut immédiat et retentissant; sa réception à l'Académie française en* 1693 (15 *juin*) *en est une preuve, comme peut-être aussi sa mort (nous nous expliquerons sur ce point tout à l'heure), arrivée à Versailles le* 10 *mai* 1696. — *Ces dates, les seules connues de la vie de La Bruyère, aident puissamment à le retrouver dans son œuvre.*

*Sans présenter une autobiographie suivie, les* CARACTÈRES *contiennent tous les éléments d'une monographie circonstanciée. La Bruyère avait indiqué vers* 1685 *jusqu'à l'époque de sa naissance dans ces quelques mots : « Il y a quarante ans que je n'étois pas*[1]. » *Quelle carrière moins agitée! Quoi de plus tranquille, de moins troublé que cette existence! Nul événement n'en arrête le cours, qui sollicite l'attention et demande de longs récits. Néanmoins, à cause du milieu où fut placé La Bruyère et de la modestie même de*

1. Chapitre *Des Esprits forts*. Voy. le *Premier Texte de La Bruyère* publié par D. Jouaust dans le *Cabinet du Bibliophile*.

*sa vie, on a beau jeu à le faire héros d'une étude sur son époque : c'est un guide charmant au milieu de cette étrange société que Saint-Simon, Tallemant, Mme de Sévigné et un petit nombre d'autres nous ont décrite avec tant d'esprit.*

*La Bruyère paraît avoir été présenté chez les princes de Condé par Bossuet*[1]*, son protecteur et son ami dans toutes les circonstances graves, et par Santeul, dont la famille était liée avec la sienne depuis des temps éloignés* [2].

*Santeul, poète moitié religieux, moitié bouffon, était aussi indispensable à la maison de Condé pour ses talents que pour sa bonhomie et sa gaieté. Lorsqu'on pénètre dans l'intimité de la petite cour de Chantilly vers la fin du XVIIe siècle, on y trouve comme principaux familiers les trois figures littéraires que nous venons de citer. Le futur évêque de Meaux est le personnage respecté, l'homme indispensable des heures sérieuses. Le chanoine de Saint-Victor se prête à tous les emplois : poète, il compose les inscriptions, les devises; puis à d'autres moments il sert de jouet à*

---

1. Bossuet eut longtemps la mission « de fournir aux princes les gens de mérite dans les lettres dont ils avoient besoin ». (Fontenelle, *Éloge de Valincourt.*)

2. Depuis la Ligue. Voyez les Mémoires de Nicolas Poulain, aux passages cités par M. Jal dans son *Dictionnaire*, art. LA BRUYÈRE.

*Leurs Altesses, tour à tour Turlupin ou l'Angeli*[1]*, ridiculisé, bafoué, battu. La Bruyère se tient à l'écart, remplissant les devoirs de sa charge, les remplissant sérieusement, posément, gravement. Il ne s'émancipe qu'avec ses amis : encore ceux-ci ne sont-ils pas nombreux. On a quelque peine à se l'imaginer pratiquant autre chose que le silence dans un milieu si contraire à ses mœurs, à ses goûts, à ses aspirations.*

*Le grand Condé ne connaissait ni la règle, ni la douceur, ni l'humanité. Soumis au petit nombre de ceux qui le dominaient, il était le tyran de ses inférieurs. La moindre contradiction l'irritait et prenait à ses yeux les proportions de l'offense. Comment, à cette dangereuse école, le génie se fût-il donné carrière, l'esprit d'observation se fût-il laissé pressentir? On sait la terreur éprouvée un jour par Boileau dans une de ces réunions de gens de lettres que le prince se plaisait à provoquer à Chantilly. Prêt à lancer une réplique d'une certaine aigreur, il fut arrêté par l'air menaçant de son interlocuteur, et dit tout bas à un voisin : « Dorénavant je serai toujours de l'avis de M. le Prince quand il aura tort*[2]*. »*

*Ce qui avait pu plaire à La Bruyère chez les Condé, c'était peut-être la belle bibliothèque réunie*

---

1. C'est le grand Condé qui avait formé l'Angeli et qui l'avait donné au roi.

2. Louis Racine, *Mémoires sur la vie de Jean Racine.*

*dans l'hôtel aujourd'hui occupé par le théâtre, la place de l'Odéon et les rues adjacentes. On n'y comptait pas moins de 10,000 volumes, dont une partie, contenant nombre de moralistes, fut inventoriée en 1686, à l'époque où La Bruyère était dans tout le feu de la composition de son livre.*

*Un autre motif, et bien puissant, a dû le décider à se fixer définitivement dans cette demeure, surtout après l'apprentissage qu'il avait fait comme précepteur du jeune Bourbon. Je suis porté à penser que des revers de fortune ont pesé sur sa détermination, prise, on s'en souvient, aussitôt après la mort de sa mère. Quel autre mobile pourrait expliquer l'échange d'une vie facile contre les occupations fastidieuses, mais grassement rétribuées, d'un gentilhomme ordinaire dans une petite cour? Et quelle cour pour un législateur de la bonne société, pour l'homme qui a le plus contribué à populariser les règles de la politesse! Est-il besoin d'énumérer les plaisanteries grossières dont Santeul était constamment la victime, et de rappeler qu'une princesse « auguste » se permit un jour, à la table de Condé, de souffleter le pauvre moine et de lui jeter le contenu de son verre à la figure[1]? Jeux aimables, aussitôt suivis de compliments flatteurs. Pour Santeul, on l'appelait « fou » : c'était*

---

1. L'anecdote n'est pas douteuse. Santeul a pris la peine de la raconter lui-même en vers latins.

*le terme à la mode et le plus choisi. « Fou, disait le duc de La Feuillade, qui a un mérite que bien des sages n'ont pas!* » *On s'indigne en pensant qu'elle n'était pas ménagée non plus, l'odieuse épithète, à La Bruyère. Il s'émancipe un jour dans la société de Pontchartrain, et le jeune fils du ministre l'en accable avec une profusion que l'on n'a vraiment pas signalée comme elle le méritait : « Je ne doute pas qu'il soit un an qu'on ne vous mène haranguer aux Petites-Maisons.* » *Joli trait d'insolence, venant d'un homme d'État de vingt ans! Et le même aussitôt : « Il ne vous faut plus que cela pour devenir tout à fait fou.* » *Et encore : « Homme le moins sage qui soit sur la terre* », *et encore ailleurs : « Si j'arrive devant vous à Paris, je ne manquerai pas de vous faire préparer une petite chambre à l'Académie du faubourg Saint-Germain* », *c'est-à-dire à l'hôpital des fous* [1].

*Certes La Bruyère était homme à faire état de toute l'amertume de pareils compliments et à renvoyer le trait blessant. « Un peu de folie ne gâte rien* », *au sentiment de Montesquieu; mais le mot n'avait point, à la fin du XVII*e *siècle, ce caractère d'indulgence et de raillerie aimable qu'il affecte au-*

---

1. Lettres de Jérôme Phelypeaux écrites à La Bruyère en juillet et août 1694. Depping, *Bulletin du comité historique... de l'histoire de France*, II, 55 et 56.

*jourd'hui. La Bruyère nous le fait bien voir : il supporte difficilement qu'on l'emploie à son égard. Assez de mépris et de honteux déboires ont été la récompense des gens de lettres qui en ont toléré l'usage vis-à-vis d'eux. « Je n'ai trouvé nulle part, écrivait-il dès 1691, qu'on eût dit de Socrate en propres termes que c'étoit un fou tout plein d'esprit, façon de parler, à mon avis, impertinente et pourtant en usage, que j'ai essayé de décréditer en la faisant servir pour Socrate, comme l'on s'en sert aujourd'hui pour diffamer les personnes les plus sages, mais qui, s'élevant au-dessus d'une morale basse et servile qui règne depuis si longtemps, se distinguent dans leurs ouvrages par la hardiesse et la vivacité de leurs traits et par la beauté de leur imagination [1]. » Dans ce fragment La Bruyère semble prendre avec autant de vivacité sa propre défense que celle de son ami Santeul. Venu* fier et roide *à la cour de Condé, roide et fier il resta, cachant sa bonhomie naturelle sous l'habit sévère de son emploi. Au risque de passer pour pédant (notez qu'il en avait grand'peur), il chercha de toutes manières à faire oublier le moraliste et l'homme d'esprit. Ainsi cette gaucherie, cet embarras dont certains contemporains caustiques lui font un reproche, n'était*

1. Lettre de La Bruyère à Ménage, publiée pour la première fois par M. A. Destailleur. L'authenticité de la lettre n'est pas sans nous inspirer des doutes.

*qu'une attitude voulue qu'il quittait dans le cercle très restreint de ses amis, s'émancipant alors d'autant plus qu'ailleurs il avait été plus retenu. « Il oppose, dit-il en songeant à lui-même, un caractère sérieux dans lequel il se retranche, et il fait si bien que les railleurs, avec des intentions si mauvaises, manquent d'occasions de se jouer de lui* [1]. »

*La Bruyère trouvait ses distractions dans la société des beaux esprits de son temps : Racine, La Fontaine, Bourdaloue, Bussy, Rapin, Pélisson, Malezieu, etc.*

*Boileau a parlé de lui plusieurs fois, toujours avec éloge, sinon toujours avec talent, témoin ce quatrain, — malheureux, — qu'il lui mit sur les lèvres au bas d'un portrait :*

Tout esprit orgueilleux qui s'aime
Par mes leçons se voit guéri,
Et dans mon livre si chéri
Apprend à se haïr soi-même.

*La vie de La Bruyère est si pauvre en anecdotes que tous ses biographes ont fait accueil au touchant récit qui va suivre, et qui fut conté par Formey à l'Académie de Berlin* [2] *le 23 août 1787 : « M. de La Bruyère venoit presque journellement s'asseoir chez un libraire nommé Michallet, où il feuilletoit les*

1. *Des Grands.*
2. *Mémoires de l'Académie des sciences et belles-lettres*, etc. Berlin, 1792, in-4°, p. 24-25.

*nouveautés et s'amusoit avec une enfant fort gentille, fille du libraire, qu'il avoit prise en amitié. Un jour il tira un manuscrit de sa poche et dit à Michallet : « Voulez-vous imprimer ceci (c'étoient les Caractères) ? Je ne sais si vous y trouverez votre compte ; « mais, en cas de succès, le produit sera la dot de « ma petite amie. » Le libraire, plus incertain de la réussite que l'auteur, entreprit l'édition ; mais à peine l'eut-il exposée en vente qu'elle fut enlevée, et qu'il fut obligé d'imprimer plusieurs fois de suite le livre, qui lui valut deux ou trois cent mille francs. Et telle fut la dot imprévue de sa fille, qui fit dans la suite le mariage le plus avantageux, et que M. de Maupertuis avoit connue. »*

*Ce n'est pas attaquer la mémoire de La Bruyère ni mettre en doute sa générosité que de ne pas accepter, comme on l'a fait jusqu'à ce jour, sans l'examiner de très près, cette historiette sentimentale, plus appropriée à la génération qui larmoyait aux drames de Mercier et de Fenouillot de Falbaire qu'à l'époque littéraire rendue célèbre par les Barbin et les Mabre-Cramoisy.*

*En se laissant émouvoir par Formey, on paraît se méprendre singulièrement sur la situation de l'homme de lettres au XVII^e siècle. Les libraires se passaient bien, dans ce temps-là, du consentement des auteurs pour s'enrichir. Il était d'usage de ne travailler que pour la gloire, tant au théâtre que dans les livres.*

*L'anecdote de Mlle Michallet a été appliquée du temps de La Bruyère à plusieurs filles de libraires. On disait que, par le débit du portrait de Santeul, l'éditeur avait gagné assez pour marier trois de ses enfants. Boileau aussi n'enrichit-il pas son libraire? Ne fit-il pas don de tous ses manuscrits, et, comme La Bruyère, ne continua-t-il pas d'agir ainsi pour les éditions subséquentes? Il racontait à Racine le fils que jamais libraire ne lui avait payé un seul de ses ouvrages. Louis Racine, après ce détail, ajoute que le mépris de Boileau pour les présents de ces industriels l'avait poussé à railler dans son* ART POÉTIQUE *les auteurs* qui mettent leur Apollon aux gages d'un libraire. *Il avait ajouté les deux vers suivants :*

Je sais qu'un noble esprit peut sans honte et sans crime
Tirer de son travail un profit légitime,

*pour consoler Racine, qui avait* tiré *quelque argent de l'impression de ses tragédies, et encore ce « profit » était si modique que par la suite il trouva plus honorable d'y renoncer, et donna* ESTHER *et* ATHALIE *de la manière dont Boileau avait disposé de ses ouvrages* [1]. *Corneille n'avait-il pas été l'objet des railleries du sieur Gaillard, qui ne trouvait pas de son goût qu'on fît argent des travaux de l'esprit?*

Corneille est excellent, mais il vend ses ouvrages ;
Rotrou fait bien les vers, mais est poète à gages.

1. Louis Racine, *Mémoires sur la vie de Jean Racine.*

*Phrase satirique dont l'auteur des* CARACTÈRES *s'est fait l'écho cinquante ans plus tard, lorsqu'il a dit du poète dramatique : « Il ne juge de la bonté de sa pièce que par l'argent qui lui en revient. »*

*Si donc La Bruyère s'est montré généreux envers Michallet, comme il y a tout lieu de le croire, il faut estimer dans quelle mesure son sacrifice s'est effectué et le ramener à sa véritable valeur. Prenons garde de convertir en un présent royal ce qui ne fut qu'un acte d'indulgente condescendance à des habitudes prises. La librairie du XVII^e siècle se faisait si misérable avec l'homme de lettres quand il fallait céder partie de son gain! En supputant le profit abandonné par La Bruyère, on ne doit donc faire compte que de ce qu'il aurait reçu, et non des gros bénéfices réalisés par son éditeur. Avec le produit des droits d'auteur, M^lle Michallet a tout au plus payé les frais de son contrat de mariage, et les cent mille écus ramassés par monsieur son père ont été la dot qui l'ont introduite dans la grande famille de Turcaret*[1].

*J'entends La Bruyère s'étonner douloureusement de cette condition de l'homme de lettres et de son maigre salaire dans cette boutade du chapitre* Des Jugements : *« On paye au tuilier sa tuile et à l'ouvrier son temps et son ouvrage. Paye-t-on à un auteur ce qu'il pense et ce qu'il écrit? Et s'il pense très-*

---

1. Elle épousa un riche traitant du nom de July.

*bien, le paye-t-on très-largement? Se meuble-t-il, s'anoblit-il à force de penser et d'écrire juste? Il faut que les hommes soient habillés, qu'ils soient rasés; il faut que, retirés dans leurs maisons, ils aient une porte qui ferme bien. Est-il nécessaire qu'ils soient instruits? Folie, simplicité, imbécillité, continue Antisthène, de mettre l'enseigne d'auteur ou de philosophe! Avoir, s'il se peut, un office lucratif, qui rende la vie aimable, qui fasse prêter à ses amis et donner à ceux qui ne peuvent rendre; écrire alors par jeu, par oisiveté, et comme Tityre siffle ou joue de la flûte. Cela ou rien : j'écris à ces conditions, et je cède ainsi à la violence de ceux qui me prennent à la gorge et me disent : Vous écrirez. Ils liront pour titre de mon nouveau livre :* DU BEAU, DU BON, DU VRAI, DES IDÉES, DU PREMIER PRINCIPE, *par Antisthène, vendeur de marée!* » *Quelle amertume dans cette tirade ironique, et que nous sommes loin de la dot de Mlle Michallet!*

*Lorsque La Bruyère songea à se faire ouvrir les portes de l'Académie, on retrouva s'exerçant en sa faveur l'influence amicale et la main puissante de Bossuet. Il ne fallait pas moins pour calmer les haines qu'avait soulevées contre lui son esprit ferme devant toutes les lâchetés, son franc parler dans les* CARACTÈRES *et ses opinions hostiles à la prééminence des modernes sur les anciens. Déclarons-le à la honte de certains « immortels » de ce temps, le discours*

*de La Bruyère à l'Académie fut généralement décrié. On lui reprocha d'être resté lui-même, de n'avoir pas écrit quelques pages déclamatoires et d'avoir laissé reconnaître l'auteur des* CARACTÈRES *dans ses pensées et dans son style. La sottise naïve de ses détracteurs leur inspira des réflexions dans le genre de celle-ci : « Il hasarda les mêmes expressions qu'il avait fait valoir si heureusement dans son ouvrage. Là il avait charmé par son style, mais alors il fatigua ses auditeurs. »*

*Pour avoir plus de prise sur lui, pour l'inquiéter plus sûrement, ses ennemis littéraires l'attaquent sur le chapitre de la religion. Obligé de se défendre, il le fait avec une verve nouvelle. Discutant l'économie philosophique de son livre, il le montre n'ayant pour fin que la gloire du spiritualisme, se proposant de démontrer la soumission de l'humanité aux destinées qu'une volonté supérieure lui a tracées. Paul-Louis Courier, peu de temps avant sa mort, annonçait à ses amis les pressentiments qui l'agitaient et qui devaient se vérifier d'une façon si soudaine et si tragique. La Bruyère aurait pu donner l'exemple de cette sagacité : il savait le nombre de ses ennemis, il en connaissait la puissance et l'acharnement ; il n'ignorait pas qu'il avait sa demeure au milieu d'eux. En rentrant à Versailles le 10 mai 1696, il courut à la mort, qui ne le manqua pas.*

*Les critiques les plus récents laissent planer quelque*

*doute sur l'événement qui l'enleva à ses amis. Les contemporains le qualifient de « surprenant ». Édouard Fournier, qui se range assez volontiers à l'idée d'un crime, nous prépare cependant à une fin naturelle en nous disant que La Bruyère était malade depuis plusieurs années, opinion que Saint-Simon nous autorise à rejeter péremptoirement lorsqu'il écrit : « Je l'avois assez connu pour le regretter et les ouvrages que son âge et sa santé pouvoient faire espérer de lui. » Il n'est pas dit que la mort de La Bruyère reste à jamais un mystère : que de problèmes historiques plus difficiles sont déjà éclaircis! Peut-être ne faudrait-il pas chercher longtemps dans les dernières additions aux* CARACTÈRES *pour trouver les auteurs d'une catastrophe si funeste à la littérature. Cette fin prématurée nous a-t-elle privés d'un ouvrage plus complet, sinon plus parfait encore? Il est permis de le croire, puisque La Bruyère ne songeait qu'à la perfection de son chef-d'œuvre. On peut dire que la mort a glacé sa main sur les épreuves mêmes de son livre. L'abbé Fleury, successeur de La Bruyère à l'Académie, ne fit dans son discours aucune allusion aux dissentiments passés; il loua au contraire son prédécesseur en termes justes, quoique solennellement dépourvus d'émotion. Le secrétaire perpétuel était alors l'abbé Régnier, qui témoigna plus chaudement de ses regrets et qualifia La Bruyère de « génie extraordinaire ».*

*En parlant des hommages rendus à sa mémoire, il faut rappeler que son portrait fut placé, vers 1845, parmi les célébrités du XVIIe siècle, dans les galeries de Versailles. C'est une assez bonne toile de Girardet d'après un tableau du temps. Il est là, non loin des illustres morts de l'année 1696 : Mme de Sévigné, Jean Sobieski et la duchesse de Guise. La Bruyère avait vu disparaître avant lui Bussy-Rabutin et Pélisson (1693), qui le tenaient en grande estime ; La Fontaine (1695), son émule dans l'étude des écrivains du XVIe siècle, et Nicole le moraliste (1695), auquel échappa un jour cette remarque ingénieuse qui s'applique si bien à La Bruyère : « Ce n'est pas la vérité qui persuade les hommes, ce sont ceux qui la disent. »*

*A la mort de La Bruyère, ses notes, ses papiers disparurent. Il est probable cependant qu'il existait plusieurs manuscrits d'un livre augmenté et corrigé avec tant de scrupule et d'amour. On sait aussi à n'en point douter qu'il travaillait depuis quelques mois à un ouvrage intitulé :* DIALOGUES SUR LE QUIÉTISME. *Cet essai partagea le sort de ses autres écrits, car il n'est pas nécessaire de se tenir en garde contre l'envie de lui attribuer l'ouvrage qui parut sous ce titre et sous son nom en 1698. La supercherie se découvre avec assez d'évidence pour qu'il ait été jadis et qu'il soit encore aujourd'hui inutile aux amis de La Bruyère de défendre sa mémoire contre l'injure*

*d'une telle supposition. Jacques Brillon, qui vécut, paraît-il, dans la société de La Bruyère, s'est expliqué si clairement à ce sujet qu'il n'est pas permis de négliger son témoignage. Le voici tout entier* (SENTIMENTS CRITIQUES SUR LES CARACTÈRES DE M. DE LA BRUYÈRE, *p.* 447) : « *Les gens qui n'approfondissent pas les choses, et qui ne sont pas vrais connoisseurs, prétendent décider que M. de La Bruyère est l'auteur des* DIALOGUES SUR LE QUIÉTISME. *On a voulu lui attribuer cet ouvrage, afin d'en infatuer le public; mais nous pouvons assurer que ces dialogues, qui ont paru après sa mort, ont aussi été faits depuis. Ce n'est pas là le seul ouvrage qu'on lui attribuera, témoin les* CARACTÈRES POSTHUMES, *dont je vous parlerai quelque jour.* » *Puis, revenant sur les dialogues dans son* APOLOGIE DE M. DE LA BRUYÈRE, *le même Brillon dit encore :* « *Je ne sais point par où l'on prouveroit que cet ouvrage est de lui... Comment permet-on que les grands noms servent à couvrir le foible de tant d'ouvrages médiocres? C'est abuser de la réputation des habiles gens.* »

*Hormis les confidences que nous devons à Jacques Brillon, et qui forment la plus belle part des renseignements contemporains, on peut dire que La Bruyère, dans les menus détails de sa biographie, n'a été connu que de nos jours. La date de sa naissance, les lettres les plus authentiques que l'on possède de lui, sont le fait d'heureuses trouvailles toutes*

*récentes. Il reste encore l'espoir de mettre la main sur d'autres correspondances, sur d'autres mémoires, sur des exemplaires des* CARACTÈRES *annotés de science certaine, sur des manuscrits enfin. Un pays qui appartient à l'histoire littéraire de la France, et qui ne nous a rendu qu'une très minime partie des richesses qu'il a reçues de nous, la Hollande, est appelé à nous fournir tôt ou tard beaucoup de révélations sur le XVIIe siècle littéraire. La biographie de La Bruyère pourrait bien trouver sa bonne part dans ces restitutions tardives. Le motif de nos conjectures nous vient des rapports qui ont dû exister entre notre auteur et l'infatigable publiciste Pierre Coste, chassé de France à dix-sept ans par la révocation de l'édit de Nantes, et qui prit si chaudement plus tard la défense de La Bruyère. Il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'une correspondance eût existé entre ces deux écrivains; il suffit de se rappeler qu'en 1693 celui-ci donna à Amsterdam une* HISTOIRE DU GRAND CONDÉ. *Pour ma part, je ne crois pas me tromper en voyant dans la* DÉFENSE DE LA BRUYÈRE *une marque de reconnaissance des bons offices rendus et des communications faites par l'auteur des* CARACTÈRES *au biographe plus ou moins exact de son protecteur.*

*Ces quelques observations, inspirées par l'étude de la vie de La Bruyère nous conduisent naturellement à l'examen de son livre.*

*Il est permis de ne pas croire que l'idée des* Caractères *ait germé de bonne heure dans son esprit. Nous pensons qu'il commença d'écrire en entrant chez les princes. La campagne et la solitude lui faisant défaut, il étudie les hommes que le hasard amène devant lui; il les recherche au besoin, observant leurs vertus et leurs vices, heureux de louer les premières, de faire rire des seconds par une peinture aux reliefs saisissants. Dans la maison de Condé, qui se pose en rivale de celle de Louis XIV, non certes ouvertement, mais par un reste d'esprit frondeur, il règne une certaine liberté de parole dont La Bruyère fait d'abord son profit. C'est là qu'il puise l'assurance que ses réflexions ne seront point inquiétées, qu'il adopte la forme à leur imprimer définitivement. Plus heureux que Rabelais, son maître et son compagnon, il peut dessiner des types moins grotesques, plus réels et reconnaissables, enfin lever de certains masques trop audacieusement portés. Tous ces portraits sont classés avec méthode, suivant leurs affinités ou leurs contrastes, gagnant toujours au voisinage, à la place qui leur est assignée. Voyez comme ingénieusement il parle de son œuvre dans la préface du* Discours a l'Académie. *Pour lui donner une tournure originale et lui permettre de faire son chemin dans le monde d'une façon inattendue, La Bruyère n'avait pas le choix des moyens. Tous les styles avaient été employés. La forme épistolaire*

*avait eu ses maîtres dans Balzac et dans Voiture*[1], *qui semblaient inimitables; les pensées courtes, à l'allure vive et spirituelle, s'appelaient des maximes et étaient signées La Rochefoucauld; — le théâtre, aux difficiles approches, pleurait Molière; — les portraits? Comment y songer après le succès que tant de plates divagations avaient, sous ce titre, obtenu dans les ruelles? En haine de la vulgarité, La Bruyère voulut être lui-même. Ses tableaux s'inspirèrent de tous les genres. Toutefois, quoique cette forme nouvelle lui fût propre, il ne craignit pas de la perfectionner par de certains traits empruntés à ses contemporains. Malebranche, qui n'est point hostile autant qu'il le prétend aux vaines parures du style, est un de ceux auxquels La Bruyère s'adressa d'abord. Qu'on nous passe cette citation extraite de la* RECHERCHE DE LA VÉRITÉ; *on se convaincra sans peine qu'elle est écrite d'une encre dont notre moraliste n'a pas dédaigné de faire usage. « Si celui qui parle s'énonce avec facilité, s'il garde une mesure agréable dans ses périodes, s'il a l'air d'un honnête*

1. Il aime Voiture, il le fait revivre dans les parties des *Caractères* où il est le moins naturel. C'est pourtant cette qualité qui le charmait dans Voiture : « Si ce dernier, pour le ton, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne et ne ressemble en rien à nos écrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le négliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent après lui ne peut l'atteindre. »

*homme et d'un homme d'esprit, si c'est une personne de qualité, s'il est suivi d'un grand train, s'il parle avec autorité et gravité, si les autres l'écoutent avec respect et en silence, s'il a quelque réputation et quelque commerce avec les esprits du premier ordre, enfin s'il est assez heureux pour plaire ou pour être estimé, il aura raison dans tout ce qu'il avancera, et il n'y aura pas jusqu'à son collet et à ses manchettes qui ne prouvent quelque chose. » Voilà, plus de dix années avant les* CARACTÈRES, *une façon de discours que ceux-ci nous rendront familière et dont nous pourrons désormais certifier l'origine. En même temps il n'est pas inutile de rappeler que l'auteur de la* RECHERCHE DE LA VÉRITÉ *et le futur traducteur de Théophraste durent avoir plusieurs fois l'occasion de se rencontrer à Chantilly auprès de Condé. Ce prince attachait un certain prix aux écrits de Malebranche. Il lisait son livre en* 1683, *et, charmé du style, fit venir l'auteur auprès de lui. La première édition des* CARACTÈRES *est de cinq années postérieure à ces événements.*

*C'est encore à Malebranche que La Bruyère emprunte cette esquisse achevée de la « puce attelée à un canon d'or » et de ses compagnes caparaçonnées qui vont « par sauts et par bonds au fond d'une bouteille ». Le tableau est complété par le rapprochement que fait l'écrivain du géant pour qui l'homme n'a pas plus d'importance sur son grain de sable*

*que la puce armée de pied en cap et se démenant sur son théâtre improvisé. « Imaginons, s'écrie l'auteur de la* RECHERCHE DE LA VÉRITÉ (liv. I, ch. VI), *que Dieu ait fait en petit et d'une portion de matière de la grosseur d'une balle un ciel et une terre avec les mêmes proportions qui sont observées dans ce grand monde. » Lorsqu'on aura longtemps regardé ces petits hommes et jusqu'aux « petits animaux qui seroient capables de les incommoder..... imaginons que Dieu ait fait une terre infiniment plus vaste que celle-ci, de sorte que cette nouvelle terre soit à la nôtre comme la nôtre seroit à celle dont nous venons de parler dans la supposition précédente... » Dans ce peu de lignes ne voit-on pas surgir l'idée du roman de Swift, et n'est-ce pas avec un peu de précipitation que l'aimable auteur de la* COMÉDIE DE LA BRUYÈRE *a dit du passage des* CARACTÈRES *que nous avons rappelé précédemment : « Tout le Lilliput du Gulliver de Swift s'y trouve en germe, et Swift connaissait certainement La Bruyère. »*

*La Bruyère et Malebranche paraissent avoir eu par certains côtés d'autres points de ressemblance. On le sait, celui-ci ne cherchait ses impressions et ses inspirations que dans la nature. La Bruyère ne saisit-il pas maintes fois aussi l'occasion d'en placer l'éloge et de nous la faire aimer? « Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ni de guérets ni de baliveaux..... Ils ignorent la nature, ses commence-*

*mens, ses progrés, ses dons et ses largesses..... » Et d'autre part : « La nature n'est que pour ceux qui habitent la campagne; eux seuls vivent, eux seuls du moins connoissent qu'ils vivent. » S'il aime les hommes, s'il est bon, indulgent, si les élans de sa tendresse ont un écho jusque dans les livres de la philosophie moderne la plus avancée, c'est qu'il chérit la nature : « Tout est grand et admirable en elle. » L'école hypertrophique allemande n'a pas mieux dit, et je ne désespère pas de retrouver les voies secrètes par lesquelles ses maîtres descendent de La Bruyère. N'est-il pas tout entier dans ces lignes de J.-P. Richter : « Ah! sainte nature, quiconque te voit avec des yeux d'amour a pour les hommes une sensibilité plus ardente, un amour plus vrai! » Chaque époque découvre ainsi dans La Bruyère des aspects qui la frappent particulièrement. A le bien observer, c'est un sublime penseur; certaines de ses réflexions, comme à travers un voile, laissent entrevoir des profondeurs infinies.*

*La Bruyère possède également avec Saint-Évremond une ressemblance dont il serait intéressant de grouper les traits épars. Ces deux hommes de génie ont couru la même carrière; mais celui-ci, impatient du joug, ne s'est pas astreint à polir ses ouvrages avec cette perfection de style qui assure la durée des* CARACTÈRES. *La Bruyère doit beaucoup à Saint-Évremond; il l'a lu, étudié, travaillé; il en est, sur quel-*

*ques points, comme l'abrégé, la quintessence. Dans le chapitre sur la* CONVERSATION, *je les retrouve, je les écoute parler l'un après l'autre; quelquefois je ne les distingue plus l'un de l'autre, leurs voix se confondent. Dans cette rencontre, le second a gagné en force, et l'esprit du premier n'a rien perdu de sa pénétration. L'un donne l'idée, l'autre fait jaillir l'effet: don naturel, travail, conditions indispensables de la collaboration littéraire.*

*D'ailleurs, le but de l'un et celui de l'autre sont si différents! La Bruyère attend tout de l'avenir et lui voue son œuvre; le sceptique Saint-Évremond n'a d'estime que pour l'impression du moment, il veut jouir sans retard de sa popularité. Le jugement de la postérité ne lui importe:*

Je ne suis pas inquiété
De ce que la postérité
Jugera des fruits de ma veine.
  Qu'elle en dise mal ou bien,
  Pourquoy m'en mettrois-je en peine?
  Je n'en sauray jamais rien.

*Si je ne craignais de manquer de respect à la mémoire de La Bruyère, je signalerais encore des points de contact entre lui et Dufresny, son contemporain à quatre années près, tous deux également cousins, et de cette famille souveraine qu'on ne détrônera jamais en France: Sa Majesté l'Esprit! Les preuves de cette parenté ne sont point écrites sur le parchemin;*

*elles sont gravées, ce qui vaut mieux, dans toutes les mémoires. Qui n'aurait reconnu La Bruyère dans cette réflexion : « Sire, je ne regarde jamais le Louvre sans m'écrier : « Superbe monument de la magnifi- « cence d'un de nos plus grands rois, vous seriez « achevé, si l'on vous avoit donné à un des ordres « mendiants pour tenir son chapitre et loger son gé- « néral ! » Un mot de Dufresny vers 1670*[1]*. C'est faire mieux comprendre et mieux apprécier La Bruyère que de le replacer par ces exemples au milieu d'un cercle de juges compétents. Il gagne au voisinage, et le critique sincère trouve sous sa main des points sérieux de comparaison.*

*Après avoir recherché les origines du génie de notre écrivain dans ses émules et dans ses maîtres, qui furent toute l'antiquité et notre Renaissance française : Rabelais, Montaigne, Ronsard, Marot, etc., il conviendrait de parler des modernes qui procèdent de lui ; mais cette recherche nous entraînerait trop loin, comprenant une liste imposante de noms bien divers. Il en est dans tous les genres et de toutes les écoles : La Bruyère a des qualités si multiples que tout le*

---

1. Et la fameuse exclamation : « Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis ! » encore de Dufresny, un maître homme, à qui revient la gloire d'avoir inspiré les *Lettres persanes*. Voy. l'édition des *Amusements sérieux et comiques* donnée par D. Jouaust, dans son *Cabinet du Bibliophile*, 1869, in-16.

*monde y puise et s'enrichit de ses richesses. Vauvenargues, parmi les moralistes, est resté jusqu'à ce jour son plus brillant disciple, celui dont le talent approche le plus du sien, sans parvenir jamais à l'égaler.*

*La philosophie de La Bruyère le met à la portée du plus simple. Ennemi des systèmes, il veut que chacun fonde sa règle de vie, toute opinion religieuse à part, sur le respect réciproque des hommes les uns pour les autres. Sa principale préoccupation est de* penser *et de* parler juste; *il ne cherche point d'ailleurs à convaincre, il ne fait nul effort pour rattacher ses lecteurs à une doctrine et à des opinions ayant cours : « Amener les autres à notre goût et à notre sentiment, c'est une trop grande entreprise. » Il ne dit donc pas : Vous ferez ceci, vous éviterez cela; vous fuirez tels travers, vous pratiquerez telles vertus. C'est un choix où il craindrait de nous effrayer, et son but est de se faire lire. Il y a près des écoles de médecine des galeries anatomiques où l'art du modeleur a figuré les misères de notre pauvre humanité en des statues de carton ou de cire imitant admirablement la nature; au sortir de ces musées, nous courons au livre d'hygiène, et nous jurons de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour nous préserver de tant d'horribles maux. Le livre de La Bruyère nous offre, au moral, un spectacle de ce genre. Sainte-Beuve disait justement qu'on pourrait l'appeler une* galerie.

*d*

*En étudiant les* CARACTÈRES, *on sent la nécessité d'un retour sur soi-même, d'un amendement immédiat ; et la guérison, qu'elle vienne de nous ou du médecin, se produit bientôt.*

*Les* CARACTÈRES, *auprès de beaucoup de gens, passèrent d'abord pour un journal de médisances et ne furent pas pris au sérieux. On s'en amusait encore sous la Régence et sous Louis XV, à cause des indiscrétions qui touchaient à la considération de beaucoup de familles et satisfaisaient la malignité publique. Il ne faut pas oublier que ces sortes d'écrits étaient rares alors, que la société de la fin du siècle, ou, pour mieux dire, de cet âge qui venait de se clore avec Louis XIV, était infiniment moins connue qu'aujourd'hui, que les chroniques et mémoires étaient précieusement enfermés et ne livraient leurs secrets qu'à de très rares privilégiés. L'histoire intime n'était écrite que dans les chansonniers et dans la copie des correspondances des Bussy, des Sévigné et autres épistolaires en vogue ; mais ces annalistes qui couvrent les rayons de nos bibliothèques ne laissaient pas même soupçonner leurs noms. La Bruyère, entr'ouvert par les malicieuses clefs de ses contemporains, a tenu lieu, pendant plus d'un siècle, de Saint-Simon, de Dangeau et de Tallemant. Dès le temps de la mise en vente de la première édition des* CARACTÈRES, *Bussy, avec cet admirable bon sens qui éclate dans sa correspondance, se prononce nettement sur la destinée du nou-*

*veau livre et lui assigne la place qu'il occupera d'abord dans l'opinion publique : « Ce ne sont point des portraits de fantaisie qu'il nous a donnés ; il a travaillé d'après nature, et il n'y a pas une décision sur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. »*

*Un nouveau cycle s'ouvrit pour la renommée de La Bruyère lorsque Voltaire, en appelant l'attention de ses contemporains sur ses plus célèbres devanciers, eut jugé en ces termes l'auteur des* Caractères, *jugement que notre siècle a pleinement ratifié : « On peut compter parmi les productions d'un genre unique les* Caractères *de La Bruyère. Un style rigide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public [1]. » Voltaire ne se montra pas toujours aussi touché des beautés de La Bruyère, et quelquefois partagea à son égard les dédains de fades libellistes ; mais nous voulons oublier des critiques de détail, pour ne nous souvenir que de l'éloge à l'endroit où il a pour nous le plus de prix.*

*La Bruyère semble, par certains côtés, avoir devancé les libres opinions de l'école philosophique du XVIII<sup>e</sup> siècle ; celle-ci s'inspire de lui en maintes circonstances, sans le faire oublier jamais. Elle est pompeuse, il est sincère. Aux milliers de volumes qu'elle a entassés on oppose aujourd'hui dix pages,*

---

1. *Siècle de Louis XIV,* chap. XXXIV.

*que dis-je? deux pages d'un petit livre, et c'est le nôtre. Laissons-lui le mot « humanitaire », qu'elle a inventé, et revenons à La Bruyère : il est humain.*

*Pendant tout le XVIII^e siècle, La Bruyère eut le sort de Molière. On ne l'estima point à sa juste valeur. Il semble que nos classiques tendissent à disparaître dans la nuit qui couvrait alors les précédentes époques littéraires, depuis le moyen âge jusqu'aux plus beaux jours de la Renaissance. Cependant il est injuste de croire qu'on ne lisait pas et de nous attribuer la gloire de l'avoir découvert le jour où Jal a mis la main sur son extrait baptistaire. Les éditions se sont suivies de très près depuis* 1720 *jusqu'en* 1790; *la Hollande disputait aux presses parisiennes l'honneur de répandre les écrits de La Bruyère. Ces réimpressions contribuèrent plus qu'on ne peut se l'imaginer à faire aimer notre langue en un temps où toute l'Europe élégante s'exprimait en français, en un temps où Berlin possédait une Académie rivale de l'Académie française, où le roi de Prusse pensait en français et était loin de se douter que le progrès consisterait prochainement à oublier cette belle langue et à inventer des instruments assez perfectionnés pour apprendre le welche à des Français.*

*Le livre des* CARACTÈRES, *on le devine d'abord, a été écrit au jour le jour, pendant les courts loisirs que laisse une position occupée. J'ignore quels étaient les devoirs de La Bruyère sous sa livrée de* gentilhomme

ordinaire, *mais j'ai peine à croire que ce poste fût une sinécure. Son livre me confirmerait dans cette opinion, si je ne savais d'ailleurs quelles étaient les exigences de ses maîtres, hélas! trop nombreux.*

*Toutefois, il n'écrit pas au hasard, et dès longtemps il s'est tracé le plan du monument qu'il veut élever : la* peinture des hommes en général. *Il recommande qu'on ne perde pas de vue les « raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent ». Ces chapitres, puisqu'il désigne ainsi les divisions de son livre, portent les titres suivants :*

1. Des Ouvrages de l'esprit.
2. Du Mérite personnel.
3. Des Femmes.
4. Du Cœur.
5. De la Société et de la Conversation.
6. Des Biens de fortune.
7. De la Ville.
8. De la Cour.
9. Des Grands.
10. Du Souverain ou de la République.
11. De l'Homme.
12. Des Jugements.
13. De la Mode.
14. De quelques Usages.
15. De la Chaire.
16. Des Esprits forts.

*Nous avons jugé utile de répéter cette liste, qui nous aidera à résumer en quelques mots les « raisons » de l'auteur et à rendre « sensible » la suite « insensible » où se développent ses ingénieux desseins. « S'il existe des vérités qui nous paraissent détachées les unes des autres, a dit Laplace, c'est que nous ignorons le lien qui les réunit dans un tout. » Se proposant l'étude de l'homme, il commence par ce qui constitue l'homme, c'est-à-dire son* esprit. *Le second chapitre est consacré au* mérite personnel, *qui décide de notre essor dans la société. La Bruyère nous y introduit sûrement en nous faisant connaître les* femmes. *Il surprend ensuite avec un génie merveilleux tous les sentiments du* cœur; *il nous initie aux secrets comme aux avantages de la* conversation. *A la plus agréable des occupations du monde, à celle qui absorbe presque tous les instants de la société, il oppose comme contraste la vie factice de la finance : voilà les* biens de fortune *faisant contrepoids au mérite, le hasard plus puissant parfois que le travail et la volonté. Nous connaissons les acteurs ; on nous décrira les théâtres où ils s'agitent et l'impresario qui les dirige : la* ville, *la* cour, *les* grands, *enfin le* souverain *ou la* république. *Est-ce tout? n'y a-t-il plus rien entre les puissances terrestres et Dieu, dont la science sera la fin de l'œuvre? Non; la société, le chef d'État, connaissent encore des « tyrans » qui les dominent tous et qu'il est bon de connaître : ce sont les passions de*

*l'*homme, *ses* jugements, *la* mode, *et tant d'*usages *qui sont comme un insupportable réseau jeté sur nous dès l'enfance. Ainsi, par une pente insensible, nous avons gravi le calvaire de notre triste humanité. Nous avons compté les anneaux de la chaîne qui la fait esclave, depuis nos passions jusqu'aux puissantes attaches que nous ont forgées les mœurs et les lois. Mais où l'homme trouvera-t-il des consolations à tant de misères? où se réfugiera-t-il pour goûter les douceurs du repos et de la paix? C'est ce que La Bruyère se hâte de nous dire dans les chapitres consacrés à la* chaire *et à « Dieu ». Cette dernière partie a pour titre* DES ESPRITS FORTS, *et l'on sait assez que Descartes a fourni tous les arguments dont se sert le philosophe pour nous convaincre en termes pleins de grandeur de la sagesse de l'Être infini.*

*Ainsi, dans cette longue suite de pensées, « tout se tient, se soutient, contraste sans se contredire, forme mille reflets harmonieux, comme dans un tableau colorié par une main habile et savante » : observation d'Adolphe Thiers et qui s'applique merveilleusement à notre écrivain. Nous admirons non-seulement la liaison de ses idées (ses détracteurs le trouvent* décousu !), *mais encore, et par-dessus tout, la variété harmonieuse de son style conçu dans l'horreur du convenu, de la période oratoire, des phrases toutes faites, de ces métaphores que chacun récite par cœur. C'est à qui louera l'art avec lequel il évite de tomber*

*dans la sécheresse, dans la froideur, dans les répétitions, dans l'obscurité. S'il y a dans notre langue un auteur qu'on ne puisse imiter, c'est lui. Chez ses copistes, le fond, la forme, la recherche des mots, la préoccupation du trait, tout est affecté. C'est donc un secret perdu que ce naturel exquis, fruit du travail et de l'observation, celui-là caché soigneusement, celle-ci qui trahit sa présence à toute minute, dans chaque ligne, sous chaque mot.*

*La Bruyère est un analyste trop fin pour se laisser aller aux ivresses du cœur. La raison, qui le retient sur la pente de l'irréligion, le préserve des entraînements de la passion. Son idéal, c'est l'amitié; il a, sur ce sentiment, les remarques les mieux faites pour expliquer le succès de son œuvre. Qu'il s'ouvre une enquête judiciaire, le premier soin du magistrat est de chercher « où est la femme ». En présence d'un grand succès littéraire, le critique peut se poser la même question. Il entrera dans le premier salon venu et interrogera les femmes : il saura bientôt la cause de ce bruit qui l'intéresse. Ce serait le cas pour nous de dresser la longue liste de celles qui ont fait sa vogue. Il n'est pas de livre qui réponde mieux au cœur de la femme, qui séduise plus son esprit, qui s'accommode mieux à son humeur, à sa mobilité, à ses caprices; dont elle interrompe la lecture avec moins de souci, qu'elle reprenne avec plus de charme. Pour peu qu'elle ait le goût des lettres, toute futile*

*qu'elle soit, ce livre sera la base de sa bibliothèque. On le trouvera au salon, dans le boudoir, et jusque sur les coussins du prie-Dieu. Boileau ne l'a-t-il pas signalé d'abord à l'attention des femmes? N'a-t-il pas contribué plus que personne à former autour de lui les premiers cercles de lectrices :*

Voilà le sexe peint d'une noble manière,
Et Théophraste même, aidé de La Bruyère,
Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.

*Pour l'usage du monde, il donne de si utiles enseignements, il sait inspirer en si bons termes la crainte de tant de ridicules où nous courons fatalement! Instructif ici, ailleurs il amuse; ses plaisanteries sont variées, tous les genres d'esprit peuvent y prendre part. Il se joue dans les boutades et ne dédaigne pas un grain de bouffonnerie. Puis, s'il faut terminer par de sages réflexions une lecture commencée pour le plaisir, voilà de quoi ramener l'esprit aux pensées sérieuses et lui rendre agréable l'attentif retour aux plus hautes questions. Oui, le voilà, le livre nécessaire, le guide des heures tristes comme des heures gaies. Toutes les femmes le connaissent, toutes l'estiment. Ne leur parlez ni de* clefs *ni de glossaires : la langue de La Bruyère est de tous les temps, les* clefs *n'ouvrent plus que des tombeaux.*

*Les* Caractères *achevés, quel titre leur donnera l'auteur? C'est ici, croyons-nous, que sa pensée s'est*

*elles sont gravées, ce qui vaut mieux, dans toutes les mémoires. Qui n'aurait reconnu La Bruyère dans cette réflexion : « Sire, je ne regarde jamais le Louvre sans m'écrier : « Superbe monument de la magnifi-« cence d'un de nos plus grands rois, vous seriez « achevé, si l'on vous avoit donné à un des ordres « mendiants pour tenir son chapitre et loger son gé-« néral ! » Un mot de Dufresny vers 1670*[1]*. C'est faire mieux comprendre et mieux apprécier La Bruyère que de le replacer par ces exemples au milieu d'un cercle de juges compétents. Il gagne au voisinage, et le critique sincère trouve sous sa main des points sérieux de comparaison.*

*Après avoir recherché les origines du génie de notre écrivain dans ses émules et dans ses maîtres, qui furent toute l'antiquité et notre Renaissance française : Rabelais, Montaigne, Ronsard, Marot, etc., il conviendrait de parler des modernes qui procèdent de lui ; mais cette recherche nous entraînerait trop loin, comprenant une liste imposante de noms bien divers. Il en est dans tous les genres et de toutes les écoles : La Bruyère a des qualités si multiples que tout le*

---

1. Et la fameuse exclamation : « Pauvreté n'est pas vice. — C'est bien pis ! » encore de Dufresny, un maître homme, à qui revient la gloire d'avoir inspiré les *Lettres persanes*. Voy. l'édition des *Amusements sérieux et comiques* donnée par D. Jouaust, dans son *Cabinet du Bibliophile*, 1869, in-16.

*monde y puise et s'enrichit de ses richesses. Vauvenargues, parmi les moralistes, est resté jusqu'à ce jour son plus brillant disciple, celui dont le talent approche le plus du sien, sans parvenir jamais à l'égaler.*

*La philosophie de La Bruyère le met à la portée du plus simple. Ennemi des systèmes, il veut que chacun fonde sa règle de vie, toute opinion religieuse à part, sur le respect réciproque des hommes les uns pour les autres. Sa principale préoccupation est de* penser *et de* parler juste; *il ne cherche point d'ailleurs à convaincre, il ne fait nul effort pour rattacher ses lecteurs à une doctrine et à des opinions ayant cours : « Amener les autres à notre goût et à notre sentiment, c'est une trop grande entreprise. » Il ne dit donc pas : Vous ferez ceci, vous éviterez cela; vous fuirez tels travers, vous pratiquerez telles vertus. C'est un choix où il craindrait de nous effrayer, et son but est de se faire lire. Il y a près des écoles de médecine des galeries anatomiques où l'art du modeleur a figuré les misères de notre pauvre humanité en des statues de carton ou de cire imitant admirablement la nature; au sortir de ces musées, nous courons au livre d'hygiène, et nous jurons de faire tout ce qui est en notre pouvoir pour nous préserver de tant d'horribles maux. Le livre de La Bruyère nous offre, au moral, un spectacle de ce genre. Sainte-Beuve disait justement qu'on pourrait l'appeler une* galerie.

*En étudiant les* CARACTÈRES, *on sent la nécessité d'un retour sur soi-même, d'un amendement immédiat; et la guérison, qu'elle vienne de nous ou du médecin, se produit bientôt.*

*Les* CARACTÈRES, *auprès de beaucoup de gens, passèrent d'abord pour un journal de médisances et ne furent pas pris au sérieux. On s'en amusait encore sous la Régence et sous Louis XV, à cause des indiscrétions qui touchaient à la considération de beaucoup de familles et satisfaisaient la malignité publique. Il ne faut pas oublier que ces sortes d'écrits étaient rares alors, que la société de la fin du siècle, ou, pour mieux dire, de cet âge qui venait de se clore avec Louis XIV, était infiniment moins connue qu'aujourd'hui, que les chroniques et mémoires étaient précieusement enfermés et ne livraient leurs secrets qu'à de très rares privilégiés. L'histoire intime n'était écrite que dans les chansonniers et dans la copie des correspondances des Bussy, des Sévigné et autres épistolaires en vogue; mais ces annalistes qui couvrent les rayons de nos bibliothèques ne laissaient pas même soupçonner leurs noms. La Bruyère, entr'ouvert par les malicieuses clefs de ses contemporains, a tenu lieu, pendant plus d'un siècle, de Saint-Simon, de Dangeau et de Tallemant. Dès le temps de la mise en vente de la première édition des* CARACTÈRES, *Bussy, avec cet admirable bon sens qui éclate dans sa correspondance, se prononce nettement sur la destinée du nou-*

*veau livre et lui assigne la place qu'il occupera d'abord dans l'opinion publique : « Ce ne sont point des portraits de fantaisie qu'il nous a donnés ; il a travaillé d'après nature, et il n'y a pas une décision sur laquelle il n'ait eu quelqu'un en vue. »*

*Un nouveau cycle s'ouvrit pour la renommée de La Bruyère lorsque Voltaire, en appelant l'attention de ses contemporains sur ses plus célèbres devanciers, eut jugé en ces termes l'auteur des* CARACTÈRES, *jugement que notre siècle a pleinement ratifié : « On peut compter parmi les productions d'un genre unique les* CARACTÈRES *de La Bruyère. Un style rigide, concis, nerveux, des expressions pittoresques, un usage tout nouveau de la langue, mais qui n'en blesse pas les règles, frappèrent le public*[1]. *» Voltaire ne se montra pas toujours aussi touché des beautés de La Bruyère, et quelquefois partagea à son égard les dédains de fades libellistes ; mais nous voulons oublier des critiques de détail, pour ne nous souvenir que de l'éloge à l'endroit où il a pour nous le plus de prix.*

*La Bruyère semble, par certains côtés, avoir devancé les libres opinions de l'école philosophique du XVIIIe siècle ; celle-ci s'inspire de lui en maintes circonstances, sans le faire oublier jamais. Elle est pompeuse, il est sincère. Aux milliers de volumes qu'elle a entassés on oppose aujourd'hui dix pages,*

---

1. *Siècle de Louis XIV,* chap. XXXIV.

*que dis-je? deux pages d'un petit livre, et c'est le nôtre. Laissons-lui le mot « humanitaire », qu'elle a inventé, et revenons à La Bruyère : il est humain.*

*Pendant tout le XVIIIe siècle, La Bruyère eut le sort de Molière. On ne l'estima point à sa juste valeur. Il semble que nos classiques tendissent à disparaître dans la nuit qui couvrait alors les précédentes époques littéraires, depuis le moyen âge jusqu'aux plus beaux jours de la Renaissance. Cependant il est injuste de croire qu'on ne lisait pas et de nous attribuer la gloire de l'avoir découvert le jour où Jal a mis la main sur son extrait baptistaire. Les éditions se sont suivies de très près depuis* 1720 *jusqu'en* 1790; *la Hollande disputait aux presses parisiennes l'honneur de répandre les écrits de La Bruyère. Ces réimpressions contribuèrent plus qu'on ne peut se l'imaginer à faire aimer notre langue en un temps où toute l'Europe élégante s'exprimait en français, en un temps où Berlin possédait une Académie rivale de l'Académie française, où le roi de Prusse pensait en français et était loin de se douter que le progrès consisterait prochainement à oublier cette belle langue et à inventer des instruments assez perfectionnés pour apprendre le welche à des Français.*

*Le livre des* CARACTÈRES, *on le devine d'abord, a été écrit au jour le jour, pendant les courts loisirs que laisse une position occupée. J'ignore quels étaient les devoirs de La Bruyère sous sa livrée de* gentilhomme

ordinaire, *mais j'ai peine à croire que ce poste fût une sinécure. Son livre me confirmerait dans cette opinion, si je ne savais d'ailleurs quelles étaient les exigences de ses maîtres, hélas! trop nombreux.*

*Toutefois, il n'écrit pas au hasard, et dès longtemps il s'est tracé le plan du monument qu'il veut élever : la* peinture des hommes en général. *Il recommande qu'on ne perde pas de vue les « raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des réflexions qui les composent ». Ces chapitres, puisqu'il désigne ainsi les divisions de son livre, portent les titres suivants :*

1. Des Ouvrages de l'esprit.
2. Du Mérite personnel.
3. Des Femmes.
4. Du Cœur.
5. De la Société et de la Conversation.
6. Des Biens de fortune.
7. De la Ville.
8. De la Cour.
9. Des Grands.
10. Du Souverain ou de la République.
11. De l'Homme.
12. Des Jugements.
13. De la Mode.
14. De quelques Usages.
15. De la Chaire.
16. Des Esprits forts.

*Nous avons jugé utile de répéter cette liste, qui nous aidera à résumer en quelques mots les « raisons » de l'auteur et à rendre « sensible » la suite « insensible » où se développent ses ingénieux desseins. « S'il existe des vérités qui nous paraissent détachées les unes des autres, a dit Laplace, c'est que nous ignorons le lien qui les réunit dans un tout. » Se proposant l'étude de l'homme, il commence par ce qui constitue l'homme, c'est-à-dire son* esprit. *Le second chapitre est consacré au* mérite personnel, *qui décide de notre essor dans la société. La Bruyère nous y introduit sûrement en nous faisant connaître les* femmes. *Il surprend ensuite avec un génie merveilleux tous les sentiments du* cœur; *il nous initie aux secrets comme aux avantages de la* conversation. *A la plus agréable des occupations du monde, à celle qui absorbe presque tous les instants de la société, il oppose comme contraste la vie factice de la finance : voilà les* biens de fortune *faisant contrepoids au mérite, le hasard plus puissant parfois que le travail et la volonté. Nous connaissons les acteurs; on nous décrira les théâtres où ils s'agitent et l'impresario qui les dirige : la* ville, *la* cour, *les* grands, *enfin le* souverain *ou la* république. *Est-ce tout? n'y a-t-il plus rien entre les puissances terrestres et Dieu, dont la science sera la fin de l'œuvre? Non; la société, le chef d'État, connaissent encore des « tyrans » qui les dominent tous et qu'il est bon de connaître : ce sont les passions de*

*l'*homme, *ses* jugements, *la* mode, *et tant d'*usages *qui sont comme un insupportable réseau jeté sur nous dès l'enfance. Ainsi, par une pente insensible, nous avons gravi le calvaire de notre triste humanité. Nous avons compté les anneaux de la chaîne qui la fait esclave, depuis nos passions jusqu'aux puissantes attaches que nous ont forgées les mœurs et les lois. Mais où l'homme trouvera-t-il des consolations à tant de misères? où se réfugiera-t-il pour goûter les douceurs du repos et de la paix? C'est ce que La Bruyère se hâte de nous dire dans les chapitres consacrés à la* chaire *et à « Dieu ». Cette dernière partie a pour titre* DES ESPRITS FORTS, *et l'on sait assez que Descartes a fourni tous les arguments dont se sert le philosophe pour nous convaincre en termes pleins de grandeur de la sagesse de l'Être infini.*

*Ainsi, dans cette longue suite de pensées, « tout se tient, se soutient, contraste sans se contredire, forme mille reflets harmonieux, comme dans un tableau colorié par une main habile et savante » : observation d'Adolphe Thiers et qui s'applique merveilleusement à notre écrivain. Nous admirons non-seulement la liaison de ses idées (ses détracteurs le trouvent* décousu !), *mais encore, et par-dessus tout, la variété harmonieuse de son style conçu dans l'horreur du convenu, de la période oratoire, des phrases toutes faites, de ces métaphores que chacun récite par cœur. C'est à qui louera l'art avec lequel il évite de tomber*

*dans la sécheresse, dans la froideur, dans les répétitions, dans l'obscurité. S'il y a dans notre langue un auteur qu'on ne puisse imiter, c'est lui. Chez ses copistes, le fond, la forme, la recherche des mots, la préoccupation du trait, tout est affecté. C'est donc un secret perdu que ce naturel exquis, fruit du travail et de l'observation, celui-là caché soigneusement, celle-ci qui trahit sa présence à toute minute, dans chaque ligne, sous chaque mot.*

*La Bruyère est un analyste trop fin pour se laisser aller aux ivresses du cœur. La raison, qui le retient sur la pente de l'irréligion, le préserve des entraînements de la passion. Son idéal, c'est l'amitié; il a, sur ce sentiment, les remarques les mieux faites pour expliquer le succès de son œuvre. Qu'il s'ouvre une enquête judiciaire, le premier soin du magistrat est de chercher « où est la femme ». En présence d'un grand succès littéraire, le critique peut se poser la même question. Il entrera dans le premier salon venu et interrogera les femmes : il saura bientôt la cause de ce bruit qui l'intéresse. Ce serait le cas pour nous de dresser la longue liste de celles qui ont fait sa vogue. Il n'est pas de livre qui réponde mieux au cœur de la femme, qui séduise plus son esprit, qui s'accommode mieux à son humeur, à sa mobilité, à ses caprices; dont elle interrompe la lecture avec moins de souci, qu'elle reprenne avec plus de charme. Pour peu qu'elle ait le goût des lettres, toute futile*

*qu'elle soit, ce livre sera la base de sa bibliothèque. On le trouvera au salon, dans le boudoir, et jusque sur les coussins du prie-Dieu. Boileau ne l'a-t-il pas signalé d'abord à l'attention des femmes? N'a-t-il pas contribué plus que personne à former autour de lui les premiers cercles de lectrices :*

> Voilà le sexe peint d'une noble manière,
> Et Théophraste même, aidé de La Bruyère,
> Ne m'en pourroit pas faire un plus riche tableau.

*Pour l'usage du monde, il donne de si utiles enseignements, il sait inspirer en si bons termes la crainte de tant de ridicules où nous courons fatalement! Instructif ici, ailleurs il amuse; ses plaisanteries sont variées, tous les genres d'esprit peuvent y prendre part. Il se joue dans les boutades et ne dédaigne pas un grain de bouffonnerie. Puis, s'il faut terminer par de sages réflexions une lecture commencée pour le plaisir, voilà de quoi ramener l'esprit aux pensées sérieuses et lui rendre agréable l'attentif retour aux plus hautes questions. Oui, le voilà, le livre nécessaire, le guide des heures tristes comme des heures gaies. Toutes les femmes le connaissent, toutes l'estiment. Ne leur parlez ni de* clefs *ni de glossaires : la langue de La Bruyère est de tous les temps, les* clefs *n'ouvrent plus que des tombeaux.*

*Les* CARACTÈRES *achevés, quel titre leur donnera l'auteur? C'est ici, croyons-nous, que sa pensée s'est*

*montrée le plus longtemps hésitante, et peut-être n'a-t-il traduit Théophraste que pour mettre fin aux ennuis de la recherche. Il emprunta son titre, et voilà tout. Lorsqu'il voulut désigner ses observations, il ne les qualifia plus de caractères, ni de pensées, ni de maximes, ni de portraits, mais simplement de « remarques ». Ne dirait-on pas de quelques dessins au courant de la plume, sans prétention? Méfions-nous : ce sont de véritables tableaux, devant le fini desquels nous resterons confondus. Plus est insignifiant le titre qu'on leur a donné, plus est grand l'effet qu'ils produisent. Dans le choix d'une pareille désignation, l'intention qui dicta la fin de tant de paragraphes, qui inspira le mot piquant, la conclusion railleuse de tant d'ingénieux apologues, se retrouve aussi saisissante que dans les meilleurs endroits du livre. Avant d'ouvrir les* Caractères, *si le génie de l'écrivain ne nous est pas inconnu, un seul mot nous l'annonce par un contraste violent. Quoi! nous savons tenir le premier ouvrage où l'esprit français se soit révélé dans toute sa grâce, dans toute sa force, sous ses aspects les plus variés et les plus enchanteurs, et ce trésor, ce recueil inestimable, cet écrin qui renferme presque toutes les richesses de notre langue, nous est offert comme un manuel insignifiant, c'est un recueil de remarques!*

*La réimpression que nous donnons aujourd'hui reproduit la neuvième édition originale, qui est bien*

*l'œuvre de La Bruyère, sa dernière œuvre, puisqu'il est mort en la corrigeant. On a essayé de mettre en doute son intérêt en disant qu'elle est absolument identique à la huitième, la dernière parue du vivant de l'auteur; mais cette affirmation est basée sur un examen superficiel. Il se trouve dans la neuvième édition plusieurs passages qui, pour si courts qu'ils soient, n'ont pas moins une grande importance littéraire. Dans cette fameuse phrase: « Il n'a manqué à Molière que d'éviter le jargon et le barbarisme », les trois derniers mots appartiennent à la neuvième édition. De même les erreurs qui s'étaient glissées dans les calculs du chapitre* DES ESPRITS FORTS *ont été corrigées à la neuvième édition.*

*Les réflexions auxquelles peut donner lieu l'étude des particularités typographiques que présente l'impression des* CARACTÈRES *ont inspiré à M. G. Servois une page pleine d'observations ingénieuses et que nous ne pouvons résister au désir de faire connaître à nos lecteurs. Ce sera la meilleure entrée en matière:*

*« Les* CARACTÈRES *contiennent çà et là des noms imprimés en petites capitales. « Je nomme nettement « les personnes que je veux nommer, toujours dans « la vue de louer leur vertu ou leur mérite, dit La « Bruyère dans la préface de son* DISCOURS A L'ACADÉMIE *; j'écris leurs noms en lettres capitales, afin « qu'on les voie de loin et que le lecteur ne coure pas « risque de les manquer. » Et, en effet, il a écrit en*

*lettres capitales non point tous les noms qui ne sont pas imaginaires, car il en est d'historiques qui sont en italique ou en romain, mais tous ceux sur lesquels il veut appeler l'attention d'une façon particulière.*

*« Un nombre plus considérable de noms propres sont en italique. Tous les noms de fantaisie, tous les noms « en l'air », comme eût pu dire Molière, sont imprimés de cette manière dans les premières éditions, où ils sont d'ailleurs assez rares. Plus tard, lorsque ces noms se multiplient, on n'imprime plus qu'une seule fois en italique ceux qui s'introduisent dans les* CARACTÈRES : *s'ils reviennent dans le même morceau, ils sont imprimés en romain; un peu plus tard encore, ceux-là mêmes qui ont figuré dans la première édition sont, comme les nouveaux, soumis à cette règle uniforme : impression en italique lorsqu'ils apparaissent pour la première fois dans un portrait, impression ordinaire quand ils y sont répétés.*

*« La Bruyère imprime également en italique les expressions nouvelles, ou du moins prises dans une acception nouvelle, les expressions familières, celles sur lesquelles il veut insister. Certains mots, imprimés d'abord en italique, ont cessé de l'être à la huitième édition, ou quelquefois plus tôt. La raison de ces modifications n'apparaît pas toujours clairement aux yeux du lecteur : sans doute il a pu arriver qu'une expression, employée avec un sens particulier en 1687 ou 1689, entrât assez rapidement avec ce même sens*

*dans le langage commun, pour que La Bruyère s'abstînt quelques années plus tard de la souligner; mais on ne peut expliquer par des raisons tirées de l'histoire de la langue toutes les modifications de ce genre que contiennent les éditions originales. A-t-il fallu tenir compte de l'embarras où pouvait se trouver une imprimerie dont les casiers étaient peu garnis? Voyant s'accroître le nombre des mots soulignés, Michallet a-t-il obtenu de La Bruyère qu'il restreignît l'usage des italiques, sinon pour éviter aux compositeurs un surcroît de travail, du moins pour ne pas contraindre l'imprimerie à faire graver de nouveaux caractères? Quoi qu'il en soit, en même temps qu'il adoptait pour les noms de fantaisie la règle que nous venons d'indiquer, et qu'il enlevait les italiques aux prénoms, à divers noms de lieux ou de personnages connus, à bon nombre d'expressions primitivement soulignées, La Bruyère usait quelquefois encore de ces mêmes lettres dans les additions qu'il faisait à son livre, et même les employait pour quelques-uns des mots qu'il avait imprimés en lettres ordinaires dans les premières éditions. Il n'est pas sans intérêt, en effet, de savoir quels mots La Bruyère a cru devoir souligner.*

*« Peut-être trouvera-t-on que nous notons avec trop d'insistance des minuties bibliographiques; mais s'il est un livre où toute minutie de ce genre doive appeler l'attention d'un éditeur, c'est celui que nous*

*réimprimons. Les preuves abondent que La Bruyère attachait une sérieuse importance aux indications qu'il donnait à l'imprimerie, et que s'il n'était pas plus attentif que la plupart de ses contemporains à corriger les fautes qui se glissaient dans ses épreuves, il ne permettait pas du moins que l'imprimeur disposât son livre d'une manière arbitraire* [1]. »

*Ne nous étonnons pas des fautes typographiques qui déparent les éditions originales des* CARACTÈRES. *Il semble que ce fût un parti pris chez nos classiques de laisser à l'imprimeur et au libraire le soin de revoir les épreuves de leurs œuvres, soin importun auquel ces industriels aimaient généralement à se soustraire. D'ailleurs les règles de l'Académie ne s'étaient pas encore imposées aux imprimeurs. Autant d'ateliers, autant de façons d'écrire; autant de correcteurs, autant de genres d'orthographe, lesquels variaient d'une page à l'autre, suivant la fantaisie ou l'instruction de l'ouvrier. La neuvième édition, pour avoir été revue la dernière, n'est pas plus que les précédentes exempte de ces irrégularités. Il en est même une qui sur le titre est devenue historique et que pour ce motif nous avons tenu à conserver. « Cet homme qui soignait tant son style, a dit M. de Sacy de La Bruyère, soignait très peu ses épreuves, et ne s'inquiétait guère que ses imprimeurs le défigu-*

1. G. Servois, *Œuvres de La Bruyère*, t. I, p. 103.

*rassent.* » *Fait d'une insouciance commune à tous ses contemporains. Les Estienne, hélas! n'avaient plus d'héritiers, et les lettres témoignaient ainsi à leur tour de la décadence de l'industrie française causée par l'exode dont fut suivie la révocation de l'édit de Nantes. Les écrivains et les penseurs habitaient encore Paris et Versailles, mais les imprimeurs étaient dispersés aux quatre coins de l'Europe, à La Haye, à Londres, à Bruxelles, à Genève, à Berlin. On peut dire sans hyperbole que les fautes d'orthographe qui défigurent nos classiques sont les stigmates ineffaçables du fanatisme du « grand roi ». Le lecteur trouvera aussi dans cette édition certains mots dont le sens est controversé et qui peuvent être lus différemment. Toutefois ces leçons, ayant figuré dans les éditions antérieures à la neuvième sans attirer l'attention de l'auteur, ne sont pas absolument inadmissibles : puisqu'il ne s'est pas élevé contre elles, nous n'avons pas le droit de nous montrer plus sévères que lui. En outre, il nous a paru indispensable, en donnant une reproduction aussi parfaite que possible d'une édition originale, que les passages critiqués, et qui sont par ce fait devenus historiques, n'échappent pas à l'attention de l'observateur. A peine nous sommes-nous permis de corriger les* coquilles *et ces fautes d'orthographe que l'on qualifie d'énormités : il est bon que le curieux trouve à la fois dans la copie d'une édition originale tout ce qui fait son mérite, comme ce qui*

*la dépare, et, critique à son tour, il peut se prononcer en connaissance de cause sur la sagacité des commentateurs. Beaucoup de prétendues fautes d'impression sont tout simplement des hardiesses ou des allusions à des événements qu'il nous est impossible aujourd'hui de comprendre, et qu'un philologue ou un historien plus heureux expliqueront ou justifieront peut-être demain s'ils ont à leur disposition un texte non modifié encore ou* amélioré, *comme on dit, et qui leur donne l'idée première avec l'orthographe et la ponctuation de l'auteur.*

*Nous n'avons fait d'ailleurs, en agissant ainsi, que nous conformer aux habitudes d'exactitude et de fidélité si heureusement remises en honneur par M. Jouaust dans les réimpressions d'auteurs classiques qu'il destine aux bibliophiles.*

LOUIS LACOUR.





# DISCOURS

## SUR THEOPHRASTE

---

Je n'estime pas que l'homme soit capable de former dans son esprit un projet plus vain et plus chimerique que de prétendre, en écrivant de quelque art ou de quelque science que ce soit, échaper à toute sorte de critique et enlever les suffrages de tous ses lecteurs.

Car, sans m'étendre sur la difference des esprits des hommes, aussi prodigieuse en eux que celle de leurs visages, qui fait goûter aux uns les choses de speculation et aux autres celles de pratique, qui fait que quelques-uns cherchent dans les livres à exercer leur imagination, quelques autres à former leur jugement; qu'entre ceux qui lisent, ceux-cy aiment à être forcez par la demonstration, et ceux-là veulent entendre délicatement ou former des raisonnemens et des conjectures, je me renferme seulement dans cette science qui décrit les mœurs, qui examine les hommes et qui développe leurs caracteres; et j'ose dire que, sur les ouvrages qui traitent de choses qui les touchent de si prés et où il ne s'agit que d'eux-mêmes, ils sont encore extrémement difficiles à contenter.

Quelques sçavans ne goûtent que les apophtegmes des

anciens et les exemples tirez des Romains. des Grecs, des Perses, des Egyptiens; l'histoire du monde present leur est insipide, ils ne sont point touchez des hommes qui les environnent et avec qui ils vivent, et ne font nulle attention à leurs mœurs. Les femmes, au contraire, les gens de la cour et tous ceux qui n'ont que beaucoup d'esprit sans érudition, indifferens pour toutes les choses qui les ont précedés, sont avides de celles qui se passent à leurs yeux et qui sont comme sous leur main; ils les examinent, ils les discernent, ils ne perdent pas de vûë les personnes qui les entourent, si charmez des descriptions et des peintures que l'on fait de leurs contemporains, de leurs concitoyens, de ceux enfin qui leur ressemblent et à qui ils ne croyent pas ressembler, que jusques dans la chaire l'on se croit obligé souvent de suspendre l'Evangile pour les prendre par leur foible et les ramener à leurs devoirs par des choses qui soient de leur goust et de leur portée.

La cour ou ne connoît pas la ville, ou, par le mépris qu'elle a pour elle, neglige d'en relever le ridicule et n'est point frappée des images qu'il peut fournir; et, si au contraire l'on peint la cour, comme c'est toûjours avec les ménagemens qui lui sont dûs, la ville ne tire pas de cette ébauche de quoy remplir sa curiosité et se faire une juste idée d'un païs où il faut même avoir vécu pour le connoître.

D'autre part, il est naturel aux hommes de ne point convenir de la beauté ou de la délicatesse d'un trait de morale qui les peint, qui les désigne, et où ils se reconnoissent eux-mêmes; ils se tirent d'embarras en le condamnant, et tels n'approuvent la satyre que lors que, commençant à lâcher prise et à s'éloigner de leurs personnes, elle va mordre quelque autre.

Enfin, quelle apparence de pouvoir remplir tous les goûts si differens des hommes par un seul ouvrage de morale? Les uns cherchent des definitions, des divisions, des tables et de la methode; ils veulent qu'on leur explique ce que c'est que la vertu en general et cette vertu en particulier; quelle difference se trouve entre la valeur, la

force et la magnanimité, les vices extrêmes par le defaut ou par l'excés entre lesquels chaque vertu se trouve placée, et duquel de ces deux extrêmes elle emprunte davantage : toute autre doctrine ne leur plaît pas. Les autres, contens que l'on reduise les mœurs aux passions et que l'on explique celles-cy par le mouvement du sang, par celuy des fibres et des arteres, quittent un auteur de tout le reste.

Il s'en trouve d'un troisiéme ordre, qui, persuadez que toute doctrine des mœurs doit tendre à les reformer, à discerner les bonnes d'avec les mauvaises, et à démêler dans les hommes ce qu'il y a de vain, de foible et de ridicule d'avec ce qu'ils peuvent avoir de bon, de sain et de loüable, se plaisent infiniment dans la lecture des livres; qui, supposant les principes physiques et moraux rebatus par les anciens et les modernes, se jettent d'abord dans leur application aux mœurs du temps, corrigent les hommes les uns par les autres par ces images de choses qui leur sont si familieres, et dont neanmoins ils ne s'avisoient pas de tirer leur instruction.

Tel est le *Traité des Caracteres des mœurs* que nous a laissé Theophraste ; il l'a puisé dans les *Ethiques* et dans les grandes *Morales* d'Aristote, dont il fut le disciple; les excellentes definitions que l'on lit au commencement de chaque chapitre sont établies sur les idées et sur les principes de ce grand philosophe, et le fond des caracteres qui y sont décrits est pris de la même source. Il est vray qu'il se les rend propres par l'étenduë qu'il leur donne et par la satyre ingenieuse qu'il en tire contre les vices des Grecs et sur tout des Atheniens.

Ce livre ne peut gueres passer que pour le commencement d'un plus long ouvrage que Theophraste avoit entrepris. Le projet de ce philosophe, comme vous le remarquerez dans sa Preface, étoit de traiter de toutes les vertus et de tous les vices. Et, comme il assure luy-même dans cet endroit qu'il commence un si grand dessein à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans, il y a apparence qu'une prompte mort l'empêcha de le conduire à sa perfection. J'avouë

que l'opinion commune a toûjours été qu'il avoit poussé sa vie au delà de cent ans; et saint Jerôme, dans une lettre qu'il écrit à Nepotien, assure qu'il est mort à cent sept ans accomplis : de sorte que je ne doute point qu'il n'y ait eu une ancienne erreur ou dans les chiffres grecs qui ont servi de regle à Diogene Laërce, qui ne le fait vivre que quatre-vingt-quinze années, ou dans les premiers manuscrits qui ont été faits de cet historien, s'il est vrai d'ailleurs que les quatre-vingt-dix-neuf ans que cet auteur se donne dans cette Preface se lisent également dans quatre manuscrits de la Bibliotheque Palatine, où l'on a aussi trouvé les cinq derniers chapitres des *Caracteres* de Theophraste, qui manquoient aux anciennes impressions, et où l'on a vû deux titres, l'un du goût qu'on a pour les vicieux, et l'autre du gain sordide, qui sont seuls et dénuez de leurs chapitres.

Ainsi cet ouvrage n'est peut-être même qu'un simple fragment, mais cependant un reste précieux de l'antiquité, et un monument de la vivacité de l'esprit et du jugement ferme et solide de ce philosophe dans un âge si avancé. En effet, il a toûjours été lû comme un chef-d'œuvre dans son genre; il ne se voit rien où le goût attique se fasse mieux remarquer et où l'élegance grecque éclate davantage; on l'a appellé un livre d'or. Les sçavans, faisant attention à la diversité des mœurs qui y sont traitées et à la maniere naïve dont tous les caracteres y sont exprimez, et la comparant d'ailleurs avec celle du poëte Menandre, disciple de Theophraste, et qui servit ensuite de modele à Terence, qu'on a dans nos jours si heureusement imité, ne peuvent s'empêcher de reconnoître dans ce petit ouvrage la premiere source de tout le comique, je dis de celuy qui est épuré des pointes, des obscenitez, des équivoques, qui est pris dans la nature, qui fait rire les sages et les vertueux.

Mais peut-être que, pour relever le merite de ce traité des *Caracteres* et en inspirer la lecture, il ne sera pas inutile de dire quelque chose de celuy de leur auteur. Il étoit d'Erese, ville de Lesbos, fils d'un foulon; il eut pour pre-

mier maître dans son païs un certain Leucippe[1], qui étoit de la même ville que luy; de là il passa à l'Ecole de Platon, et s'arréta ensuite à celle d'Aristote, où il se distingua entre tous ses disciples. Ce nouveau maître, charmé de la facilité de son esprit et de la douceur de son élocution, luy changea son nom, qui étoit Tyrtame, en celuy d'Euphraste, qui signifie celui qui parle bien; et, ce nom ne répondant point assez à la haute estime qu'il avoit de la beauté de son genie et de ses expressions, il l'appella Theophraste, c'est à dire un homme dont le langage est divin. Et il semble que Ciceron ait entré dans les sentimens de ce philosophe lorsque, dans le livre qu'il intitule *Brutus, ou des Orateurs illustres,* il parle ainsi : « Qui est plus fecond et plus abondant que Platon? plus solide et plus ferme qu'Aristote? plus agreable et plus doux que Theophraste? » Et dans quelques-unes de ses epîtres à Atticus on voit que, parlant du même Theophraste, il l'appelle son amy, que la lecture de ses livres luy étoit familiere, et qu'il en faisoit ses délices.

Aristote disoit de luy et de Calistene, un autre de ses disciples, ce que Platon avoit dit la premiere fois d'Aristote même et de Xenocrate : que Calistene étoit lent à concevoir et avoit l'esprit tardif, et que Theophraste, au contraire, l'avoit si vif, si perçant, si penetrant, qu'il comprenoit d'abord d'une chose tout ce qui en pouvoit être connu; que l'un avoit besoin d'éperon pour estre excité, et qu'il falloit à l'autre un frein pour le retenir.

Il estimoit en celuy-cy sur toutes choses un caractere de douceur qui regnoit également dans ses mœurs et dans son style. L'on raconte que les disciples d'Aristote, voyant leur maître avancé en âge et d'une santé fort affoiblie, le prierent de leur nommer son successeur; que, comme il avoit deux hommes dans son ecole sur qui seuls ce choix pou-

---

1. Un autre que Leucippe, philosophe celebre et disciple de Zenon.

voit tomber, Menedeme [1] le Rhodien et Theophraste d'Erese, par un esprit de ménagement pour celuy qu'il vouloit exclure, il se declara de cette maniere : il feignit, peu de temps aprés que ses disciples luy eurent fait cette priere, et en leur presence, que le vin dont il faisoit un usage ordinaire luy étoit nuisible; il se fit apporter des vins de Rhodes et de Lesbos : il goûta de tous les deux, dit qu'ils ne démentoient point leur terroir, et que chacun dans son genre étoit excellent; que le premier avoit de la force, mais que celuy de Lesbos avoit plus de douceur, et qu'il luy donnoit la préference. Quoy qu'il en soit de ce fait, qu'on lit dans Aulu-Gelle, il est certain que, lorsqu'Aristote, accusé par Eurimedon, prêtre de Cerés, d'avoir mal parlé des dieux, craignant le destin de Socrate, voulut sortir d'Athenes et se retirer à Calcis, ville d'Eubée, il abandonna son école au Lesbien, luy confia ses écrits, à condition de les tenir secrets; et c'est par Theophraste que sont venus jusques à nous les ouvrages de ce grand homme.

Son nom devint si celebre par toute la Grece que, successeur d'Aristote, il put compter bien-tôt dans l'école qu'il luy avoit laissée jusques à deux mille disciples. Il excita l'envie de Sophocle [2], fils d'Amphiclide, et qui pour lors étoit preteur : celuy-cy, en effet, son ennemi, mais sous prétexte d'une exacte police et d'empêcher les assemblées, fit une loy qui défendoit, sur peine de la vie, à aucun philosophe d'enseïgner dans les écoles. Ils obeïrent; mais l'année suivante, Philon ayant succedé à Sophocle, qui ]eoit sorti de charge, le peuple d'Athenes abrogea cette am odieuse que ce dernier avoit faite, le condamna à une éty nde de cinq talens, rétablit Theophraste et le reste des philosophes.

Plus heureux qu'Aristote, qui avoit été contraint de ce-

1. Il y en a eu deux autres de même nom : l'un philosophe cynique, l'autre disciple de Platon.

2. Un autre que le poëte tragique.

der à Eurimedon, il fut sur le point de voir un certain Agnonide puni comme impie par les Atheniens seulement à cause qu'il avoit osé l'accuser d'impieté : tant étoit grande l'affection que ce peuple avoit pour luy, et qu'il méritoit par sa vertu.

En effet, on luy rend ce témoignage qu'il avoit une singuliere prudence, qu'il étoit zelé pour le bien public, laborieux, officieux, affable, bienfaisant. Ainsi, au rapport de Plutarque, lorsqu'Erese fut accablée de tyrans qui avoient usurpé la domination de leur païs, il se joignit à Phidias [1], son compatriote, contribua avec luy de ses biens pour armer les bannis, qui rentrerent dans leur ville, en chasserent les traîtres et rendirent à toute l'isle de Lesbos sa liberté.

Tant de rares qualitez ne luy acquirent pas seulement la bienveillance du peuple, mais encore l'estime et la familiarité des rois : il fut ami de Cassandre, qui avoit succedé à Aridée, frere d'Alexandre le Grand, au royaume de Macedoine, et Ptolomée, fils de Lagus et premier roy d'Egypte, entretint toûjours un commerce étroit avec ce philosophe. Il mourut enfin accablé d'années et de fatigues, et il cessa tout à la fois de travailler et de vivre. Toute la Grece le pleura, et tout le peuple athenien assista à ses funerailles.

L'on raconte de luy que, dans son extrême vieillesse, ne pouvant plus marcher à pied, il se faisoit porter en littiere par la ville, où il étoit vû du peuple, à qui il étoit si cher. L'on dit aussi que ses disciples, qui entouroient son lit lorsqu'il mourut, luy ayant demandé s'il n'avoit rien à leur recommander, il leur tint ce discours : « La vie nous seduit, elle nous promet de grands plaisirs dans la possession de la gloire; mais à peine commence-t-on à vivre qu'il faut mourir : il n'y a souvent rien de plus sterile que l'amour de la reputation. Cependant, mes disciples, contentez-vous : si vous negligez l'estime des hommes, vous vous épargnez à vous-mêmes de grands travaux; s'ils ne rebutent

1. Un autre que le fameux sculpteur.

point vôtre courage, il peut arriver que la gloire sera vôtre recompense. Souvenez-vous seulement qu'il y a dans la vie beaucoup de choses inutiles, et qu'il y en a peu qui menent à une fin solide. Ce n'est point à moy à déliberer sur le parti que je dois prendre, il n'est plus temps. Pour vous, qui avez à me survivre, vous ne sçauriez peser trop meurement ce que vous devez faire. » Et ce furent là ses dernieres paroles.

Ciceron, dans le troisiéme livre des *Tusculanes*, dit que Theophraste mourant se plaignit de la nature, de ce qu'elle avoit accordé aux cerfs et aux corneilles une vie si longue et qui leur est si inutile, lorsqu'elle n'avoit donné aux hommes qu'une vie tres-courte, bien qu'il leur importe si fort de vivre long-temps; que, si l'âge des hommes eût pû s'étendre à un plus grand nombre d'années, il seroit arrivé que leur vie auroit été cultivée par une doctrine universelle, et qu'il n'y auroit eu dans le monde ny art ny science qui n'eût atteint sa perfection. Et saint Jerôme, dans l'endroit déja cité, assure que Theophraste, à l'âge de cent sept ans, frappé de la maladie dont il mourut, regretta de sortir de la vie dans un temps où il ne faisoit que commencer à être sage.

Il avoit coûtume de dire qu'il ne faut pas aimer ses amis pour les éprouver, mais les éprouver pour les aimer; que les amis doivent être communs entre les freres, comme tout est commun entre les amis; que l'on devoit plûtôt se fier à un cheval sans frein qu'à celuy qui parle sans jugement; que la plus forte dépense que l'on puisse faire est celle du temps. Il dit un jour à un homme qui se taisoit à table dans un festin : « Si tu es un habile homme, tu as tort de ne pas parler; mais, s'il n'est pas ainsi, tu en sçais beaucoup. » Voilà quelques-unes de ses maximes.

Mais si nous parlons de ses ouvrages, ils sont infinis, et nous n'apprenons pas que nul ancien ait plus écrit que Theophraste. Diogene Laërce fait l'énumeration de plus de deux cens traitez differens, et sur toutes sortes de sujets, qu'il a composez; la plus grande partie s'est perduë par le malheur des temps, et l'autre se reduit à vingt traitez qui

sont recueillis dans le volume de ses œuvres. L'on y voit neuf livres de l'histoire des plantes, six livres de leurs causes; il a écrit des vents, du feu, des pierres, du miel, des signes du beau temps, des signes de la pluye, des signes de la tempête, des odeurs, de la sueur, du vertige, de la lassitude, du relâchement des nerfs, de la défaillance, des poissons qui vivent hors de l'eau, des animaux qui changent de couleur, des animaux qui naissent subitement, des animaux sujets à l'envie, des caracteres des mœurs : voilà ce qui nous reste de ses écrits, entre lesquels ce dernier seul, dont on donne la traduction, peut répondre non seulement de la beauté de ceux que l'on vient de déduire, mais encore du merite d'un nombre infini d'autres qui ne sont point venus jusques à nous.

Que si quelques-uns se refroidissoient pour cet ouvrage moral par les choses qu'ils y voyent, qui sont du temps auquel il a été écrit, et qui ne sont point selon leurs mœurs, que peuvent-ils faire de plus utile et de plus agreable pour eux que de se défaire de cette prévention pour leurs coûtumes et leurs manieres, qui sans autre discussion non seulement les leur fait trouver les meilleures de toutes, mais leur fait presque décider que tout ce qui n'y est pas conforme est méprisable, et qui les prive, dans la lecture des livres des anciens, du plaisir et de l'instruction qu'ils en doivent attendre?

Nous qui sommes si modernes serons anciens dans quelques siecles : alors l'histoire du nôtre fera goûter à la posterité la venalité des charges, c'est à dire le pouvoir de proteger l'innocence, de punir le crime et de faire justice à tout le monde, acheté à deniers comptans comme une metairie; la splendeur des partisans, gens si méprisez chez les Hebreux et chez les Grecs. L'on entendra parler d'une capitale d'un grand royaume où il n'y avoit ni places publiques, ni bains, ni fontaines, ni amphitheatres, ni galeries, ni portiques, ni promenoirs, qui étoit pourtant une ville merveilleuse; l'on dira que tout le cours de la vie s'y passoit presque à sortir de sa maison pour aller se renfermer dans celle d'un autre, que d'honnêtes femmes, qui n'étoient

ni marchandes ni hotelieres, avoient leurs maisons ouvertes à ceux qui payoient pour y entrer; que l'on avoit à choisir des dez, des cartes et de tous les jeux; que l'on mangeoit dans ces maisons, et qu'elles étoient commodes à tout commerce. L'on sçaura que le peuple ne paroissoit dans la ville que pour y passer avec précipitation : nul entretien, nulle familiarité; que tout y étoit farouche et comme allarmé par le bruit des chars qu'il faloit éviter, et qui s'abandonnoient au milieu des ruës comme on fait dans une lice pour remporter le prix de la course. L'on apprendra sans étonnement qu'en pleine paix, et dans une tranquillité publique, des citoyens entroient dans les temples, alloient voir des femmes ou visitoient leurs amis avec des armes offensives, et qu'il n'y avoit presque personne qui n'eût à son côté de quoy pouvoir d'un seul coup en tuer un autre. Ou, si ceux qui viendront aprés nous, rebutez par des mœurs si étranges et si differentes des leurs, se dégoûtent par là de nos memoires, de nos poësies, de nôtre comique et de nos satyres, pouvons-nous ne les pas plaindre par avance de se priver eux-mêmes, par cette fausse délicatesse, de la lecture de si beaux ouvrages, si travaillez, si reguliers, et de la connoissance du plus beau regne dont jamais l'histoire ait été embellie?

Ayons donc pour les livres des anciens cette même indulgence que nous esperons nous-mêmes de la posterité, persuadez que les hommes n'ont point d'usages ny de coûtumes qui soient de tous les siecles, qu'elles changent avec les temps, que nous sommes trop éloignez de celles qui ont passé et trop proches de celles qui regnent encore pour être dans la distance qu'il faut pour faire des unes et des autres un juste discernement. Alors, ni ce que nous appellons la politesse de nos mœurs, ni la bienseance de nos coûtumes, ni nôtre faste, ni nôtre magnificence, ne nous préviendront pas davantage contre la vie simple des Atheniens que contre celle des premiers hommes, grands par eux-mêmes, et independamment de mille choses exterieures qui ont été depuis inventées pour suppléer peut-être à cette veritable grandeur qui n'est plus.

La nature se montroit en eux dans toute sa pureté et sa dignité, et n'étoit point encore soüillée par la vanité, par le luxe et par la sotte ambition. Un homme n'étoit honoré sur la terre qu'à cause de sa force ou de sa vertu ; il n'étoit point riche par des charges ou des pensions, mais par son champ, par ses troupeaux, par ses enfans et ses serviteurs ; sa nourriture étoit saine et naturelle : les fruits de la terre, le lait de ses animaux et de ses brebis ; ses vêtemens simples et uniformes : leurs laines, leurs toisons ; ses plaisirs innocens · une grande recolte, le mariage de ses enfans, l'union avec ses voisins, la paix dans sa famille. Rien n'est plus opposé à nos mœurs que toutes ces choses, mais l'éloignement des temps nous les fait goûter, ainsi que la distance des lieux nous fait recevoir tout ce que les diverses relations ou les livres de voyages nous apprennent des païs lointains et des nations étrangeres.

Ils racontent une religion, une police, une maniere de se nourrir, de s'habiller, de bâtir et de faire la guerre qu'on ne sçavoit point des mœurs que l'on ignoroit, celles qui approchent des nôtres nous touchent, celles qui s'en éloignent nous étonnent, mais toutes nous amusent, moins rebutez par la barbarie des manieres et des coûtumes de peuples si éloignez qu'instruits et même réjoüis par leur nouveauté ; il nous suffit que ceux dont il s'agit soient Siamois, Chinois, negres ou Abissins.

Or ceux dont Theophraste nous peint les mœurs dans ses *Caracteres* étoient Atheniens, et nous sommes François ; et, si nous joignons à la diversité des lieux et du climat le long intervalle des temps, et que nous considerions que ce livre a pû être écrit la derniere année de la CXV^e^ olympiade, trois cens quatorze ans avant l'ere chrétienne, et qu'ainsi il y a deux mille ans accomplis que vivoit ce peuple d'Athenes dont il fait la peinture, nous admirerons de nous y reconnoître nous-mêmes, nos amis, nos ennemis, ceux avec qui nous vivons, et que cette ressemblance avec des hommes separez par tant de siecles soit si entiere. En effet, les hommes n'ont point changé selon le cœur et selon les passions, ils sont encore tels qu'ils étoient alors

et qu'ils sont marquez dans Theophraste : vains, dissimulez, flateurs, interessez, effrontez, importuns, défians, médisans, querelleux, superstitieux.

Il est vray, Athenes étoit libre, c'étoit le centre d'une republique, ses citoyens étoient égaux, ils ne rougissoient point l'un de l'autre; ils marchoient presque seuls et à pied dans une ville propre, paisible et spacieuse, entroient dans les boutiques et dans les marchez, achetoient eux-mêmes les choses necessaires; l'émulation d'une cour ne les faisoit point sortir d'une vie commune; ils reservoient leurs esclaves pour les bains, pour les repas, pour le service interieur des maisons, pour les voyages; ils passoient une partie de leur vie dans les places, dans les temples, aux amphitheâtres, sur un port, sous des portiques, et au milieu d'une ville dont ils étoient également les maîtres. Là le peuple s'assembloit pour déliberer des affaires publiques; icy il s'entretenoit avec les étrangers; ailleurs les philosophes tantôt enseignoient leur doctrine, tantôt conferoient avec leurs disciples : ces lieux étoient tout à la fois la scene des plaisirs et des affaires. Il y avoit dans ces mœurs quelque chose de simple et de populaire, et qui ressemble peu aux nôtres, je l'avouë, mais cependant quels hommes en general que les Atheniens, et quelle ville qu'Athenes! quelles loix! quelle police! quelle valeur! quelle discipline! quelle perfection dans toutes les sciences et dans tous les arts! mais quelle politesse dans le commerce ordinaire et dans le langage! Theophraste, le même Theophraste dont l'on vient de dire de si grandes choses, ce parleur agreable, cet homme qui s'exprimoit divinement, fut reconnu étranger et appellé de ce nom par une simple femme de qui il achetoit des herbes au marché, et qui reconnut, par je ne sçay quoy d'attique qui luy manquoit et que les Romains ont depuis appellé urbanité, qu'il n'étoit pas Athenien; et Ciceron rapporte que ce grand personnage demeura étonné de voir qu'ayant vieilli dans Athenes, possedant si parfaitement le langage attique, et en ayant acquis l'accent par une habitude de tant d'années, il ne s'étoit pû donner ce que le simple peuple avoit na-

turellement et sans nulle peine. Que si l'on ne laisse pas de lire quelquefois dans ce traité des caracteres de certaines mœurs qu'on ne peut excuser, et qui nous paroissent ridicules, il faut se souvenir qu'elles ont paru telles à Theophraste, qu'il les a regardées comme des vices dont il a fait une peinture naïve, qui fit honte aux Atheniens et qui servit à les corriger.

Enfin, dans l'esprit de contenter ceux qui reçoivent froidement tout ce qui appartient aux etrangers et aux anciens et qui n'estiment que leurs mœurs, on les ajoûte à cet ouvrage. L'on a crû pouvoir se dispenser de suivre le projet de ce philosophe, soit parce qu'il est toûjours pernicieux de poursuivre le travail d'autruy, surtout si c'est d'un ancien ou d'un auteur d'une grande reputation, soit encore parce que cette unique figure qu'on appelle description ou énumeration, employée avec tant de succés dans ces vingt-huit chapitres des *Caracteres*, pourroit en avoir un beaucoup moindre si elle étoit traitée par un genie fort inferieur à celuy de Theophraste.

Au contraire, se ressouvenant que parmi le grand nombre des traitez de ce philosophe, rapportez par Diogene Laërce, il s'en trouve un sous le titre de *Proverbes*, c'est à dire de pieces détachées, commé des reflexions ou des remarques; que le premier et le plus grand livre de morale qui ait été fait porte ce même nom dans les divines Ecritures, on s'est trouvé excité par de si grands modeles à suivre selon ses forces une semblable maniere [1] d'écrire des mœurs, et l'on n'a point été détourné de son entreprise par deux ouvrages de morale qui sont dans les mains de tout le monde, et d'où, faute d'attention ou par un esprit de critique, quelques-uns pourroient penser que ces remarques sont imitées.

L'un, par l'engagement de son auteur, fait servir la mé-

---

1. L'on entend cette maniere coupée dont Salomon a écrit ses Proverbes, et nullement les choses qui sont divines et hors de toute comparaison.

taphysique à la religion, fait connoître l'ame, ses passions, ses vices, traite les grands et les serieux motifs pour conduire à la vertu, et veut rendre l'homme chrétien; l'autre, qui est la production d'un esprit instruit par le commerce du monde, et dont la délicatesse étoit égale à la penetration, observant que l'amour propre est dans l'homme la cause de tous ses foibles, l'attaque sans relâche quelque part où il le trouve, et cette unique pensée, comme multipliée en mille manieres differentes, a toûjours, par le choix des mots et par la varieté de l'expression, la grace de la nouveauté.

L'on ne suit aucune de ces routes dans l'ouvrage qui est joint à la traduction des *Caracteres*, il est tout different des deux autres que je viens de toucher. Moins sublime que le premier et moins délicat que le second, il ne tend qu'à rendre l'homme raisonnable, mais par des voyes simples et communes, et en l'examinant indifferemment, sans beaucoup de methode, et selon que les divers chapitres y conduisent par les âges, les sexes et les conditions, et par les vices, les foibles et le ridicule qui y sont attachez.

L'on s'est plus appliqué aux vices de l'esprit, aux replis du cœur et à tout l'interieur de l'homme que n'a fait Theophraste, et l'on peut dire que, comme ses *Caracteres*, par mille choses exterieures qu'ils font remarquer dans l'homme, par ses actions, ses paroles et ses démarches, apprennent quel est son fond et font remonter jusques à la source de son déreglement, tout au contraire les nouveaux *Caracteres*, déployant d'abord les pensées, les sentimens et les mouvemens des hommes, découvrent le principe de leur malice et de leurs foiblesses, font que l'on prévoit aisément tout ce qu'ils sont capables de dire ou de faire, et qu'on ne s'étonne plus de mille actions vicieuses ou frivoles dont leur vie est toute remplie.

Il faut avoüer que sur les titres de ces deux ouvrages l'embarras s'est trouvé presque égal. Pour ceux qui partagent le dernier, s'ils ne plaisent point assez, l'on permet d'en suppléer d'autres; mais à l'égard des titres des *Carac-*

*teres* de Theophraste, la même liberté n'est pas accordée, parce qu'on n'est point maître du bien d'autruy. Il a fallu suivre l'esprit de l'auteur et les traduire selon le sens le plus proche de la diction grecque, et en même temps selon la plus exacte conformité avec leurs chapitres, ce qui n'est pas une chose facile, parce que souvent la signification d'un terme grec traduit en françois mot pour mot n'est plus la même dans nôtre langue : par exemple, ironie est chez nous une raillerie dans la conversation ou une figure de rhetorique, et chez Theophraste c'est quelque chose entre la fourberie et la dissimulation, qui n'est pourtant ny l'un ny l'autre, mais précisément ce qui est décrit dans le dernier chapitre.

Et d'ailleurs les Grecs ont quelquefois deux ou trois termes assez differens pour exprimer des choses qui le sont aussi, et que nous ne sçaurions gueres rendre que par un seul mot; cette pauvreté embarasse. En effet, l'on remarque dans cet ouvrage grec trois especes d'avarice, deux sortes d'importuns, des flatteurs de deux manieres et autant de grands parleurs, de sorte que les caracteres de ces personnes semblent rentrer les uns dans les autres, au desavantage du titre; ils ne sont pas aussi toûjours suivis et parfaitement conformes, parce que Theophraste, emporté quelquefois par le dessein qu'il a de faire des portraits, se trouve déterminé à ces changemens par le caractere et les mœurs du personnage qu'il peint ou dont il fait la satyre.

Les définitions qui sont au commencement de chaque chapitre ont eû leurs difficultez. Elles sont courtes et concises dans Theophraste, selon la force du grec et le style d'Aristote, qui luy en a fourni les premieres idées; on les a étenduës dans la traduction pour les rendre intelligibles. Il se lit aussi dans ce traité des phrases qui ne sont point achevées et qui forment un sens imparfait, auquel il a esté facile de suppléer le veritable; il s'y trouve de differentes leçons, quelques endroits tout à fait interrompus et qui pouvoient recevoir diverses explications; et, pour ne point s'égarer dans ces doutes, on a suivi les meilleurs interpretes.

Enfin, comme cet ouvrage n'est qu'une simple instruction sur les mœurs des hommes, et qu'il vise moins à les rendre sçavans qu'à les rendre sages, l'on s'est trouvé exempt de le charger de longues et curieuses observations ou de doctes commentaires qui rendissent un compte exact de l'antiquité; l'on s'est contenté de mettre quelques petites notes à côté de certains endroits que l'on a crû le mériter, afin que nuls de ceux qui ont de la justesse, de la vivacité, et à qui il ne manque que d'avoir lû beaucoup, ne se reprochent pas même ce petit defaut, ne puissent être arrétez dans la lecture des *Caracteres* et douter un moment du sens de Theophraste.



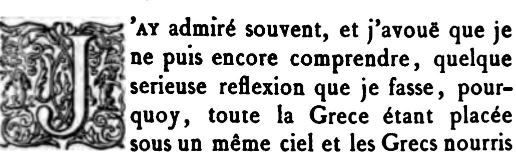


# LES CARACTERES

## DE THEOPHRASTE

### TRADUITS DU GREC

---



J'AY admiré souvent, et j'avouë que je ne puis encore comprendre, quelque serieuse reflexion que je fasse, pourquoy, toute la Grece étant placée sous un même ciel et les Grecs nourris et élevez de la même maniere [1], il se trouve neanmoins si peu de ressemblance dans leurs mœurs. Puis donc, mon cher Policlés, qu'à l'âge de quatre-vingt-dix-neuf ans où je me trouve j'ay assez vécu

1. Par rapport aux Barbares, dont les mœurs étoient tres-differentes de celles des Grecs.

pour connoître les hommes, que j'ay vû d'ailleurs pendant le cours de ma vie toutes sortes de personnes et de divers temperamens, et que je me suis toûjours attaché à étudier les hommes vertueux comme ceux qui n'étoient connus que par leurs vices, il semble que j'ay dû marquer les caracteres des uns et des autres[1], et ne pas me contenter de peindre les Grecs en general, mais même de toucher ce qui est personnel et ce que plusieurs d'entr'eux paroissent avoir de plus familier. J'espere, mon cher Policlés, que cet ouvrage sera utile à ceux qui viendront aprés nous : il leur tracera des modeles qu'ils pourront suivre, il leur apprendra à faire le discernement de ceux avec qui ils doivent lier quelque commerce, et dont l'émulation les portera à imiter leur sagesse et leurs vertus. Ainsi je vais entrer en matiere, c'est à vous de penetrer dans mon sens et d'examiner avec attention si la verité se trouve dans mes paroles; et, sans faire une plus longue preface, je parleray d'abord de la dissimulation, je définiray ce vice, je diray ce que c'est qu'un homme dissimulé, je décriray ses mœurs, et je traiteray ensuite des autres passions, suivant le projet que j'en ay fait.

---

1. Theophraste avoit dessein de traiter de toutes les vertus et de tous les vices.

## De la Dissimulation

La dissimulation [1] n'est pas aisée à bien définir : si l'on se contente d'en faire une simple description, l'on peut dire que c'est un certain art de composer ses paroles et ses actions pour une mauvaise fin. Un homme dissimulé se comporte de cette maniere : il aborde ses ennemis, leur parle et leur fait croire par cette démarche qu'il ne les hait point; il louë ouvertement et en leur presence ceux à qui il dresse de secrettes embûches, et il s'afflige avec eux s'il leur est arrivé quelque disgrace; il semble pardonner les discours offensans que l'on luy tient; il recite froidement les plus horribles choses que l'on aura dites contre sa reputation, et il employe les paroles les plus flatteuses pour adoucir ceux qui se plaignent de luy et qui sont aigris par les injures qu'ils en ont reçûës. S'il arrive que quelqu'un l'aborde avec empressement, il feint des affaires et luy dit de revenir une autre fois; il cache soigneusement tout ce qu'il fait, et, à l'entendre parler, on croiroit toûjours qu'il délibere; il ne parle point indifferemment : il a ses raisons pour dire tantôt qu'il ne fait que revenir de la campagne, tantôt qu'il est arrivé à la ville fort tard, et quelquefois qu'il est

---

1. L'auteur parle de celle qui ne vient pas de la prudence et que les Grecs appelloient *ironie*.

languissant ou qu'il a une mauvaise santé. Il dit à celuy qui luy emprunte de l'argent à interest, ou qui le prie de contribuer de sa part à une somme que ses amis consentent de luy prester[1], qu'il ne vend rien, qu'il ne s'est jamais vû si dénué d'argent, pendant qu'il dit aux autres que le commerce va le mieux du monde, quoy qu'en effet il ne vende rien. Souvent, aprés avoir écouté ce que l'on luy a dit, il veut faire croire qu'il n'y a pas eu la moindre attention; il feint de n'avoir pas apperçû les choses où il vient de jetter les yeux, ou, s'il est convenu d'un fait, de ne s'en plus souvenir; il n'a pour ceux qui luy parlent d'affaires que cette seule response : « J'y penseray. » Il sçait de certaines choses, il en ignore d'autres, il est saisi d'admiration; d'autres fois il aura pensé comme vous sur cet évenement, et cela selon ses differens interests; son langage le plus ordinaire est celuy-cy : « Je n'en crois rien, je ne comprens pas que cela puisse être, je ne sçay où j'en suis »; ou bien : « Il me semble que je ne suis pas moy-même »; et ensuite : « Ce n'est pas ainsi qu'il me l'a fait entendre, voilà une chose merveilleuse et qui passe toute creance, contez cela à d'autres, dois-je vous croire? » ou : « Me persuaderay-je qu'il m'ait dit la vérité? » Paroles doubles et artificieuses, dont il faut se défier comme de ce qu'il y a au monde de

1. Cette sorte de contribution étoit frequente à Athenes et autorisée par les loix.

plus pernicieux; ces manieres d'agir ne partent point d'une ame simple et droite, mais d'une mauvaise volonté, ou d'un homme qui veut nuier : le venin des aspics est moins à craindre.

---

## De la Flatterie

La flatterie est un commerce honteux qui n'est utile qu'au flateur. Si un flatteur se promene avec quelqu'un dans la place : « Remarquez-vous, luy dit-il, comme tout le monde a les yeux sur vous? cela n'arrive qu'à vous seul; hier il fut bien parlé de vous, et l'on ne tarissoit point sur vos loüanges; nous nous trouvâmes plus de trente personnes dans un endroit du Portique [1], et, comme par la suite du discours l'on vint à tomber sur celuy que l'on devoit estimer le plus homme de bien de la ville, tous d'une commune voix vous nommerent, et il n'y en eut pas un seul qui vous refusât ses suffrages. » Il luy dit mille choses de cette nature. Il affecte d'appercevoir le moindre duvet qui se sera attaché à vôtre habit, de le prendre et de le souffler à terre; si par hazard le vent a fait voler quelques petites pailles sur vôtre barbe ou sur vos

---

1. Édifice public qui servit depuis à Zenon et à ses disciples de rendez-vous pour leurs disputes; ils en furent appelez stoïciens : car *stoa*, mot grec, signifie portique.

cheveux, il prend soin de vous les ôter, et, vous souriant : « Il est merveilleux, dit-il, combien vous êtes blanchi [1] depuis deux jours que je ne vous ay pas vû » ; et il ajoute : « Voilà encore, pour un homme de votre âge [2], assez de cheveux noirs. » Si celuy qu'il veut flatter prend la parole, il impose silence à tous ceux qui se trouvent presens, et il les force d'approuver aveuglément tout ce qu'il avance, et, dés qu'il a cessé de parler, il se récrie : « Cela est dit le mieux du monde, rien n'est plus heureusement rencontré. » D'autres fois, s'il luy arrive de faire à quelqu'un une raillerie froide, il ne manque pas de luy applaudir, d'entrer dans cette mauvaise plaisanterie, et, quoy qu'il n'ait nulle envie de rire, il porte à sa bouche l'un des bouts de son manteau, comme s'il ne pouvoit se contenir et qu'il voulût s'empêcher d'éclater; et, s'il l'accompagne lors qu'il marche par la ville, il dit à ceux qu'il rencontre dans son chemin de s'arrêter jusqu'à ce qu'il soit passé. Il achete des fruits et les porte chez un citoyen, il les donne à ses enfans en sa presence, il les baise, il les caresse : « Voilà, dit-il, de jolis enfans et dignes d'un tel pere. » S'il sort de sa maison, il le suit; s'il entre dans une boutique pour essayer des souliers, il luy dit : « Vôtre pied est mieux fait que cela. » Il

---

1. Allusion à la nuance que de petites pailles font dans les cheveux.

2. Il parle à un jeune homme.

l'accompagne ensuite chez ses amis, ou plûtôt il entre le premier dans leur maison et leur dit : « Un tel me suit et vient vous rendre visite » ; et, retournant sur ses pas : « Je vous ay annoncé, dit-il, et l'on se fait un grand honneur de vous recevoir. » Le flatteur se met à tout sans hesiter, se mêle des choses les plus viles et qui ne conviennent qu'à des femmes. S'il est invité à souper, il est le premier des conviez à loüer le vin; assis à table le plus proche de celuy qui fait le repas, il luy repete souvent : « En verité, vous faites une chere délicate » ; et, montrant aux autres l'un des mets qu'il souleve du plat : « Cela s'appelle, dit-il, un morceau friand. » Il a soin de luy demander s'il a froid, s'il ne voudroit point une autre robe, et il s'empresse de le mieux couvrir; il luy parle sans cesse à l'oreille, et, si quelqu'un de la compagnie l'interroge, il luy répond négligemment et sans le regarder, n'ayant des yeux que pour un seul. Il ne faut pas croire qu'au theatre il oublie d'arracher des carreaux des mains du valet qui les distribuë, pour les porter à sa place et l'y faire asseoir plus mollement. J'ay dû dire aussi qu'avant qu'il sorte de sa maison, il en louë l'architecture, se recrie sur toutes choses, dit que les jardins sont bien plantez; et, s'il apperçoit quelque part le portrait du maître, où il soit extrémement flatté, il est touché de voir combien il luy ressemble, et il l'admire comme un chef-d'œuvre. En un mot, le flatteur ne dit rien et ne fait rien au hazard,

mais il rapporte toutes ses paroles et toutes ses actions au dessein qu'il a de plaire à quelqu'un et d'acquerir ses bonnes graces.

---

## De l'Impertinent ou du diseur de rien

La sotte envie de discourir vient d'une habitude qu'on a contractée de parler beaucoup et sans reflexion. Un homme qui veut parler, se trouvant assis proche d'une personne qu'il n'a jamais vûë et qu'il ne connoît point, entre d'abord en matiere, l'entretient de sa femme et luy fait son éloge, luy conte son songe, luy fait un long détail d'un repas où il s'est trouvé, sans oublier le moindre mets ni un seul service; il s'échauffe ensuite dans la conversation, déclame contre le temps present et soûtient que les hommes qui vivent presentement ne valent point leurs peres; de là il se jette sur ce qui se debite au marché, sur la cherté du bled, sur le grand nombre d'étrangers qui sont dans la ville; il dit qu'au printemps où commencent les Bacchanales [1] la mer devient navigable, qu'un peu de pluye seroit utile aux biens de la terre et feroit esperer une bonne recolte; qu'il cultivera son champ l'année prochaine et qu'il le mettra en va-

1. Premieres bacchanales qui se celebroient dans la ville.

leur; que le siecle est dur et qu'on a bien de la peine à vivre. Il apprend à cet inconnu que c'est Damippe qui a fait brûler la plus belle torche devant l'autel de Cerés, à la fête des Mysteres[1]; il luy demande combien de colomnes soûtiennent le theatre de la musique, quel est le quantiéme du mois; il luy dit qu'il a eu la veille une indigestion; et, si cet homme à qui il parle a la patience de l'écouter, il ne partira pas d'auprés de luy, il luy annoncera comme une chose nouvelle que les Mysteres[2] se celebrent dans le mois d'août, les *Apaturies*[3] au mois d'octobre, et à la campagne dans le mois de decembre les Bacchanales[4]. Il n'y a avec de si grands causeurs qu'un parti à prendre, qui est de fuir, si l'on veut du moins éviter la fiévre : car quel moyen de pouvoir tenir contre des gens qui ne sçavent pas discerner ni vôtre loisir ni le temps de vos affaires?

---

1. Les mysteres de Cerés se celebroient la nuit, et il y avoit une émulation entre les Atheniens à qui y apporteroit une plus grande torche.

2. Fête de Cerés. V. cy-dessus.

3. En françois, la fête des Tromperies; elle se faisoit en l'honneur de Bacchus. Son origine ne fait rien aux mœurs de ce chapitre.

4. Secondes Bacchanales qui se celebroient en hyver à la campagne.

## De la Rusticité

Il semble que la rusticité n'est autre chose qu'une ignorance grossiere des bienseances. L'on voit en effet des gens rustiques et sans reflexion sortir un jour de medecine[1] et se trouver en cet état dans un lieu public parmi le monde; ne pas faire la difference de l'odeur forte du thim ou de la marjolaine d'avec les parfums les plus délicieux; être chaussez large et grossierement; parler haut et ne pouvoir se reduire à un ton de voix moderé; ne se pas fier à leurs amis sur les moindres affaires, pendant qu'ils s'en entretiennent avec leurs domestiques jusques à rendre compte à leurs moindres valets de ce qui aura été dit dans une assemblée publique. On les voit assis, leur robe relevée jusqu'aux genoux et d'une maniere indecente. Il ne leur arrive pas en toute leur vie de rien admirer, ni de paroître surpris des choses les plus extraordinaires que l'on rencontre sur les chemins; mais, si c'est un bœuf, un asne ou un vieux bouc, alors ils s'arrêtent et ne se lassent point de les contempler. Si quelquefois ils entrent dans leur cuisine, ils mangent avidement tout ce qu'ils y trouvent, boivent tout d'une haleine une grande tasse de vin pur; ils se cachent pour cela de leur servante, avec qui

---

1. Le texte grec nomme une certaine drogue qui rendoit l'haleine fort mauvaise le jour qu'on l'avoit prise.

d'ailleurs ils vont au moulin et entrent dans les plus petits détails du domestique; ils interrompent leur souper et se levent pour donner une poignée d'herbes aux bêtes[1] de charruë qu'ils ont dans leurs étables. Heurte-t-on à leur porte pendant qu'ils disnent, ils sont attentifs et curieux; vous remarquez toûjours proche de leur table un gros chien de cour qu'ils appellent à eux, qu'ils empoignent par la gueule, en disant: « Voilà celui qui garde la place, qui prend soin de la maison et de ceux qui sont dedans. » Ces gens, épineux dans les payemens qu'on leur fait, rebutent un grand nombre de pieces qu'ils croyent legeres ou qui ne brillent pas assez à leurs yeux et qu'on est obligé de leur changer; ils sont occupez pendant la nuit d'une charruë, d'un sac, d'une faulx, d'une corbeille, et ils révent à qui ils ont prêté ces ustenciles; et, lors qu'ils marchent par la ville: « Combien vaut, demandent-ils aux premiers qu'ils rencontrent, le poisson salé? Les fourures se vendent-elles bien? N'est-ce pas aujourd'huy que les jeux nous ramenent une nouvelle lune[2]? » D'autres fois, ne sçachant que dire, ils vous apprennent qu'ils vont se faire raser et qu'ils ne sortent que pour cela. Ce sont ces

1. Des boeufs.

2. Cela est dit rustiquement; un autre diroit que la nouvelle lune ramene les jeux; et d'ailleurs c'est comme si, le jour de Pâques, quelqu'un disoit: « N'est-ce pas aujourd'huy Pâques? »

mêmes personnes que l'on entend chanter dans le bain, qui mettent des clous à leurs souliers, et qui, se trouvant tout portez devant la boutique d'Archias[1], achetent eux-mêmes des viandes salées et les apportent à la main en pleine ruë.

---

## Du Complaisant[2]

Pour faire une définition un peu exacte de cette affectation que quelques-uns ont de plaire à tout le monde, il faut dire que c'est une maniere de vivre, où l'on cherche beaucoup moins ce qui est vertueux et honnête que ce qui est agreable. Celuy qui a cette passion, d'aussi loin qu'il apperçoit un homme dans la place, le saluë en s'écriant : « Voilà ce qu'on appelle un homme de bien », l'aborde, l'admire sur les moindres choses, le retient avec ses deux mains de peur qu'il ne luy échape; et, aprés avoir fait quelques pas avec luy, il luy demande avec empressement quel jour on pourra le voir, et enfin ne s'en separe qu'en luy donnant mille éloges. Si quelqu'un le choisit pour arbitre dans un procés, il ne doit pas attendre de luy qu'il luy soit plus favorable qu'à son adversaire: comme il veut plaire

---

1. Fameux marchand de chairs salées, nourriture ordinaire du peuple.

2. Ou de l'envie de plaire.

à tous deux, il les ménagera également. C'est dans cette vûë que, pour se concilier tous les étrangers qui sont dans la ville, il leur dit quelquefois qu'il leur trouve plus de raison et d'équité que dans ses concitoyens. S'il est prié d'un repas, il demande en entrant à celuy qui l'a convié où sont ses enfans, et, dés qu'ils paroissent, il se récrie sur la ressemblance qu'ils ont avec leur pere et que deux figures ne se ressemblent pas mieux; il les fait approcher de luy, il les baise, et, les ayant fait asseoir à ses deux côtez, il badine avec eux: « A qui est, dit-il, la petite bouteille? à qui est la jolie coignée[1]? » Il les prend ensuite sur luy et les laisse dormir sur son estomac, quoy qu'il en soit incommodé. Celuy enfin qui veut plaire se fait raser souvent, a un fort grand soin de ses dents, change tous les jours d'habits et les quitte presque tout neufs; il ne sort point en public qu'il ne soit parfumé; on ne le voit gueres dans les salles publiques qu'auprés des comptoirs des banquiers[2], et dans les écoles qu'aux endroits seulement où s'exercent les jeunes gens[3], et au theatre les jours de spectacle que dans les meilleures places et tout proche des preteurs. Ces

1. Petits joüets que les Grecs pendoient au cou de leurs enfans.

2. C'étoit l'endroit où s'assembloient les plus honnêtes gens de la ville.

3. Pour être connu d'eux et en être regardé, ainsi que de tous ceux qui s'y trouvoient.

gens encore n'achetent jamais rien pour eux, mais ils envoyent à Byzance toute sorte de bijoux précieux, des chiens de Sparte à Cyzique, et à Rhodes l'excellent miel du mont Hymette; et ils prenent soin que toute la ville soit informée qu'ils font ces emplettes. Leur maison est toûjours remplie de mille choses curieuses qui font plaisir à voir, ou que l'on peut donner, comme des singes et des satyres[1] qu'ils sçavent nourrir, des pigeons de Sicile, des dez qu'ils font faire d'os de chévre, des phioles pour des parfums, des cannes torses que l'on fait à Sparte et des tapis de Perse à personnages. Ils ont chez eux jusques à un jeu de paulme et une arene propre à s'exercer à la lutte; et, s'ils se promenent par la ville et qu'ils rencontrent en leur chemin des philosophes, des sophistes[2], des escrimeurs ou des musiciens, ils leur offrent leur maison pour s'y exercer chacun dans son art indifferemment; ils se trouvent presens à ces exercices, et, se mélant avec ceux qui viennent là pour regarder: « A qui croyez-vous qu'appartienne une si belle maison et cette arene si commode? vous voyez, ajoûtent-ils en leur montrant quelque homme puissant de la ville, celuy qui en est le maître et qui en peut disposer. »

---

1. Une espece de singes.
2. Une sorte de philosophes vains et interessez.

## De l'image d'un coquin

Un coquin est celuy à qui les choses les plus honteuses ne coûtent rien à dire ou à faire; qui jure volontiers et fait des sermens en justice autant que l'on luy en demande, qui est perdu de reputation, que l'on outrage impunément, qui est un chicaneur de profession, un effronté, et qui se mêle de toutes sortes d'affaires. Un homme de ce caractere entre sans masque dans une danse comique [1], et même sans être yvre, mais de sang froid, il se distingue dans la danse la plus obscene [2] par les postures les plus indecentes; c'est luy qui, dans ces lieux où l'on voit des prestiges [3], s'ingere de recueillir l'argent de chacun des spectateurs, et qui fait querelle à ceux qui, étant entrez par billets, croyent ne devoir rien payer. Il est d'ailleurs de tous métiers : tantôt il tient une taverne, tantôt il est suppôt de quelque lieu infame, une autre fois partisan; il n'y a point de sale commerce où il ne soit capable d'entrer : vous le verrez aujourd'huy crieur public, demain cuisinier ou brelandier, tout

---

1. Sur le theatre avec des farceurs.

2. Cette danse, la plus déreglée de toutes, s'appelle en grec *cordax*, parce que l'on s'y servoit d'une corde pour faire des postures.

3. Choses fort extraordinaires, telles qu'on en voit dans nos foires.

luy est propre. S'il a une mere, il la laisse mourir de faim. Il est sujet au larcin, et à se voir traîner par la ville dans une prison, sa demeure ordinaire, et où il passe une partie de sa vie. Ce sont ces sortes de gens que l'on voit se faire entourer du peuple, appeller ceux qui passent, et se plaindre à eux avec une voix forte et enroüée, insulter ceux qui les contredisent. Les uns fendent la presse pour les voir, pendant que les autres, contens de les avoir vûs, se dégagent et poursuivent leur chemin sans vouloir les écouter; mais ces effrontez continuënt de parler, ils disent à celuy-cy le commencement d'un fait, quelque mot à cet aütre, à peine peut-on tirer d'eux la moindre partie de ce dont il s'agit; et vous remarquerez qu'ils choisissent pour cela des jours d'assemblée publique, où il y a un grand concours de monde, qui se trouve le témoin de leur insolence. Toûjours accablez de procés que l'on intente contre eux, ou qu'ils ont intentez à d'autres, de ceux dont ils se délivrent par de faux sermens, comme de ceux qui les obligent de comparoître, ils n'oublient jamais de porter leur boëte [1] dans leur sein et une liasse de papiers entre leurs mains. Vous les voyez dominer parmi de vils praticiens à qui ils prêtent à usure, retirant chaque jour une obole et demie de chaque dragme [2]; fre-

1. Une petite boëte de cuivre fort legere où les plaideurs mettoient leurs titres et les pieces de leur procés.
2. Une obole étoit la sixiéme partie d'une dragme.

quenter les tavernes, parcourir les lieux où l'on debite le poisson frais ou salé, et consumer ainsi en bonne chere tout le profit qu'ils tirent de cette espece de trafic En un mot, ils sont querelleux et difficiles, ont sans cesse la bouche ouverte à la calomnie, ont une voix étourdissante et qu'ils font retentir dans les marchez et dans les boutiques.

---

## Du Grand Parleur [1]

Ce que quelques-uns appellent *babil* est proprement une intemperance de langue qui ne permet pas à un homme de se taire. « Vous ne contez pas la chose comme elle est, dira quelqu'un de ces grands parleurs à quiconque veut l'entretenir de quelque affaire que ce soit; j'ay tout sçu, et, si vous vous donnez la patience de m'écouter, je vous apprendray tout ». Et, si cet autre continuë de parler : « Vous avez déja dit cela; songez, poursuit-il, à ne rien oublier. Fort bien; cela est ainsi, car vous m'avez heureusement remis dans le fait Voyez ce que c'est que de s'entendre les uns les autres. » Et ensuite : « Mais, que veux-je dire? Ah! j'oubliois une chose! oui, c'est cela même, et je voulois voir si vous tomberiez juste dans tout

---

1. Ou du *babil*.

ce que j'en ay appris. » C'est par de telles ou semblables interruptions qu'il ne donne pas le loisir à celuy qui luy parle de respirer. Et, lors qu'il a comme assassiné de son *babil* chacun de ceux qui ont voulu lier avec luy quelque entretien, il va se jetter dans un cercle de personnes graves qui traitent ensembles de choses serieuses et les met en fuite; de là il entre dans les écoles publiques et dans les lieux des exercices, où il amuse les maîtres par de vains discours, et empêche la jeunesse de profiter de leurs leçons[1]. S'il échape à quelqu'un de dire : « Je m'en vais », celuy-cy se met à le suivre, et il ne l'abandonne point qu'il ne l'ait remis jusques dans sa maison. Si par hazard il a appris ce qui aura été dit dans une assemblée de ville, il court dans le même temps le divulguer; il s'étend merveilleusement sur la fameuse bataille qui s'est donnée sous le gouvernement de l'orateur Aristophon[2], comme sur le combat celebre que ceux de Lacedemone ont livré aux Atheniens sous la conduite de Lisandre[3]. Il raconte une autre

---

1. C'étoit un crime puni de mort à Athenes par une loy de Solon, à laquelle on avoit un peu dérogé au temps de Theophraste.

2. C'est-à-dire sur la bataille d'Arbeles et la victoire d'Alexandre, suivies de la mort de Darius, dont les nouvelles vinrent à Athenes lors qu'Aristophon, celebre orateur, étoit premier magistrat.

3. Il étoit plus ancien que la bataille d'Arbeles, mais trivial et sçû de tout le peuple.

fois quels applaudissemens a eu un discours qu'il a fait dans le public, en repete une grande partie, mêle dans ce recit ennuyeux des invectives contre le peuple, pendant que de ceux qui l'écoutent les uns s'endorment, les autres le quittent, et que nul ne se ressouvient d'un seul mot qu'il aura dit. Un grand causeur, en un mot, s'il est sur les tribunaux, ne laisse pas la liberté de juger; il ne permet pas que l'on mange à table; et, s'il se trouve au theatre, il empêche non seulement d'entendre, mais même de voir les acteurs; on luy fait avoüer ingenuëment qu'il ne luy est pas possible de se taire, qu'il faut que sa langue se remuë dans son palais comme le poisson dans l'eau, et que, quand on l'accuseroit d'être plus *babillard* qu'une hirondelle, il faut qu'il parle : aussi écoute-il froidement toutes les railleries que l'on fait de luy sur ce sujet; et jusques à ses propres enfans, s'ils commencent à s'abandonner au sommeil : « Faites-nous, luy disent-ils, un conte qui acheve de nous endormir. »

---

## Du Debit des nouvelles

Un nouvelliste ou un conteur de fables est un homme qui arrange selon son caprice des discours et des faits remplis de fausseté; qui, lors qu'il rencontre l'un de ses amis, compose son visage, et,

luy soûriant : « D'où venez-vous ainsi? luy dit-il. Que nous direz-vous de bon? N'y a-t-il rien de nouveau? » Et, continuant de l'interroger : « Quoy donc! n'y a-t-il aucune nouvelle? Cependant il y a des choses étonnantes à raconter. » Et, sans luy donner le loisir de luy répondre : « Que dites-vous donc? poursuit-il; n'avez-vous rien entendu par la ville? Je vois bien que vous ne sçavez rien, et que je vais vous regaler de grandes nouveautez. » Alors ou c'est un soldat, ou le fils d'Astée le joüeur de flûte [1], ou Lycon l'Ingenieur, tous gens qui arrivent fraîchement de l'armée, de qui il sçait toutes choses : car il allegue pour témoins de ce qu'il avance des hommes obscurs, qu'on ne peut trouver pour les convaincre de fausseté. Il assure donc que ces personnes luy ont dit que le roy [2] et Polispercon [3] ont gagné la bataille, et que Cassandre, leur ennemi, est tombé vif entre leurs mains [4]. Et, lors que quelqu'un luy dit : « Mais en verité cela est-il croyable? » il luy replique que cette nouvelle se crie et se répand par toute la ville, que tous s'accordent à dire la même chose, que c'est tout ce qui se raconte du combat, et qu'il y a eu un grand carnage. Il ajoûte qu'il a lû cet

1. L'usage de la flûte tres-ancien dans les troupes.
2. Aridée, frere d'Alexandre le Grand.
3. Capitaine du même Alexandre.
4. C'étoit un faux bruit, et Cassandre, fils d'Antipater, disputant à Aridée et à Polispercon la tutelle des enfans d'Alexandre, avoit eu de l'avantage sur eux.

événement sur le visage de ceux qui gouvernent; qu'il y a un homme caché chez l'un de ces magistrats depuis cinq jours entiers, qui revient de la Macedoine, qui a tout vû et qui luy a tout dit. Ensuite, interrompant le fil de sa narration : « Que pensez-vous de ce succés? demande-t-il à ceux qui l'écoutent. Pauvre Cassandre! malheureux prince! s'écrie-t-il d'une maniere touchante. Voyez ce que c'est que la fortune : car enfin Cassandre étoit puissant, et il avoit avec luy de grandes forces. Ce que je vous dis, poursuit-il, est un secret qu'il faut garder pour vous seul », pendant qu'il court par toute la ville le debiter à qui le veut entendre. Je vous avouë que ces diseurs de nouvelles me donnent de l'admiration, et que je ne conçois pas quelle est la fin qu'ils se proposent : car, pour ne rien dire de la bassesse qu'il y a à toûjours mentir, je ne vois pas qu'ils puissent recüeillir le moindre fruit de cette pratique; au contraire, il est arrivé à quelques-uns de se laisser voler leurs habits dans un bain public, pendant qu'ils ne songeoient qu'à rassembler autour d'eux une foule de peuple et à luy conter des nouvelles. Quelques autres, aprés avoir vaincu sur mer et sur terre dans le Portique[1], ont payé l'amende pour n'avoir pas comparu à une cause appellée; enfin il s'en est trouvé qui, le jour même qu'ils ont pris une ville, du moins

1. V. le chap. de la Flatterie.

par leurs beaux discours, ont manqué de dîner. Je ne crois pas qu'il y ait rien de si miserable que la condition de ces personnes : car quelle est la boutique, quel est le portique, quel est l'endroit d'un marché public, où ils ne passent tout le jour à rendre sourds ceux qui les écoutent, ou à les fatiguer par leurs mensonges?

---

## De l'Effronterie causée par l'avarice

Pour faire connoître ce vice, il faut dire que c'est un mépris de l'honneur dans la vûë d'un vil interest. Un homme que l'avarice rend effronté ose emprunter une somme d'argent à celuy à qui il en doit déja, et qu'il luy retient avec injustice. Le jour même qu'il aura sacrifié aux dieux, au lieu de manger religieusement chez soy une partie des viandes consacrées [1], il les fait saler pour luy servir dans plusieurs repas, et va souper chez l'un de ses amis, et là, à table, à la vûë de tout le monde, il appelle son valet, qu'il veut encore nourrir aux dépens de son hôte, et, luy coupant un morceau de viande qu'il met sur un quartier de pain : « Tenez, mon ami, luy dit-il, faites bonne chere. » Il va luy-même au marché acheter [2] des

1. C'étoit la coûtume des Grecs. V. le chap. du Contretemps.
2. Comme le menu peuple, qui achetoit son souper chez les chaircuitiers.

viandes cuites, et, avant que de convenir du prix, pour avoir une meilleure composition du marchand, il luy fait ressouvenir qu'il luy a autrefois rendu service. Il fait ensuite peser ces viandes, et il en entasse le plus qu'il peut. S'il en est empêché par celuy qui les luy vend, il jette du moins quelque os dans la balance. Si elle peut tout contenir, il est satisfait; sinon il ramasse sur la table des morceaux de rebut comme pour se dédommager, sourit et s'en va. Une autre fois, sur l'argent qu'il aura reçû de quelques étrangers pour leur loüer des places au theatre, il trouve le secret d'avoir sa place franche du spectacle, et d'y envoyer le lendemain ses enfans et leur precepteur. Tout luy fait envie; il veut profiter des bons marchez, et demande hardiment au premier venu une chose qu'il ne vient que d'acheter. Se trouve-t-il dans une maison étrangere, il emprunte jusqu'à l'orge et à la paille, encore faut-il que celuy qui les luy préte fasse les frais de les faire porter chez luy. Cet effronté, en un mot, entre sans payer dans un bain public, et là, en presence du baigneur qui crie inutilement contre luy, prenant le premier vase qu'il rencontre, il le plonge dans une cuve d'airain qui est remplie d'eau, se la répand sur tout le corps[1] : « Me voilà lavé, ajoûte-t-il, autant que j'en ay besoin, et sans avoir obligation à personne », remet sa robe et disparoît.

---

1. Les plus pauvres se lavoient ainsi pour payer moins.

## De l'Epargne sordide

Cette espece d'avarice est dans les hommes une passion de vouloir ménager les plus petites choses sans aucune fin honnête. C'est dans cet esprit que quelques-uns, recevant tous les mois le loyer de leur maison, ne negligent pas d'aller eux-mêmes demander la moitié d'une obole qui manquoit au dernier payement qu'on leur a fait; que d'autres, faisant l'effort de donner à manger chez eux, ne sont occupez pendant le repas qu'à compter le nombre de fois que chacun des conviez demande à boire. Ce sont eux encore dont la portion des premices des viandes que l'on envoye sur l'autel de Diane est toûjours la plus petite [1]. Ils apprecient les choses au dessous de ce qu'elles valent, et, de quelque bon marché qu'un autre en leur rendant compte veüille se prévaloir, ils luy soûtiennent toûjours qu'il a acheté trop cher. Implacables à l'égard d'un valet qui aura laissé tomber un pot de terre, ou cassé par malheur quelque vase d'argile, ils luy déduisent cette perte sur sa nourriture; mais, si leurs femmes ont perdu seulement un denier, il faut alors renverser toute une maison, déranger les lits, transporter des coffres, et chercher dans les recoins les plus cachez. Lors qu'ils vendent, ils n'ont que cette

1. Les Grecs commençoient par ces offrandes leurs repas publics.

unique chose en vûë, qu'il n'y ait qu'à perdre pour celuy qui achete. Il n'est permis à personne de cüeillir une figue dans leur jardin, de passer au travers de leur champ, de ramasser une petite branche de palmier, ou quelques olives qui seront tombées de l'arbre; ils vont tous les jours se promener sur leurs terres, en remarquent les bornes, voyent si l'on n'y a rien changé, et si elles sont toûjours les mêmes. Ils tirent interest de l'interest, et ce n'est qu'à cette condition qu'ils donnent du temps à leurs creanciers. S'ils ont invité à dîner quelques-uns de leurs amis, et qui ne sont que des personnes du peuple, ils ne feignent point de leur faire servir un simple hachis, et on les a vûs souvent aller eux-mêmes au marché pour ces repas, y trouver tout trop cher, et en revenir sans rien acheter. « Ne prenez pas l'habitude, disent-ils à leurs femmes, de prêter vôtre sel, vôtre orge, vôtre farine, ni même du cumin [1], de la marjolaine [2], des gateaux pour l'autel [3], du cotton, de la laine, car ces petits détails ne laissent pas de monter à la fin d'une année à une grosse somme. Ces avares, en un mot, ont des trousseaux de clefs roüillées dont ils ne se servent point, des cassettes où leur argent est en dépôt,

1. Une sorte d'herbe.

2. Elle empêche les viandes de se corrompre, ainsi que le thim et le laurier.

3. Faits de farine et de miel et qui servoient aux sacrifices.

qu'ils n'ouvrent jamais, et qu'ils laissent moisir dans un coin de leur cabinet; ils portent des habits qui leur sont trop courts et trop étroits; les plus petites phioles contiennent plus d'huile qu'il n'en faut pour les oindre; ils ont la tête rasée jusqu'au cuir, se déchaussent vers le milieu[1] du jour pour épargner leurs souliers, vont trouver les foulons pour obtenir d'eux de ne pas épargner la craye dans la laine qu'ils leur ont donnée à préparer, afin, disent-ils, que leur étoffe se tache moins[2].

---

## De l'Impudent ou de celuy qui ne rougit de rien

L'impudent est facile à définir : il suffit de dire que c'est une profession ouverte d'une plaisanterie outrée, comme de ce qu'il y a de plus honteux et de plus contraire à la bien-seance. Celuy-là, par exemple, est impudent qui, voyant venir vers luy une femme de condition, feint dans ce moment quelque besoin pour avoir occasion de se montrer à elle d'une maniere deshonnête; qui se plaît à

1. Parce que dans cette partie du jour le froid, en toute saison, étoit supportable.

2. C'étoit ainsi parce que cet apprest avec de la craye, comme le pire de tous et qui rendoit les étoffes dures et grossieres, étoit celuy qui coûtoit le moins.

battre des mains au theatre lorsque tout le monde se tait, ou y siffler les acteurs que les autres voyent et écoutent avec plaisir; qui, couché sur le dos, pendant que toute l'assemblée garde un profond silence, fait entendre de sales hocquets qui obligent les spectateurs de tourner la tête et d'interrompre leur attention. Un homme de ce caractere achete en plein marché des noix, des pommes, toute sorte de fruits, les mange, cause debout avec la fruitiere, appelle par leurs noms ceux qui passent sans presque les connoître, en arréte d'autres qui courent par la place, et qui ont leurs affaires; et, s'il voit venir quelque plaideur, il l'aborde, le raille et le felicite sur une cause importante qu'il vient de plaider. Il va luy-même choisir de la viande, et loüer pour un souper des femmes qui joüent de la flûte; et, montrant à ceux qu'il rencontre ce qu'il vient d'acheter, il les convie en riant d'en venir manger. On le voit s'arréter devant la boutique d'un barbier ou d'un parfumeur[1], et là annoncer qu'il va faire un grand repas et s'enyvrer. Si quelquefois il vend du vin, il le fait mêler pour ses amis comme pour les autres, sans distinction. Il ne permet pas à ses enfans d'aller à l'Amphitheatre avant que les jeux soient commencez, et lorsque l'on paye pour être placé; mais seulement sur la fin du spectacle, et

1. Il y avoit des gens faineans et desoccupez qui s'assembloient dans leurs boutiques.

quand l'architecte[1] neglige les places et les donne pour rien. Estant envoyé avec quelques autres citoyens en ambassade, il laisse chez soy la somme que le public luy a donnée pour faire les frais de son voyage, et emprunte de l'argent de ses collegues; sa coûtume alors est de charger son valet de fardeaux au delà de ce qu'il en peut porter, et de luy retrancher cependant de son ordinaire; et, comme il arrive souvent que l'on fait dans les villes des presens aux ambassadeurs, il demande sa part pour la vendre. « Vous m'achetez toûjours, dit-il au jeune esclave qui le sert dans le bain, une mauvaise huile et qu'on ne peut supporter »; il se sert ensuite de l'huile d'un autre et épargne la sienne. Il envie à ses propres valets qui le suivent la plus petite piece de monnoye qu'ils auront ramassée dans les ruës, et il ne manque point d'en retenir sa part avec ce mot : *Mercure est commun*[2]. Il fait pis : il distribuë à ses domestiques leurs provisions dans une certaine mesure, dont le fonds, creux par dessous, s'enfonce en dedans et s'éleve en pyramide; et, quand elle est pleine, il rase luy-même avec le rouleau le plus prés qu'il peut[3]. De même, s'il paye à quelqu'un trente mines[4] qu'il luy doit,

1. L'architecte qui avoit bâti l'Amphitheatre et à qui la Republique donnoit le loüage des places en payement.
2. Proverbe grec qui revient à nôtre *Je retiens part*.
3. Quelque chose manque icy dans le texte.
4. Mine se doit prendre ici pour une piece de monnoye.

il fait si bien qu'il y manque quatre dragmes[1] dont il profite; mais, dans ces grands repas où il faut traiter toute une tribu[2], il fait recueillir par ceux de ses domestiques qui ont soin de la table le reste des viandes qui ont esté servies, pour luy en rendre compte; il seroit fâché de leur laisser une rave à demy mangée.

---

## Du Contre-temps

Cette ignorance du temps et de l'occasion est une maniere d'aborder les gens ou d'agir avec eux, toûjours incommode et embarassante. Un importun est celuy qui choisit le moment que son ami est accablé de ses propres affaires pour luy parler des siennes; qui va souper chez sa maîtresse le soir même qu'elle a la fiévre; qui, voyant que quelqu'un vient d'être condamné en justice de payer pour un autre pour qui il s'est obligé, le prie neanmoins de répondre pour luy; qui comparoît pour servir de témoin dans un procés que l'on vient de juger; qui prend le temps des nôces où il est invité pour se déchaîner contre les femmes; qui en-

1. Dragmes, petites pieces de monnoye dont il en faloit cent à Athenes pour faire une mine.

2. Athenes étoit partagée en plusieurs tribus. V. le chap. de la Médisance.

traîne à la promenade des gens à peine arrivez d'un long voyage et qui n'aspirent qu'à se reposer; fort capable d'amener des marchands pour offrir d'une chose plus qu'elle ne vaut aprés qu'elle est venduë; de se lever au milieu d'une assemblée pour reprendre un fait dés ses commencemens, et en instruire à fond ceux qui en ont les oreilles rebatuës et qui le sçavent mieux que luy; souvent empressé pour engager dans une affaire des personnes qui, ne l'affectionnant point, n'osent pourtant refuser d'y entrer. S'il arrive que quelqu'un dans la ville doive faire un festin [1] aprés avoir sacrifié, il va luy demander une portion des viandes qu'il a preparées. Une autre fois, s'il voit qu'un maître châtie devant luy son esclave : « J'ay perdu, dit-il, un des miens dans une pareille occasion; je le fis foüetter, il se desespera et s'alla pendre. » Enfin il n'est propre qu'à commettre de nouveau deux personnes qui veulent s'accommoder, s'ils l'ont fait arbitre de leur differend. C'est encore une action qui luy convient fort que d'aller prendre au milieu du repas, pour danser [2], un homme qui est de sang froid et qui n'a bû que modérément.

---

1. Les Grecs, le jour même qu'ils avoient sacrifié, ou soupoient avec leurs amis ou leur envoyoient à chacun une portion de la victime. C'étoit donc un contre-temps de demander sa part prématurément et lorsque le festin étoit resolu, auquel on pouvoit même être invité.

2. Cela ne se faisoit chez les Grecs qu'aprés le repas et lorsque les tables étoient enlevées.

## De l'Air empressé

Il semble que le trop grand empressement est une recherche importune ou une vaine affectation de marquer aux autres de la bienveillance par ses paroles et par toute sa conduite. Les manieres d'un homme empressé sont de prendre sur soy l'évenement d'une affaire qui est au dessus de ses forces et dont il ne sçauroit sortir avec honneur; et, dans une chose que toute une assemblée juge raisonnable et où il ne se trouve pas la moindre difficulté, d'insister long-temps sur une legere circonstance pour être ensuite de l'avis des autres; de faire beaucoup plus apporter de vin dans un repas qu'on n'en peut boire; d'entrer dans une querelle où il se trouve present d'une maniere à l'échauffer davantage. Rien n'est aussi plus ordinaire que de le voir s'offrir à servir de guide dans un chemin détourné qu'il ne connoît pas et dont il ne peut ensuite trouver l'issue; venir vers son general et luy demander quand il doit ranger son armée en bataille, quel jour il faudra combattre, et s'il n'a point d'ordres à luy donner pour le lendemain; une autre fois, s'approcher de son pere : « Ma mere, luy dit-il mysterieusement, vient de se coucher et ne commence qu'à s'endormir »; s'il entre enfin dans la chambre d'un malade à qui son medecin a défendu le vin, dire qu'on peut essayer s'il ne luy fera point de mal, et le soûtenir doucement

pour luy en faire prendre. S'il apprend qu'une femme soit morte dans la ville, il s'ingere de faire son épitaphe, il y fait graver son nom, celuy de son mari, de son pere, de sa mere, son païs, son origine, avec cet éloge : *Ils avoient tous de la vertu* [1]. S'il est quelquefois obligé de jurer devant des juges qui exigent son serment : « Ce n'est pas, dit-il en perçant la foule pour paroître à l'audience, la premiere fois que cela m'est arrivé. »

---

## De la Stupidité

La stupidité est en nous une pesanteur d'esprit qui accompagne nos actions et nos discours. Un homme stupide, ayant lui-même calculé avec des jettons une certaine somme, demande à ceux qui le regardent faire à quoy elle se monte ; s'il est obligé de paroître dans un jour prescrit devant ses juges pour se défendre dans un procés que l'on luy fait, il l'oublie entierement et part pour la campagne ; il s'endort à un spectacle et il ne se réveille que long-temps aprés qu'il est fini et que le peuple s'est retiré ; aprés s'estre rempli de viandes le soir, il se leve la nuit pour une indigestion, va dans la ruë se soulager, où il est mordu d'un chien du voisinage ; il cherche ce qu'on vient

1. Formule d'épitaphe.

de luy donner, et qu'il a [illegible] que endroit où souvent [illegible] Lorsqu'on l'avertit de la mort [illegible] afin qu'il assiste à ses funerailles [illegible] pleure, il se desespere [illegible] parler pour une autre [illegible] ajoûte-t-il, [illegible] tion qu'ont les personnes [illegible] sans témoin [illegible] de l'argent [illegible] pour en recevoir de ses [illegible] reller son valet dans [illegible] pour ne luy avoir [illegible] s'avise un jour de [illegible] ou à la course [illegible] qu'ils ne soient [illegible] Il va cüeillir luy-même [illegible] et, oubliant [illegible] seconde fois, [illegible] goûter. Dans le [illegible] dont tout le monde [illegible] dire que l'eau [illegible] si on luy demande [illegible] porter de morts [illegible] répond-il [illegible] grains, que je [illegible] sions avoir. »

1. Les témoins [illegible] les paiemens et dans tous [illegible]

1. Pour être [illegible]

## De la Brutalité

La brutalité est une certaine dureté, et j'ose dire une ferocité, qui se rencontre dans nos manieres d'agir et qui passe même jusqu'à nos paroles. Si vous demandez à un homme brutal : « Qu'est devenu un tel? » il vous répond durement : « Ne me rompez point la tête. » Si vous le salüez, il ne vous fait pas l'honneur de vous rendre le salut; si quelquefois il met en vente une chose qui luy appartient, il est inutile de luy en demander le prix, il ne vous écoute pas, mais il dit fierement à celuy qui la marchande : « Qu'y trouvez-vous à dire? » Il se mocque de la pieté de ceux qui envoyent leurs offrandes dans les temples aux jours d'une grande celebrité : « Si leurs prieres, dit-il, vont jusques aux dieux et s'ils en obtiennent les biens qu'ils souhaitent, l'on peut dire qu'ils les ont bien payez, et que ce n'est pas un present du Ciel. » Il est inexorable à celuy qui sans dessein l'aura poussé legerement ou luy aura marché sur le pied : c'est une faute qu'il ne pardonne pas. La premiere chose qu'il dit à un ami qui luy emprunte quelque argent, c'est qu'il ne luy en prétera point; il va le trouver ensuite et le luy donne de mauvaise grace, ajoûtant qu'il le compte perdu. Il ne luy arrive jamais de se heurter à une pierre qu'il rencontre en son chemin sans luy donner de grandes maledictions. Il ne daigne pas attendre personne,

et, si l'on differe un moment à se rendre au lieu dont l'on est convenu avec luy, il se retire. Il se distingue toûjours par une grande singularité, il ne veut ni chanter à son tour, ni reciter dans un repas, ni même danser avec les autres[1]. En un mot, on ne le voit gueres dans les temples importuner les dieux et leur faire des vœux ou des sacrifices.

---

## De la Superstition

La superstition semble n'être autre chose qu'une crainte mal reglée de la divinité. Un homme superstitieux, aprés avoir lavé ses mains et s'estre purifié avec de l'eau lustrale[2], sort du temple et se promene une grande partie du jour avec une feüille de laurier dans sa bouche; s'il voit une belete, il s'arréte tout court et il ne continue pas de marcher que quelqu'un n'ait passé avant luy par le même endroit que cet animal a traversé, ou qu'il

1. Les Grecs recitoient à table quelques beaux endroits de leurs poëtes, et dansoient ensemble aprés le repas. V. le chap. du Contre-temps.

2. Une eau où l'on avoit éteint un tison ardent pris sur l'autel où l'on brûloit la victime; elle étoit dans une chaudiere à la porte du temple; l'on s'en lavoit soi-même, ou l'on s'en faisoit laver par les prêtres.

n'ait jetté luy-même trois petites pierres dans le chemin, comme pour éloigner de luy ce mauvais présage; en quelque endroit de sa maison qu'il ait apperçû un serpent, il ne differe pas d'y élever un autel; et, dés qu'il remarque dans les carrefours de ces pierres que la devotion du peuple y a consacrées, il s'en approche, verse dessus toute l'huile de sa phiole, plie les genoux devant elles et les adore. Si un rat luy a rongé un sac de farine, il court au devin, qui ne manque pas de luy enjoindre d'y faire mettre une piece; mais, bien loin d'estre satisfait de sa réponse, effrayé d'une avanture si extraordinaire, il n'ose plus se servir de son sac et s'en défait; son foible encore est de purifier sans fin la maison qu'il habite, d'éviter de s'asseoir sur un tombeau comme d'assister à des funerailles, ou d'entrer dans la chambre d'une femme qui est en couche, et, lors qu'il luy arrive d'avoir pendant son sommeil quelque vision, il va trouver les interpretes des songes, les devins et les augures, pour sçavoir d'eux à quel dieu ou à quelle deesse il doit sacrifier; il est fort exact à visiter sur la fin de chaque mois les prêtres d'Orphée pour se faire initier[1] dans ses mysteres, il y mene sa femme, ou, si elle s'en excuse par d'autres soins, il y fait conduire ses enfans par une nourrice; lorsqu'il marche par la ville, il ne manque gueres de se laver toute la tête avec l'eau des fontaines qui sont

1. Instruire de ses mysteres.

dans les places; quelquefois il a recours à des prêtresses qui le purifient d'une autre maniere en liant et étendant autour de son corps un petit chien ou de la squille [1]. Enfin, s'il voit un homme frappé d'épilepsie, saisi d'horreur, il crache dans son propre sein comme pour rejetter le malheur de cette rencontre.

---

## De l'Esprit chagrin

L'esprit chagrin fait que l'on n'est jamais content de personne et que l'on fait aux autres mille plaintes sans fondement. Si quelqu'un fait un festin et qu'il se souvienne d'envoyer un plat à un homme de cette humeur [2], il ne reçoit de luy pour tout remerciement que le reproche d'avoir esté oublié: « Je n'étois pas digne, dit cet esprit querelleux, de boire de son vin ni de manger à sa table. » Tout luy est suspect, jusques aux caresses que luy fait sa maîtresse: « Je doute fort, luy dit-il, que vous soyez sincere et que toutes ces demonstrations d'amitié partent du cœur. » Après une grande secheresse, venant à pleuvoir, comme il ne peut se plaindre de la pluye, il s'en prend au ciel de ce

1. Espece d'oignons marins.
2. Ç'a été la coûtume des Juifs et d'autres peuples orientaux, des Grecs et des Romains.

qu'elle n'a pas commencé plûtôt; si le hazard luy fait voir une bourse dans son chemin, il s'incline: « Il y a des gens, ajoûte-t-il, qui ont du bonheur; pour moy, je n'ay jamais eu celuy de trouver un tresor. » Une autre fois, ayant envie d'un esclave, il prie instamment celuy à qui il appartient d'y mettre le prix, et, dés que celuy-cy, vaincu par ses importunitez, le luy a vendu, il se repent de l'avoir acheté: « Ne suis-je pas trompé, demande-t-il, et exigeroit-on si peu d'une chose qui seroit sans défauts? » A ceux qui luy font les complimens ordinaires sur la naissance d'un fils et sur l'augmentation de sa famille: « Ajoûtez, leur dit-il, pour ne rien oublier, sur ce que mon bien est diminué de la moitié. » Un homme chagrin, après avoir eu de ses juges ce qu'il demandoit et l'avoir emporté tout d'une voix sur son adversaire, se plaint encore de celuy qui a écrit ou parlé pour luy, de ce qu'il n'a pas touché les meilleurs moyens de sa cause; ou, lorsque ses amis ont fait ensemble une certaine somme pour le secourir dans un besoin pressant, si quelqu'un l'en felicite et le convie à mieux esperer de la fortune: « Comment, luy répond-il, puis-je être sensible à la moindre joye, quand je pense que je dois rendre cet argent à chacun de ceux qui me l'ont prêté, et n'être pas encore quitte envers eux de la reconnoissance de leur bienfait? »

---

## De la Defiance

L'esprit de défiance nous fait croire que tout le monde est capable de nous tromper. Un homme défiant, par exemple, s'il envoye au marché l'un de ses domestiques pour y acheter des provisions, il le fait suivre par un autre qui doit luy rapporter fidelement combien elles ont coûté; si quelquefois il porte de l'argent sur soy dans un voyage, il le calcule à chaque stade[1] qu'il fait, pour voir s'il a son compte; une autre fois, étant couché avec sa femme, il lui demande si elle a remarqué que son coffre fort fût bien fermé, si sa cassette est toûjours scellée et si on a eu soin de bien fermer la porte du vestibule; et, bien qu'elle assure que tout est en bon état, l'inquietude le prend, il se leve du lit, va en chemise et les pieds nuds, avec la lampe qui brûle dans sa chambre, visiter luy-même tous les endroits de sa maison, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'il s'endort aprés cette recherche. Il mene avec luy des témoins quand il va demander ses arrerages, afin qu'il ne prenne pas un jour envie à ses debiteurs de luy denier sa dette; ce n'est point chez le foulon qui passe pour le meilleur ouvrier qu'il envoye teindre sa robe, mais chez celuy qui consent de ne point la recevoir sans donner caution. Si quelqu'un se hazarde de luy emprunter quelques

1. Six cens pas.

vases[1], il les luy refuse souvent, ou, s'il les accorde, *il ne les laisse pas enlever qu'ils ne soient pesez, il fait suivre celuy qui les emporte et envoye dés le lendemain prier qu'on les luy renvoye*. A-t-il un esclave qu'il affectionne et qui l'accompagne dans la ville, il le fait marcher devant luy, de peur que, s'il le perdoit la vûë, il ne luy échapât et ne prît la fuite; à un homme qui, emportant de chez luy quelque chose que ce soit, luy diroit : « Estimez cela et mettez-le sur mon compte », il répondroit qu'il faut le laisser où on l'a pris, et qu'il a d'autres affaires que celle de courir aprés son argent.

---

## D'un Vilain Homme

Ce caractere suppose toûjours dans un homme une extrême malpropreté et une negligence pour sa personne qui passe dans l'excez et qui blesse ceux qui s'en apperçoivent. Vous le verrez quelquefois tout couvert de lepre, avec des ongles longs et mal propres, ne pas laisser de se mêler parmi le monde et croire en être quitte pour dire

---

1. D'or ou d'argent.

** Ce qui se lit entre les deux étoiles n'est pas dans le grec, où le sens est interrompu, mais il est suppleé par quelques interpretes.

que c'est [illegible]
et son [illegible]
ulceres; [illegible]
tres [illegible]
pense à [illegible]
le temps, [illegible]
poil [illegible]
une bête [illegible]
telles que [illegible]
pas tout; [illegible]
il parle [illegible]
contre la [illegible]
que d'une [illegible]
res dans une [illegible]
robe et [illegible]
sa mere chez [illegible]
pour dire [illegible]
autre fois, [illegible]
tions[2], il [illegible]
quelque autre [illegible]
ture comme s'il [illegible]
veilleux. Un homme [illegible]
écouter un concert [illegible]
il bat des mains [illegible]

1. Les anciens [illegible]
qui étoient [illegible]
noient commune [illegible]
dans les temples.

2. Ceremonies [illegible]
es sacrifices.

applaudir, ou bien il suit d'une voix desagreable le même air qu'ils jouënt; il s'ennuye de la symphonie et demande si elle ne doit pas bientôt finir. Enfin, si, estant assis à table, il veut cracher, c'est justement sur celuy qui est derriere luy pour luy donner à boire.

---

## D'un Homme incommode

Ce qu'on appelle un fâcheux est celuy qui, sans faire à quelqu'un un fort grand tort, ne laisse pas de l'embarrasser beaucoup; qui, entrant dans la chambre de son ami qui commence à s'endormir, le réveille pour l'entretenir de vains discours; qui, se trouvant sur le bord de la mer, sur le point qu'un homme est prêt de partir et de monter dans son vaisseau, l'arréte sans nul besoin, l'engage insensiblement à se promener avec luy sur le rivage; qui, arrachant un petit enfant du sein de sa nourrice pendant qu'il tette, luy fait avaler quelque chose qu'il a mâché, bat des mains devant luy, le caresse et luy parle d'une voix contrefaite; qui choisit le temps du repas et que le potage est sur la table pour dire qu'ayant pris medecine depuis deux jours, il est allé par haut et par bas, et qu'une bile noire et recuite étoit mêlée dans ses dejections; qui, devant toute une assemblée, s'avise de demander à sa mere quel jour elle a accouché de

luy; qui, ne sçachant que dire, apprend que l'eau de sa cisterne est fraîche, qu'il croît dans son jardin de bonnes legumes, ou que sa maison est ouverte à tout le monde comme une hôtellerie; qui s'empresse de faire connoître à ses hôtes un parasite[1] qu'il a chez luy, qui l'invite à table à se mettre en bonne humeur et à réjoüir la compagnie.

---

## De la Sotte Vanité

La sotte vanité semble être une passion inquiete de se faire valoir par les plus petites choses, ou de chercher dans les sujets les plus frivoles du nom et de la distinction. Ainsi un homme vain, s'il se trouve à un repas, affecte toûjours de s'asseoir proche de celuy qui l'a convié; il consacre à Apollon la chevelure d'un fils qui luy vient de naître, et, dés qu'il est parvenu à l'âge de puberté, il le conduit luy-même à Delphes, luy coupe les cheveux[2]

---

1. Mot grec qui signifie celuy qui ne mange que chez autruy.
2. Le peuple d'Athenes ou les personnes plus modestes se contentoient d'assembler leurs parens, de couper en leur presence les cheveux de leur fils parvenu à l'âge de puberté, et de le consacrer ensuite à Hercule ou à quelque autre divinité qui avoit un temple dans la ville.

et les dépose dans le temple comme un monument d'un vœu solennel qu'il a accompli; il aime à se faire suivre par un More; s'il fait un payement, il affecte que ce soit dans une monnoye toute neuve et qui ne vienne que d'estre frappée. Aprés qu'il a immolé un bœuf devant quelque autel, il se fait reserver la peau du front de cet animal, il l'orne de rubans et de fleurs et l'attache à l'endroit de sa maison le plus exposé à la vûë de ceux qui passent, afin que personne du peuple n'ignore qu'il a sacrifié un bœuf. Une autre fois, au retour d'une cavalcade qu'il aura faite avec d'autres citoyens, il renvoye chez soy, par un valet, tout son équipage, et ne garde qu'une riche robe dont il est habillé et qu'il traîne le reste du jour dans la place publique; s'il luy meurt un petit chien, il l'enterre, luy dresse une épitaphe avec ces mots : *Il étoit de race de Malte*[1]. Il consacre un anneau à Esculape, qu'il use à force d'y pendre des couronnes de fleurs; il se parfume tous les jours; il remplit avec un grand faste tout le temps de sa magistrature, et, sortant de charge, il rend compte au peuple, avec ostentation, des sacrifices qu'il a faits, comme du nombre et de la qualité des victimes qu'il a immolées. Alors, revétu d'une robe blanche et couronné de fleurs, il paroît dans l'assemblée du peuple : « Nous pouvons, dit-il, vous assurer, ô Atheniens, que pendant le temps de nôtre gouvernement nous

1. Cette isle portoit de petits chiens fort estimez.

avons sacrifié à Cybele et que nous lui avons rendu des honneurs tels que les merite de nous la mere des dieux; esperez donc toutes choses heureuses de cette deesse. » Aprés avoir parlé ainsi, il se retire dans sa maison, où il fait un long recit à sa femme de la maniere dont tout lui a réüssi, au delà même de ses souhaits.

---

## De l'Avarice

Ce vice est dans l'homme un oubli de l'honneur et de la gloire, quand il s'agit d'éviter la moindre dépense. Si un homme a remporté le prix de la tragedie [1], il consacre à Bacchus des guirlandes ou des bandelettes faites d'écorce de bois, et il fait graver son nom sur un present si magnifique. Quelquefois, dans les temps difficiles, le peuple est obligé de s'assembler pour regler une contribution capable de subvenir aux besoins de la republique; alors il se leve et garde le silence [2], ou le plus souvent il fend la presse et se retire. Lorsqu'il marie sa fille et qu'il sacrifie selon la coûtume, il n'abandonne de la victime que les parties seules qui doivent être brûlées sur l'autel [3], il reserve

1. Qu'il a faite ou recitée.

2. Ceux qui vouloient donner se levoient et offroient une somme; ceux qui ne vouloient rien donner se levoient et se taisoient.

3. C'étoit les cuisses et les intestins.

les autres pour les vendre, et, comme il manque de domestiques pour servir à table et être chargez du soin des nôces, il louë des gens pour tout le temps de la fête, qui se nourrissent à leurs dépens et à qui il donne une certaine somme. S'il est capitaine de galere, voulant menager son lit, il se contente de coucher indifféremment avec les autres sur de la natte qu'il emprunte de son pilote. Vous verrez une autre fois cet homme sordide acheter en plein marché des viandes cuites, toutes sortes d'herbes, et les porter hardiment dans son sein et sous sa robe; s'il l'a un jour envoyée chez le teinturier pour la détacher, comme il n'en a pas une seconde pour sortir, il est obligé de garder la chambre. Il sçait éviter dans la place la rencontre d'un ami pauvre qui pourroit luy demander comme aux autres quelque secours[1], il se détourne de luy et reprend le chemin de sa maison; il ne donne point de servantes à sa femme, content de luy en louer quelques-unes pour l'accompagner à la ville toutes les fois qu'elle sort. Enfin, ne pensez pas que ce soit un autre que luy qui ballie le matin sa chambre, qui fasse son lit et le nettoye. Il faut ajoûter qu'il porte un manteau usé, sale et tout couvert de taches; qu'en ayant honte luy-même, il le retourne quand il est obligé d'aller tenir sa place dans quelque assemblée.

---

1. Par forme de contribution. V. les chap. de la Dissimulation et de l'Esprit chagrin.

## De l'Ostentation

Je n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'ostentation qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Celuy en qui elle domine s'arrête dans l'endroit du Pyrée[1] où les marchands étalent et où se trouve un plus grand nombre d'étrangers; il entre en matiere avec eux, il leur dit qu'il a beaucoup d'argent sur la mer, il discourt avec eux des avantages de ce commerce, des gains immenses qu'il y a à esperer pour ceux qui y entrent, et de ceux sur tout que luy qui leur parle y a faits. Il aborde dans un voyage le premier qu'il trouve sur son chemin, luy fait compagnie et luy dit bien-tôt qu'il a servi sous Alexandre, quels beaux vases et tout enrichis de pierreries il a rapportés de l'Asie, quels excellens ouvriers s'y rencontrent et combien ceux de l'Europe leur sont inferieurs[2]; il se vante dans une autre occasion d'une lettre qu'il a reçüë d'Antipater[3], qui apprend que luy troisiéme est entré dans la Macedoine; il dit une autre fois que, bien que les ma-

---

1. Port à Athenes fort celebre.
2. C'étoit contre l'opinion commune de toute la Grece.
3. L'un des capitaines d'Alexandre le Grand et dont la famille regna quelque temps dans la Macedoine.

gistrats luy ayent permis tels transports de bois qu'il luy plairoit sans payer de tribut[1], pour éviter neantmoins l'envie du peuple, il n'a point voulu user de ce privilege; il ajoûte que, pendant une grande cherté de vivres, il a distribué aux pauvres citoyens d'Athenes jusqu'à la somme de cinq talens[2]; et, s'il parle à des gens qu'il ne connoît point et dont il n'est pas mieux connu, il leur fait prendre des jettons, compter le nombre de ceux à qui il fait ces largesses, et, quoy qu'il monte à plus de six cens personnes, il leur donne à tous des noms convenables, et, aprés avoir supputé les sommes particulieres qu'il a données à chacun d'eux, il se trouve qu'il en resulte le double de ce qu'il pensoit et que dix talens y sont employez. « Sans compter, poursuit-il, les galeres que j'ay armées à mes dépens et les charges publiques que j'ay exercées à mes frais et sans récompense. » Cet homme fastueux va chez un fameux marchand de chevaux, fait sortir des écuries les plus beaux et les meilleurs, fait ses offres comme s'il vouloit les acheter; de même il visite les foires les plus celebres,

1. Parce que les pins, les sapins, les cyprés et tout autre bois propre à construire des vaisseaux étoient rares dans le païs attique, l'on n'en permettoit le transport en d'autres païs qu'en payant un fort gros tribut.

2. Un talent attique dont il s'agit valoit soixante mines attiques, une mine cent dragmes, une dragme six oboles.

Le talent attique valoit quelques six cens écus de nôtre monnoye.

entre sous les tentes des marchands, se fait déployer une riche robe et qui vaut jusqu'à deux talens, et il sort en querellant son valet de ce qu'il ose le suivre sans porter de l'or sur luy pour les besoins où l'on se trouve [1]. Enfin, s'il habite une maison dont il paie le loier, il dit hardiment à quelqu'un qui l'ignore que c'est une maison de famille et qu'il a heritée de son pere, mais qu'il veut défaire, seulement parce qu'elle est trop petite pour le grand nombre d'étrangers qu'il retire chez lui [2].

---

## De l'Orgueil

Il faut définir l'orgueil une passion qui fait que, de tout ce qui est au monde, l'on n'estime que soy. Un homme fier et superbe n'écoute pas celuy qui l'aborde dans la place pour luy parler de quelque affaire, mais, sans s'arréter et se faisant suivre quelque temps, il luy dit enfin qu'on peut le voir aprés son souper; si l'on a reçû de luy le moindre bienfait, il ne veut pas qu'on en perde jamais le souvenir, il le reprochera en pleine ruë, à la veuë de tout le monde. N'attendez pas de luy qu'en quelque endroit qu'il vous rencontre il s'approche de

1. Coûtume des anciens.
2. Par droit d'hospitalité.

vous et qu'il vous parle le premier; de même, au lieu d'expedier sur le champ des marchands ou des ouvriers, il ne feint point de les renvoyer au lendemain matin et à l'heure de son lever; vous le voyez marcher dans les ruës de la ville la tête baissée, sans daigner parler à personne de ceux qui vont et viennent; s'il se familiarise quelquefois jusques à inviter ses amis à un repas, il pretexte des raisons pour ne pas se mettre à table et manger avec eux, et il charge ses principaux domestiques du soin de les regaler; il ne luy arrive point de rendre visite à personne sans prendre la precaution d'envoyer quelqu'un des siens pour avertir qu'il va venir [1]; on ne le voit point chez luy lorsqu'il mange ou qu'il se parfume [2]; il ne se donne pas la peine de regler luy-même des parties, mais il dit negligemment à un valet de les calculer, de les arréter et les passer à compte; il ne sçait point écrire dans une lettre : « Je vous prie de me faire ce plaisir ou de me rendre ce service », mais : « J'entens que cela soit ainsi, j'envoye un homme vers vous pour recevoir une telle chose, je ne veux pas que l'affaire se passe autrement, faites ce que je vous dis promptement et sans differer » : voilà son style.

---

1. V. le chap. de la Flatterie.
2. Avec des huiles de senteur.

## De la Peur ou du Défaut de courage

Cette crainte est un mouvement de l'ame qui s'ébranle ou qui cede en vûë d'un peril vray ou imaginaire, et l'homme timide est celuy dont je vais faire la peinture. S'il luy arrive d'être sur la mer et s'il apperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur luy fait croire que c'est le debris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte : aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'éleve, et il s'informe avec soin si tous ceux qui navigent avec luy sont initiez[1]; s'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il luy demande avec inquietude s'il ne croit pas s'estre écarté de sa route, s'il tient toûjours la haute mer, et si les dieux sont propices[2]; aprés cela, il se met à raconter une vision qu'il a euë pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté et qu'il prend pour un mauvais présage; ensuite, ses frayeurs venant à croître, il

1. Les anciens navigeoient rarement avec ceux qui passoient pour impies, et ils se faisoient initier avant de partir, c'est à dire instruire des mysteres de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. V. le chap. de la Superstition.

2. Ils consultoient les dieux par les sacrifices ou par les augures, c'est à dire par le vol, le chant et le manger des oyseaux, et encore par les entrailles des bêtes.

se deshabille et ôte jusques à sa chemise pour pouvoir mieux se sauver à la nage, et, aprés cette precaution, il ne laisse pas de prier les nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme foible, dans une expedition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement et que les coureurs n'ont pû discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis; mais, si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend et s'il a veu luy-même de loin le commencement du combat et que quelques hommes ayent parû tomber à ses pieds, alors, feignant que la precipitation et le tumulte luy ont fait oublier ses armes, il court les querir dans sa tente où il cache son épée sous le chevet de son lit, et employe beaucoup de temps à la chercher, pendant que d'un autre côté son valet va, par ses ordres, sçavoir des nouvelles des ennemis, observer quelle route ils ont prise et où en sont les affaires; et, dés qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a receuë, il accourt vers luy, le console et l'encourage, étanche le sang qui coule de sa playe, chasse les mouches qui l'importunent, ne luy refuse aucun secours et se mêle de tout, excepté de combattre; si, pendant le temps qu'il est dans la chambre du malade qu'il ne perd pas de veuë, il entend la trompette qui sonne la charge : « Ah! dit-il avec

imprecation, puisse-tu être pendu, maudit sonneur qui cornes incessamment et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir! » Il arrive même que, tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a rejailli sur luy de la playe du blessé, il fait acroire à ceux qui reviennent du combat qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami; il conduit vers luy ceux qui y prennent interest ou comme ses parens ou parce qu'ils sont d'un même païs, et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle maniere il a tiré cet homme des ennemis et l'a apporté dans sa tente.

---

## Des Grands d'une Republique

La plus grande passion de ceux qui ont les premieres places dans un Etat populaire n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir et de se fonder, s'il se pouvoit, une souveraine puissance sur celle du peuple. S'il s'est assemblé pour déliberer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une feste ou d'un spectacle, cet homme ambitieux et tel que je viens de le définir se leve, demande cet employ et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter; il n'approuve point la

domination de plusieurs, et de tous les vers d'Homere il n'a retenu que celuy-cy :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne.

Son langage le plus ordinaire est tel : « Retirons-nous de cette multitude qui nous environne, tenons ensemble un conseil particulier où le peuple ne soit point admis, essayons même de luy fermer le chemin à la magistrature » ; et, s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée de qui il croye avoir reçû quelque injure : « Cela, dit-il, ne se peut souffrir, et il faut que luy ou moy abandonnions la ville. » Vous le voyez se promener dans la place sur le milieu du jour avec les ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre, repousser fierement ceux qui se trouvent sur ses pas, dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre, qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ny supporter plus long-temps les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats; qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique ou sur les tribunaux auprés d'un homme mal habillé, sale et qui dégoûte, et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoüez au peuple qui ne luy soit insupportable. Il ajoûte que c'est Thesée [1] qu'on

---

1. Thesée avoit jetté les fondemens de la Republique d'Athenes en établissant l'égalité entre les citoyens.

peut appeller le premier auteur de tous ces maux, et il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il sympatise de mœurs et de sentimens.

---

## D'une Tardive Instruction

Il s'agit de décrire quelques inconveniens où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent reparer cette negligence dans un âge avancé par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur et de les reciter à table dans un festin [1], où, la memoire venant à luy manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droit ou à gauche, le maniement des armes, et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval que l'on luy a presté, il le presse de l'éperon, veut le manier, et, luy faisant faire des voltes ou des caracolles, il tombe lourdement et se casse la teste. On le voit tantôt, pour s'exercer au javelot, le lancer tout un jour contre l'homme de bois [2], tantôt tirer de l'arc

1. V. le chap. de la Brutalité.
2. Une grande statuë de bois qui étoit dans le lieu des exercices pour apprendre à darder.

et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des fléches, vouloir d'abord apprendre de luy, se mettre ensùite à l'instruire et à le corriger comme s'il étoit le plus habile. Enfin, se voyant tout nud au sortir d'un bain, il imite les postures d'un lutteur, et, par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grace et il s'agite d'une maniere ridicule.

---

## De la Medisance

Je définis ainsi la médisance : une pente secrette de l'ame à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles; et, pour ce qui concerne le médisant, voicy ses mœurs. Si on l'interroge sur quelqu'autre et que l'on luy demande quel est cet homme, il fait d'abord sa genealogie. « Son pere, dit-il, s'appelloit Sosie [1], que l'on a connu dans le service et parmi les troupes sous le nom de Sosistrate; il a été affranchi depuis ce temps et reçû dans l'une des tribus [2] de la ville. Pour sa mere, c'étoit une noble Thracienne [3] : car les femmes de Thrace, ajoûte-t-il, se piquent la plûpart d'une ancienne noblesse. Celuy-cy, né de

1. C'étoit chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave.
2. Le peuple d'Athenes étoit partagé en diverses tribus.
3. Cela est dit par dérision des Thraciennes qui venoient dans la Grece pour être servantes, et quelque chose de pis.

si honnêtes gens, est un scélérat et qui ne mérite que le gibet [1]; et remontant à la mere de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs : « Elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins [2] les jeunes gens au passage, et qui, pour ainsi dire, les enlevent et les ravissent. » Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il releve la conversation : « Je suis, lui dit-il, de vôtre sentiment, cet homme m'est odieux et je ne le puis souffrir. Qu'il est insupportable par sa physionomie! Y a-t-il un plus grand fripon et des manieres plus extravagantes? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas? Trois oboles [2], et rien davantage; et croiriez-vous que dans les rigueurs de l'hyver et au mois de decembre il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? » Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se leve et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes; nul de ses plus familiers n'est épargné; les morts [3] mêmes dans le tombeau ne trouvent pas un asyle contre sa mauvaise langue.

---

1. Elles tenoient hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêloient d'infâmes commerces.

2. Il y avoit au dessous de cette monnoye d'autres encore de moindre prix.

3. Il étoit défendu chez les Athéniens de parler mal des morts par une loy de Solon, leur législateur.



# LES CARACTERES

OU

# LES MŒURS DE CE SIECLE

---

Je rends au public ce qu'il m'a prêté : j'ay emprunté de luy la matiere de cet ouvrage, il est juste que, l'ayant achevé avec toute l'attention pour la verité dont je suis capable et qu'il merite de moy, je luy en fasse la restitution. Il peut regarder avec loisir ce portrait que j'ay fait de luy d'après nature, et, s'il se connoît quelques-uns des défauts que je touche, s'en corriger. C'est l'unique fin que l'on doit se proposer en écrivant, et le succès aussi que l'on doit moins se promettre ; mais, comme les hommes ne se dégoûtent point du vice, il ne faut pas aussi se lasser de leur reprocher ; ils seroient peut-être pires s'ils venoient à manquer de censeurs ou de critiques. C'est ce qui fait que

*l'on prêche et que l'on écrit. L'orateur et l'écrivain ne sçauroient vaincre la joye qu'ils ont d'être applaudis, mais ils devroient rougir d'eux-mêmes s'ils n'avoient cherché par leurs discours ou par leurs écrits que des éloges : outre que l'approbation la plus seûre et la moins équivoque est le changement de mœurs et la reformation de ceux qui les lisent ou qui les écoutent, on ne doit parler, on ne doit écrire, que pour l'instruction ; et, s'il arrive que l'on plaise, il ne faut pas neanmoins s'en repentir si cela sert à insinuer et à faire recevoir les veritez qui doivent instruire. Quand donc il s'est glissé dans un livre quelques pensées ou quelques reflexions qui n'ont ny le feu, ny le tour, ny la vivacité des autres, bien qu'elles semblent y être admises pour la varieté, pour délasser l'esprit, pour le rendre plus present et plus attentif à ce qui va suivre, à moins que d'ailleurs elles ne soient sensibles, familieres, instructives, accommodées au simple peuple, qu'il n'est pas permis de negliger, le lecteur peut les condamner et l'auteur les doit proscrire : voilà la regle. Il y en a une autre, et que j'ay interêt que l'on veüille suivre, qui est de ne pas perdre mon titre de veuë, et de penser toûjours, et dans toute la lecture de cet ouvrage, que ce sont les caracteres ou les mœurs de ce siecle que je décris : car, bien que je les tire souvent de la cour de France et des hommes de ma nation, on ne peut pas neanmoins les restraindre à une seule cour ni les renfermer en un seul païs, sans que mon*

*livre ne perde beaucoup de son étenduë et de son utilité, ne s'écarte du plan que je me suis fait d'y peindre les hommes en general, comme des raisons qui entrent dans l'ordre des chapitres et dans une certaine suite insensible des reflexions qui les composent. Aprés cette précaution si necessaire et dont on penetre assez les consequences, je crois pouvoir protester contre tout chagrin, toute plainte, toute maligne interpretation, toute fausse application et toute censure; contre les froids plaisans et les lecteurs mal intentionnez. Il faut sçavoir lire et ensuite se taire, ou pouvoir rapporter ce qu'on a lû et ny plus ny moins que ce qu'on a lû; et, si on le peut quelquefois, ce n'est pas assez, il faut encore le vouloir faire. Sans ces conditions, qu'un auteur exact et scrupuleux est en droit d'exiger de certains esprits pour l'unique recompense de son travail, je doute qu'il doive continuer d'écrire, s'il préfere du moins sa propre satisfaction à l'utilité de plusieurs et au zele de la verité. J'avouë d'ailleurs que j'ay balancé dés l'année M. DC. LXXXX, et avant la cinquiéme édition, entre l'impatience de donner à mon livre plus de rondeur et une meilleure forme par de nouveaux caracteres, et la crainte de faire dire à quelques-uns : « Ne finiront-ils point, ces* Caracteres, *et ne verrons-nous jamais autre chose de cet écrivain ? » Des gens sages me disoient, d'une part : « La matiere est solide, utile, agreable, inépuisable; vivez longtemps et traitez-la sans interruption pendant que vous vivrez : que pourriez-*

*vous faire de mieux? Il n'y a point d'année que les folies des hommes ne puissent vous fournir un volume.» D'autres, avec beaucoup de raison, me faisoient redouter les caprices de la multitude et la legereté du public, de qui j'ay neanmoins de si grands sujets d'estre content, et ne manquoient pas de me suggerer que, personne presque, depuis trente années, ne lisant plus que pour lire, il faloit aux hommes pour les amuser de nouveaux chapitres et un nouveau titre; que cett indolence avoit rempli les boutiques et peuplé le monde, depuis tout ce temps, de livres froids et ennuyeux, d'un mauvais style et de nulle ressource, sans regles et sans la moindre justesse, contraires aux mœurs et aux bienseances, écrits avec précipitation et lûs de même, seulement par leur nouveauté; et que, si je ne sçavois qu'augmenter un livre raisonnable, le mieux que je pouvois faire étoit de me reposer.* Je pris alors quelque chose de ces deux avis si opposez et je garday un temperament qui les rapprochoit. Je ne feignis point d'ajoûter quelques nouvelles remarques à celles qui avoient déja grossi du double la premiere edition de mon ouvrage; mais, afin que le public ne fût point obligé de parcourir ce qui étoit ancien pour passer à ce qu'il y avoit de nouveau, et qu'il trouvât sous ses yeux ce qu'il avoit seulement envie de lire, je pris soin de luy désigner cette seconde augmentation par une marque ((¶)) particuliere; je crus aussi qu'il ne seroit pas inutile de lui distinguer la premiere augmentation

[illegible]

[illegible] comme [illegible]

[illegible]

[illegible] grand nombre [illegible] suppression [illegible] apostille, [illegible] veau qu'[illegible] complet, plus [illegible] sont point au [illegible] elles sont comme [illegible] que je n'ay [illegible] faire le legislateur ; [illegible] contre l'usage des maximes, [illegible] des oracles elles soient courtes [illegible] unes de ces remarques le sont, quelques autres sont plus étenduës : on pense les choses d'une maniere differente, et on les explique par un tour aussi tout different, par une sentence, par un raisonnement, par une metaphore ou quelque autre figure, par un parallele, par une simple comparaison, par un fait tout entier, par un seul trait, par une description, par une peinture : de là procede la longueur ou la briéveté de

*mes reflexions. Ceux enfin qui font des maximes veulent être crûs; je consens, au contraire, que l'on dise de moy que je n'ay pas quelquefois bien remarqué, pourvû que l'on remarque mieux.*





# DES OUVRAGES DE L'ESPRIT

TOUT est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.

¶ Il faut chercher seulement à penser et à parler juste, sans vouloir amener les autres à nôtre goût et à nos sentimens; c'est une trop grande entreprise.

¶ C'est un métier que de faire un livre, comme de faire une pendule; il faut plus que de l'esprit pour être auteur. Un magistrat alloit par son mérite à la premiere dignité; il étoit homme délié et pratique dans les affaires : il a fait imprimer un ouvrage moral qui est rare par le ridicule.

¶ Il n'est pas si aisé de se faire un nom par un

ouvrage parfait que d'en faire valoir un mediocre par le nom qu'on s'est déja acquis.

¶ Un ouvrage satyrique ou qui contient des faits, qui est donné en feüilles sous le manteau, aux conditions d'être rendu de même s'il est mediocre, passe pour merveilleux; l'impression est l'écüeil.

¶ Si l'on ôte de beaucoup d'ouvrages de morale l'Avertissement au lecteur, l'Épître dedicatoire, la Preface, la Table, les Approbations, il reste à peine assez de pages pour meriter le nom de livre.

¶ Il y a de certaines choses dont la mediocrité est insupportable : la poësie, la musique, la peinture, le discours public.

Quel supplice que celuy d'entendre declamer pompeusement un froid discours ou prononcer de mediocres vers avec toute l'emphase d'un mauvais poëte!

¶ Certains poëtes sont sujets, dans le dramatique, à de longues suites de vers pompeux, qui semblent forts, élevez et remplis de grands sentimens; le peuple écoute avidement, les yeux élevez et la bouche ouverte, croit que cela luy plaît, et, à mesure qu'il y comprend moins, l'admire davantage; il n'a pas le temps de respirer, il a à peine celuy de se recrier et d'applaudir; j'ay crû autrefois et dans ma premiere jeunesse que ces endroits étoient clairs et intelligibles pour les acteurs, pour

le parterre et l'amphitheatre, que leurs auteurs s'entendoient eux-mêmes, et qu'avec toute l'attention que je donnois à leur recit j'avois tort de n'y rien entendre : je suis détrompé.

¶ L'on n'a gueres vû jusques à present un chef-d'œuvre d'esprit qui soit l'ouvrage de plusieurs : Homere a fait l'*Iliade*, Virgile l'*Eneïde*, Tite-Live ses *Decades*, et l'Orateur romain ses *Oraisons*.

¶ Il y a dans l'art un point de perfection comme de bonté ou de maturité dans la nature : celuy qui le sent et qui l'aime a le goût parfait, celuy qui ne le sent pas et qui aime en deçà ou au delà a le goût défectueux. Il y a donc un bon et un mauvais goût, et l'on dispute des goûts avec fondement.

¶ Il y a beaucoup plus de vivacité que dé goût parmi les hommes, ou, pour mieux dire, il y a peu d'hommes dont l'esprit soit accompagné d'un goût seur et d'une critique judicieuse.

¶ La vie des heros a enrichi l'histoire, et l'histoire a embelli les actions des heros. Ainsi, je ne sçay qui sont plus redevables, ou ceux qui ont écrit l'histoire à ceux qui leur en ont fourni une si noble matiere, ou ces grands hommes à leurs historiens.

¶ Amas d'épithetes, mauvaises loüanges ; ce sont les faits qui loüent et la maniere de les raconter.

¶ Tout l'esprit d'un auteur consiste à bien

définir et à bien peindre. MOÏSE[1], HOMERE, PLATON, VIRGILE, HORACE, ne sont au dessus des autres écrivains que par leurs expressions et par leurs images. Il faut exprimer le vray pour écrire naturellement, fortement, délicatement.

¶ On a dû faire du stile ce qu'on a fait de l'architecture : on a entierement abandonné l'ordre gothique que la barbarie avoit introduit pour les palais et pour les temples; on a rappellé le dorique, l'ionique et le corinthien; ce qu'on ne voyoit plus que dans les ruines de l'ancienne Rome et de la vieille Grece, devenu moderne, éclate dans nos portiques et dans nos peristilles. De même on ne sçauroit, en écrivant, rencontrer le parfait, et, s'il se peut, surpasser les anciens que par leur imitation.

Combien de siecles se sont écoulez avant que les hommes, dans les sciences et dans les arts, ayent pû revenir au goût des anciens et reprendre enfin le simple et le naturel!

On se nourrit des anciens et des habiles modernes, on les presse, on en tire le plus qu'on peut, on en renfle ses ouvrages; et, quand enfin l'on est auteur et que l'on croit marcher tout seul, on s'éleve contre eux, on les maltraite, semblable

1. Quand mesme on ne le considere que comme un homme qui a écrit.

à ces enfans, drus et forts d'un bon lait qu'ils ont succé, qui battent leur nourrice.

Un auteur moderne prouve ordinairement que les anciens nous sont inferieurs en deux manieres, par raison et par exemple; il tire la raison de son goût particulier et l'exemple de ses ouvrages.

Il avouë que les anciens, quelque inégaux et peu corrects qu'ils soient, ont de beaux traits; il les cite, et ils sont si beaux qu'ils font lire sa critique.

Quelques habiles prononcent en faveur des anciens contre les modernes, mais ils sont suspects et semblent juger en leur propre cause, tant leurs ouvrages sont faits sur le goût de l'antiquité : on les recuse.

¶ L'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en sçavent assez pour les corriger et les estimer.

Ne vouloir être ny conseillé ny corrigé sur son ouvrage est un pedantisme.

Il faut qu'un auteur reçoive avec une égale modestie les éloges et la critique que l'on fait de ses ouvrages.

¶ Entre toutes les differentes expressions qui peuvent rendre une seule de nos pensées, il n'y en a qu'une qui soit la bonne; on ne la rencontre pas toûjours en parlant ou en écrivant. Il est vray neanmoins qu'elle existe, que tout ce qui ne l'est

point est foible et ne satisfait point un homme d'esprit qui veut se faire entendre.

Un bon auteur, et qui écrit avec soin, éprouve souvent que l'expression qu'il cherchoit depuis long-temps sans la connoître, et qu'il a enfin trouvée, est celle qui étoit la plus simple, la plus naturelle, qui sembloit devoir se presenter d'abord et sans effort.

Ceux qui écrivent par humeur sont sujets à retoucher à leurs ouvrages; comme elle n'est pas toûjours fixe et qu'elle varie en eux selon les occasions, ils se refroidissent bien-tost pour les expressions et les termes qu'ils ont le plus aimez.

¶ La même justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses nous fait apprehender qu'elles ne le soient pas assez pour meriter d'être lûës.

Un esprit mediocre croit écrire divinement; un bon esprit croit écrire raisonnablement.

¶ L'on m'a engagé, dit *Ariste*, à lire mes ouvrages à *Zoile*; je l'ay fait : ils l'ont saisi d'abord, et, avant qu'il ait eu le loisir de les trouver mauvais, il les a louëz modestement en ma presence, et il ne les a pas loüez depuis devant personne. Je l'excuse et je n'en demande par davantage à un auteur; je le plains même d'avoir écouté de belles choses qu'il n'a point faites.

Ceux qui par leur condition se trouvent exempts de la jalousie d'auteur ont ou des passions ou des besoins qui les distraient et les rendent froids sur

les conceptions d'autrui ; personne presque, par la disposition de son esprit, de son cœur et de sa fortune, n'est en état de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage.

¶ Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchez de très-belles choses.

¶ Bien des gens vont jusques à sentir le merite d'un manuscrit qu'on leur lit, qui ne peuvent se declarer en sa faveur jusques à ce qu'ils ayent vû le cours qu'il aura dans le monde par l'impression, ou quel sera son sort parmi les habiles : ils ne hazardent point leurs suffrages, et ils veulent être portez par la foule et entraînez par la multitude : ils disent alors qu'ils ont les premiers approuvé cet ouvrage, et que le public est de leur avis.

Ces gens laissent échaper les plus belles occasions de nous convaincre qu'ils ont de la capacité et des lumieres, qu'ils sçavent juger, trouver bon ce qui est bon et meilleur ce qui est meilleur. Un bel ouvrage tombe entre leurs mains, c'est un premier ouvrage; l'auteur ne s'est pas encore fait un grand nom, il n'a rien qui prévienne en sa faveur; il ne s'agit point de faire sa cour ou de flater les grands en applaudissant à ses écrits. On ne vous demande pas, *Zelotes*, de vous récrier : « C'est un chef-d'œuvre de l'esprit; l'humanité ne va pas plus loin; c'est jusqu'où la parole humaine peut s'élever; on ne jugera à l'avenir du goût de quelqu'un

qu'à proportion qu'il en aura pour cette piece. » Phrases outrées, dégoûtantes, qui sentent la pension ou l'abbaye, nuisibles à cela même qui est loüable et qu'on veut loüer. Que ne disiez-vous seulement : « Voilà un bon livre » ; vous le dites, il est vray, avec toute la France, avec les etrangers comme avec vos compatriotes, quand il est imprimé par toute l'Europe et qu'il est traduit en plusieurs langues : il n'est plus temps.

¶ Quelques-uns de ceux qui ont lû un ouvrage en rapportent certains traits dont ils n'ont pas compris le sens, et qu'ils alterent encore par tout ce qu'ils y mettent du leur; et ces traits ainsi corrompus et défigurez, qui ne sont autre chose que leurs propres pensées et leurs expressions, ils les exposent à la censure, soûtiennent qu'ils sont mauvais, et tout le monde convient qu'ils sont mauvais; mais l'endroit de l'ouvrage que ces critiques croient citer, et qu'en effet ils ne citent point, n'en est pas pire.

¶ « Que dites-vous du livre d'*Hermodore*? — Qu'il est mauvais, répond *Anthime*. — Qu'il est mauvais? — Qu'il est tel, continuë-t-il, que ce n'est pas un livre, ou qui merite du moins que le monde en parle. — Mais l'avez-vous lû? — Non, » dit Anthime. Que n'ajoûte-t-il que *Fulvie* et *Melanie* l'ont condamné sans l'avoir lû, et qu'il est ami de Fulvie et de Melanie?

¶ *Arsene* du plus haut de son esprit contemple

les hommes, et dans l'éloignement d'où il les voit il est comme effrayé de leur petitesse. Loüé, exalté, et porté jusqu'aux cieux par de certaines gens qui se sont promis de s'admirer réciproquement, il croit, avec quelque merite qu'il a, posseder tout celuy qu'on peut avoir et qu'il n'aura jamais. Occupé et rempli de ses sublimes idées, il se donne à peine le loisir de prononcer quelques oracles; élevé par son caractere au dessus des jugemens humains, il abandonne aux ames communes le merite d'une vie suivie et uniforme, et il n'est responsable de ses inconstances qu'à ce cercle d'amis qui les idolâtrent; eux seuls sçavent juger, sçavent penser, sçavent écrire, doivent écrire. Il n'y a point d'autre ouvrage d'esprit si bien reçu dans le monde et si universellement goûté des honnêtes gens, je ne dis pas qu'il veüille approuver, mais qu'il daigne lire; incapable d'être corrigé par cette peinture qu'il ne lira point.

¶ *Theocrine* sçait des choses assez inutiles, il a des sentimens toûjours singuliers; il est moins profond que methodique, il n'exerce que sa memoire; il est abstrait, dédaigneux, et il semble toûjours rire en luy-même de ceux qu'il croit ne le valoir pas. Le hazard fait que je luy lis mon ouvrage, il l'écoute; est-il lû, il me parle du sien. Et du vôtre, me direz-vous, qu'en pense-t-il? je vous l'ay déja dit, il me parle du sien.

¶ Il n'y a point d'ouvrage si accompli qui ne fondît tout entier au milieu de la critique, si son auteur vouloit en croire tous les censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaît le moins.

¶ C'est une experience faite, que, s'il se trouve dix personnes qui effacent d'un livre une expression ou un sentiment, l'on en fournit aisément un pareil nombre qui les reclame. Ceux-cy s'écrient : « Pourquoy supprimer cette pensée? elle est neuve, elle est belle, et le tour en est admirable » ; et ceux-là affirment, au contraire, ou qu'ils auroient negligé cette pensée, ou qu'ils luy auroient donné un autre tour. « Il y a un terme, disent les uns, dans vôtre ouvrage, qui est rencontré et qui peint la chose au naturel. — Il y a un mot, disent les autres, qui est hazardé, et qui d'ailleurs ne signifie pas assez ce que vous voulez peut-être faire entendre. » Et c'est du même trait et du même mot que tous ces gens s'expliquent ainsi; et tous sont connoisseurs et passent pour tels. Quel autre parti pour un auteur que d'oser pour lors être de l'avis de ceux qui l'approuvent?

¶ Un auteur serieux n'est pas obligé de remplir son esprit de toutes les extravagances, de toutes les saletez, de tous les mauvais mots que l'on peut dire et de toutes les ineptes applications que l'on peut faire au sujet de quelques endroits de son ouvrage, et encore moins de les suppri-

mer; il est convaincu que, quelque scrupuleuse exactitude que l'on ait dans sa maniere d'écrire, la raillerie froide des mauvais plaisans est un mal inévitable, et que les meilleures choses ne leur servent souvent qu'à leur faire rencontrer une sottise.

¶ Si certains esprits vifs et decisifs étoient crus, ce seroit encore trop que les termes pour exprimer les sentimens : il faudroit leur parler par signes, ou sans parler se faire entendre. Quelque soin qu'on apporte à être serré et concis, et quelque reputation qu'on ait d'être tel, ils vous trouvent diffus : il faut leur laisser tout à suppléer et n'écrire que pour eux seuls; ils conçoivent une periode par le mot qui la commence, et par une periode tout un chapitre; leur avez-vous lû un seul endroit de l'ouvrage, c'est assez : ils sont dans le fait et entendent l'ouvrage. Un tissu d'énigmes leur seroit une lecture divertissante, et c'est une perte pour eux que ce stile estropié qui les enleve soit rare et que peu d'écrivains s'en accommodent. Les comparaisons tirées d'un fleuve dont le cours, quoyque rapide, est égal et uniforme, ou d'un embrazement qui, poussé par les vents, s'épand au loin dans une forest où il consume les chesnes et les pins, ne leur fournissent aucune idée de l'éloquence; montrez-leur un feu gregeois qui les surprenne ou un éclair qui les ébloüisse, ils vous quittent du bon et du beau.

¶ Quelle prodigieuse distance entre un bel ouvrage et un ouvrage parfait ou regulier! Je ne sçay s'il s'en est encore trouvé de ce dernier genre. Il est peut-être moins difficile aux rares genies de rencontrer le grand et le sublime que d'éviter toute sorte de fautes. Le *Cid* n'a eu qu'une voix pour luy à sa naissance, qui a été celle de l'admiration; il s'est vû plus fort que l'autorité et la politique, qui ont tenté vainement de le détruire; il a réüni en sa faveur des esprits toûjours partagez d'opinions et de sentimens : les grands et le peuple; ils s'accordent tous à le sçavoir de memoire et à prévenir au theatre les acteurs qui le recitent. Le *Cid*, enfin, est l'un des plus beaux poëmes que l'on puisse faire, et l'une des meilleures critiques qui aient été faites sur aucun sujet est celle du *Cid*.

¶ Quand une lecture vous éleve l'esprit et qu'elle vous inspire des sentimens nobles et courageux, ne cherchez pas une autre regle pour juger de l'ouvrage : il est bon et fait de main d'ouvrier.

¶ *Capys*, qui s'érige en juge du beau stile et qui croit écrire comme BOUHOURS et RABUTIN, resiste à la voix du peuple, et dit tout seul que *Damis* n'est pas un bon auteur. Damis cede à la multitude et dit ingenuëment avec le public que Capys est froid écrivain.

¶ Le devoir du nouvelliste est de dire : « Il y a

un tel livre qui court, et qui est imprimé chez Cramoisy, en tel caractere; il est bien relié et en beau papier; il se vend tant. » Il doit sçavoir jusques à l'enseigne du libraire qui le debite; sa folie est d'en vouloir faire la critique.

Le sublime du nouvelliste est le raisonnement creux sur la politique.

Le nouvelliste se couche le soir tranquillement sur une nouvelle qui se corrompt la nuit et qu'il est obligé d'abandonner le matin à son réveil.

¶ Le philosophe consume sa vie à observer les hommes, et il use ses esprits à en démêler les vices et le ridicule; s'il donne quelque tour à ses pensées, c'est moins par une vanité d'auteur que pour mettre une verité qu'il a trouvée dans tout le jour nécessaire pour faire l'impression qui doit servir à son dessein. Quelques lecteurs croyent neanmoins le payer avec usure s'ils disent magistralement qu'ils ont lû son livre et qu'il y a de l'esprit; mais il leur renvoye tous leurs éloges, qu'il n'a pas cherché par son travail et par ses veilles; il porte plus haut ses projets et agit pour une fin plus relevée; il demande des hommes un plus grand et un plus rare succés que les loüanges, et même que les recompenses, qui est de les rendre meilleurs.

¶ Les sots lisent un livre et ne l'entendent point; les esprits mediocres croient l'entendre parfaitement; les grands esprits ne l'entendent quelquefois

pas tout entier : ils trouvent obscur ce qui est obscur, comme ils trouvent clair ce qui est clair ; les beaux esprits veulent trouver obscur ce qui ne l'est point, et ne pas entendre ce qui est fort intelligible.

¶ Un auteur cherche vainement à se faire admirer par son ouvrage. Les sots admirent quelquefois, mais ce sont des sots. Les personnes d'esprit ont en eux les semences de toutes les veritez et de tous les sentimens ; rien ne leur est nouveau ; ils admirent peu : ils approuvent.

¶ Je ne sçay si l'on pourra jamais mettre dans des lettres plus d'esprit, plus de tour, plus d'agrément et plus de stile, que l'on en voit dans celles de Balzac et de Voiture ; elles sont vuides de sentimens qui n'ont regné que depuis leur temps et qui doivent aux femmes leur naissance. Ce sexe va plus loin que le nôtre dans ce genre d'écrire ; elles trouvent sous leur plume des tours et des expressions qui souvent en nous ne sont l'effet que d'un long travail et d'une penible recherche ; elles sont heureuses dans le choix des termes, qu'elles placent si juste que, tout connus qu'ils sont, ils ont le charme de la nouveauté et semblent être faits seulement pour l'usage où elles les mettent. Il n'appartient qu'à elles de faire lire dans un seul mot tout un sentiment et de rendre délicatement une pensée qui est délicate ; elles ont un enchaînement

de discours inimitable, qui se suit naturellement et qui n'est lié que par le sens. Si les femmes étoient toûjours correctes, j'oserois dire que les lettres de quelques-unes d'entr'elles seroient peut-être ce que nous avons dans nôtre langue de mieux écrit.

¶ Il n'a manqué à TERENCE que d'être moins froid : quelle pureté, quelle exactitude, quelle politesse, quelle élegance, quels caracteres! Il n'a manqué à MOLIERE que d'éviter le jargon et le barbarisme et d'écrire purement : quel feu, quelle naïveté, quelle source de la bonne plaisanterie, quelle imitation des mœurs, quelles images et quel fleau du ridicule! Mais quel homme on auroit pû faire de ces deux comiques!

¶ J'ay lû MALHERBE et THEOPHILE; ils ont tous deux connu la nature, avec cette difference que le premier, d'un style plein et uniforme, montre tout à la fois ce qu'elle a de plus beau et de plus noble, de plus naïf et de plus simple; il en fait la peinture ou l'histoire. L'autre, sans choix, sans exactitude, d'une plume libre et inégale, tantôt charge ses descriptions, s'appesantit sur les détails : il fait une anatomie; tantôt il feint, il exagere, il passe le vray dans la nature : il en fait le roman.

¶ RONSARD et BALZAC ont eu chacun dans leur genre assez de bon et de mauvais pour former aprés eux de tres-grands hommes en vers et en prose.

¶ Marot, par son tour et par son stile, semble avoir écrit depuis Ronsard; il n'y a gueres entre ce premier et nous que la difference de quelques mots.

¶ Ronsard et les auteurs ses contemporains ont plus nui au stile qu'ils ne luy ont servi; ils l'ont retardé dans le chemin de la perfection, ils l'ont exposé à la manquer pour toûjours et à n'y plus revenir. Il est étonnant que les ouvrages de Marot, si naturels et si faciles, n'ayent sçu faire de Ronsard, d'ailleurs plein de verve et d'enthousiasme, un plus grand poëte que Ronsard et que Marot, et, au contraire, que Belleau, Jodelle et du Bartas ayent été si-tôt suivis d'un Racan et d'un Malherbe, et que nôtre langue à peine corrompuë se soit vûë reparée.

¶ Marot et Rabelais sont inexcusables d'avoir semé l'ordure dans leurs écrits : tous deux avoient assez de genie et de naturel pour pouvoir s'en passer, même à l'égard de ceux qui cherchent moins à admirer qu'à rire dans un auteur. Rabelais sur tout est incomprehensible : son livre est une enigme, quoy qu'on veüille dire, inexplicable; c'est une chimere, c'est le visage d'une belle femme avec des pieds et une queuë de serpent, ou de quelque autre bête plus difforme; c'est un monstrueux assemblage d'une morale fine et ingenieuse et d'une sale corruption. Où il est mauvais



il passe bien loin au delà du pire : c'est le charme de la canaille; où il est bon il va jusques à l'exquis et à l'excellent : il peut être le mets des plus délicats.

¶ Deux écrivains dans leurs ouvrages ont blâmé MONTAGNE, que je ne crois pas aussi-bien qu'eux exempt de toute sorte de blâme; il paroît que tous deux ne l'ont estimé en nulle maniere. L'un ne pensoit pas assez pour goûter un auteur qui pense beaucoup; l'autre pense trop subtilement pour s'accommoder de pensées qui sont naturelles.

¶ Un stile grave, serieux, scrupuleux, va fort loin. On lit AMYOT et COEFFETEAU; lequel lit-on de leurs contemporains? BALZAC, pour les termes et pour l'expression, est moins vieux que VOITURE; mais, si ce dernier, pour le tour, pour l'esprit et pour le naturel, n'est pas moderne et ne ressemble en rien à nos ecrivains, c'est qu'il leur a été plus facile de le negliger que de l'imiter, et que le petit nombre de ceux qui courent aprés luy ne peut l'atteindre.

¶ Le H** G** est immediatement au dessous de rien; il y a bien d'autres ouvrages qui luy ressemblent. Il y a autant d'invention à s'enrichir par un sot livre qu'il y a de sottise à l'acheter; c'est ignorer le goût du peuple que de ne pas hazarder quelquefois de grandes fadaises.

¶ L'on voit bien que l'*Opera* est l'ébauche d'un grand spectacle : il en donne l'idée.

Je ne scay pas comment l'*Opera*, avec une musique si parfaite et une dépense toute royale, a pû réüssir à m'ennuyer.

Il y a des endroits dans l'*Opera* qui laissent en desirer d'autres; il échape quelquefois de souhaiter la fin de tout le spectacle : c'est faute de theatre, d'action et de choses qui interessent.

L'*Opera*, jusques à ce jour, n'est pas un poëme, ce sont des vers; ni un spectacle, depuis que les machines ont disparu par le bon ménage d'*Amphion* et de sa race : c'est un concert ou ce sont des voix soûtenuës par des instrumens. C'est prendre le change et cultiver un mauvais goût que de dire, comme l'on fait, que la machine n'est qu'un amusement d'enfans et qui ne convient qu'aux Marionettes : elle augmente et embellit la fiction, soûtient dans les spectateurs cette douce illusion qui est tout le plaisir du theatre, où elle jette encore le merveilleux. Il ne faut point de vols, ny de chars, ny de changemens, aux Berenices et à Penelope : il en faut aux *Operas*, et le propre de ce spectacle est de tenir les esprits, les yeux et les oreilles dans un égal enchantement.

¶ Ils ont fait le theatre, ces empressez, les machines, les ballets, les vers, la musique, tout le spectacle, jusqu'à la salle où s'est donné le spectacle, j'entends le toît et les quatre murs dés leurs fondemens. Qui doute que la chasse sur l'eau,

l'enchantement de la table [1], la merveille du Labyrinthe [2], ne soient encore de leur invention? J'en juge par le mouvement qu'ils se donnent et par l'air content dont ils s'applaudissent sur tout le succés. Si je me trompe et qu'ils n'ayent contribué en rien à cette fête si superbe, si galante, si long-temps soûtenuë, et où un seul a suffi pour le projet et pour la dépense, j'admire deux choses: la tranquillité et le flegme de celuy qui a tout remué, comme l'embarras et l'action de ceux qui n'ont rien fait.

¶ Les connoisseurs, ou ceux qui se croyent tels, se donnent voix déliberative et decisive sur les spectacles, se cantonnent aussi et se divisent en des partis contraires, dont chacun, poussé par un tout autre interest que par celuy du public ou de l'équité, admire un certain poëme ou une certaine musique et sifle toute autre. Ils nuisent également, par cette chaleur à défendre leurs préventions, et à la faction opposée et à leur propre cabale; ils découragent par mille contradictions les poëtes et les musiciens, retardent le progrés des sciences et des arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation et de la liberté qu'auroient

---

1. Collation tres-ingenieuse donnée dans le labyrinthe de Chantilly.
2. Rendez-vous de chasse dans la forest de Chantilly.

plusieurs excellens maîtres de faire chacun dans leur genre et selon leur genie de tres-beaux ouvrages.

¶ D'où vient que l'on rit si librement au theatre et que l'on a honte d'y pleurer? Est-il moins dans la nature de s'attendrir sur le pitoyable que d'éclater sur le ridicule? Est-ce l'alteration des traits qui nous retient? Elle est plus grande dans un ris immodéré que dans la plus amere douleur, et l'on détourne son visage pour rire comme pour pleurer en la presence des grands et de tous ceux que l'on respecte. Est-ce une peine que l'on sent à laisser voir que l'on est tendre et à marquer quelque foiblesse, sur tout en un sujet faux et dont il semble que l'on soit la duppe? Mais, sans citer les personnes graves ou les esprits forts qui trouvent du foible dans un ris excessif comme dans les pleurs et qui se les défendent également, qu'attend-on d'une scene tragique? qu'elle fasse rire? Et d'ailleurs la verité n'y regne-t-elle pas aussi vivement par ses images que dans le comique? L'ame ne va-t-elle pas jusqu'au vray dans l'un et l'autre genre avant que de s'émouvoir? est-elle même si aisée à contenter? ne lui faut-il pas encore le vray-semblable? Comme donc ce n'est point une chose bizarre d'entendre s'élever de tout un amphitheatre un ris universel sur quelque endroit d'une comedie, et que cela suppose au contraire qu'il est plaisant

et tres-naïvement executé, aussi l'extrême violence que chacun se fait à contraindre ses larmes et le mauvais ris dont on veut les couvrir prouvent clairement que l'effet naturel du grand tragique seroit de pleurer tout franchement et de concert à la vûë l'un de l'autre et sans autre embarras que d'essuyer ses larmes; outre qu'aprés être convenu de s'y abandonner, on éprouveroit encore qu'il y a souvent moins lieu de craindre de pleurer au theatre que de s'y morfondre.

¶ Le poëme tragique vous serre le cœur dès son commencement, vous laisse à peine dans tout son progrès la liberté de respirer et le temps de vous remettre, ou, s'il vous donne quelque relâche, c'est pour vous replonger dans de nouveaux abîmes et dans de nouvelles allarmes; il vous conduit à la terreur par la pitié, ou, reciproquement, à la pitié par le terrible; vous mene par les larmes, par les sanglots, par l'incertitude, par l'esperance, par la crainte, par les surprises et par l'horreur, jusqu'à la catastrophe. Ce n'est donc pas un tissu de jolis sentimens, de declarations tendres, d'entretiens galans, de portraits agreables, de mots doucereux ou quelquefois assez plaisans pour faire rire, suivi, à la verité, d'une derniere scene où les mutins [1] n'entendent aucune raison et où, pour la

1. Sedition, dénouement vulgaire des tragedies.

bienseance, il y a enfin du sang répandu et quelque malheureux à qui il en coûte la vie.

¶ Ce n'est point assez que les mœurs du theatre ne soient point mauvaises, il faut encore qu'elles soient decentes et instructives; il peut y avoir un ridicule si bas et si grossier, ou même si fade et si indifferent, qu'il n'est ny permis au poëte d'y faire attention, ny possible aux spectateurs de s'en divertir. Le païsan ou l'yvrogne fournit quelques scenes à un farceur; il n'entre qu'à peine dans le le vray comique. Comment pourroit-il faire le fond ou l'action principale de la comedie? Ces caracteres, dit-on, sont naturels; ainsi, par cette regle, on occupera bien-tôt tout l'amphitheatre d'un laquais qui sifle, d'un malade dans sa garderobe, d'un homme yvre qui dort ou qui vomit. Y a-t-il rien de plus naturel? C'est le propre d'un effeminé de se lever tard, de passer une partie du jour à sa toilette, de se voir au miroir, de se parfumer, de se mettre des mouches, de recevoir des billets et d'y faire réponse : mettez ce rôle sur la scene, plus long-temps vous le ferez durer, un acte, deux actes, plus il sera naturel et conforme à son original; mais plus aussi il sera froid et insipide.

¶ Il semble que le roman et la comedie pourroient être aussi utiles qu'ils sont nuisibles; l'on y voit de si grands exemples de constance, de vertu, de tendresse et de désinteressement, de si beaux

et de si parfaits caracteres, que, quand une jeune personne jette de-là sa vûë sur tout ce qui l'entoure, ne trouvant que des sujets indignes et fort au dessous de ce qu'elle vient d'admirer, je m'étonne qu'elle soit capable pour eux de la moindre foiblesse.

¶ Corneille ne peut être égalé dans les endroits où il excelle : il a pour lors un caractere original et inimitable, mais il est inégal. Ses premieres comedies sont seches, languissantes, et ne laissoient pas esperer qu'il dût ensuite aller si loin, comme ses dernieres font qu'on s'étonne qu'il ait pû tomber de si haut. Dans quelques-unes de ses meilleures pieces, il y a des fautes inexcusables contre les mœurs, un stile de declamateur qui arréte l'action et la fait languir, des negligences dans les vers et dans l'expression qu'on ne peut comprendre en un si grand homme. Ce qu'il y a eû en luy de plus éminent, c'est l'esprit, qu'il avoit sublime, auquel il a été redevable de certains vers les plus heureux qu'on ait jamais lû d'ailleurs, de la conduite de son theatre qu'il a quelquefois hazardée contre les regles des anciens, et enfin de ses dénouëmens, car il ne s'est pas toûjours assujetti au goût des Grecs et à leur grande simplicité; il a aimé, au contraire, à charger la scene d'évenemens dont il est presque toûjours sorti avec succés, admirable sur tout par l'extrême varieté et le peu de

rapport qui se trouve pour le dessein entre un si grand nombre de poëmes qu'il a composez. Il semble qu'il y ait plus de ressemblance dans ceux de Racine, et qui tendent un peu plus à une même chose; mais il est égal, soûtenu, toûjours le même par tout, soit pour le dessein et la conduite de ses pieces, qui sont justes, regulieres, prises dans le bon sens et dans la nature; soit pour la versification, qui est correcte, riche dans ses rimes, élegante, nombreuse, harmonieuse; exact imitateur des anciens, dont il a suivi scrupuleusement la netteté et la simplicité de l'action; à qui le grand et le merveilleux n'ont pas même manqué, ainsi qu'à Corneille ny le touchant ny le patetique. Quelle plus grande tendresse que celle qui est répanduë dans tout le *Cid*, dans *Polieucte* et dans les *Horaces!* Quelle grandeur ne se remarque point en *Mitridate*, en *Porus* et en *Burrhus!* Ces passions encore favorites des anciens, que les tragiques aimoient à exciter sur les theatres, et qu'on nomme la terreur et la pitié, ont été connuës de ces deux poëtes : Oreste, dans l'*Andromaque* de Racine, et *Phedre* du même auteur, comme l'*Œdippe* et les *Horaces* de Corneille, en sont la preuve. Si cependant il est permis de faire entr'eux quelque comparaison et les marquer l'un et l'autre par ce qu'ils ont eu de plus propre et par ce qui éclate le plus ordinairement dans leurs ouvrages, peut-être

qu'on pourroit parler ainsi : Corneille nous assujettit à ses caracteres et à ses idées, Racine se conforme aux nôtres; celuy-là peint les hommes comme ils devroient être, celuy-cy les peint tels qu'ils sont; il y a plus dans le premier de ce que l'on admire et de ce que l'on doit même imiter, il y a plus dans le second de ce que l'on reconnoît dans les autres ou de ce que l'on éprouve dans soy-même; l'un éleve, étonne, maîtrise, instruit; l'autre plaît, remuë, touche, penetre; ce qu'il y a de plus beau, de plus noble et de plus imperieux dans la raison est manié par le premier, et par l'autre ce qu'il y a de plus flatteur et de plus délicat dans la passion; ce sont dans celuy-là des maximes, des regles, des preceptes, et dans celuy-cy du goût et des sentimens; l'on est plus occupé aux pieces de Corneille, l'on est plus ébranlé et plus attendri à celles de Racine; Corneille est plus moral, Racine plus naturel; il semble que l'un imite Sophocle, et que l'autre doit plus à Euripide.

¶ Le peuple appelle eloquence la facilité que quelques-uns ont de parler seuls et long-temps, jointe à l'emportement du geste, à l'éclat de la voix et à la force des poulmons; les pedans ne l'admettent aussi que dans le discours oratoire, et ne la distinguent pas de l'entassement des figures, de l'usage des grands mots et de la rondeur des periodes.

Il semble que la logique est l'art de convaincre de quelque verité, et l'éloquence un don de l'ame, lequel nous rend maîtres du cœur et de l'esprit des autres; qui fait que nous leur inspirons ou que nous leur persuadons tout ce qui nous plaît.

L'éloquence peut se trouver dans les entretiens et dans tout genre d'écrire; elle est rarement où on la cherche, et elle est quelquefois où on ne la cherche point.

L'éloquence est au sublime ce que le tout est à sa partie.

Qu'est-ce que le sublime? Il ne paroît pas qu'on l'ait défini. Est-ce une figure? naît-il des figures, ou du moins de quelques figures? Tout genre d'écrire reçoit-il le sublime, ou s'il n'y a que les grands sujets qui en soient capables? Peut-il briller autre chose dans l'églogue qu'un beau naturel, et dans les lettres familieres, comme dans les conversations, qu'une grande délicatesse? ou plûtôt le naturel et le délicat ne sont-ils pas le sublime des ouvrages dont ils font la perfection? Qu'est-ce que le sublime? où entre le sublime?

Les synonimes sont plusieurs dictions ou plusieurs phrases differentes qui signifient une même chose. L'antithese est une opposition de deux veritez qui se donnent du jour l'une à l'autre. La metaphore ou la comparaison emprunte d'une chose étrangere une image sensible et naturelle d'une

verité. L'Hyperbole exprime au delà de la verité pour ramener l'esprit à la mieux connoître. Le sublime ne peint que la verité, mais en un sujet noble; il la peint tout entiere, dans sa cause et dans son effet; il est l'expression ou l'image la plus digne de cette verité. Les esprits mediocres ne trouvent point l'unique expression, et usent de synonymes. Les jeunes gens sont éblouïs de l'éclat de l'Antithese, et s'en servent. Les esprits justes, et qui aiment à faire des images qui soient precises, donnent naturellement dans la comparaison et la metaphore. Les esprits vifs, pleins de feu, et qu'une vaste imagination emporte hors des regles et de la justesse, ne peuvent s'assouvir de l'hyperbole. Pour le sublime, il n'y a même entre les grands genies que les plus élevez qui en soient capables.

¶ Tout écrivain pour écrire nettement doit se mettre à la place de ses lecteurs, examiner son propre ouvrage comme quelque chose qui lui est nouveau, qu'il lit pour la premiere fois, où il n'a nulle part, et que l'auteur auroit soumis à sa critique, et se persuader ensuite qu'on n'est pas entendu seulement à cause que l'on s'entend soy-même, mais parce qu'on est en effet intelligible.

¶ L'on n'écrit que pour être entendu; mais il faut du moins en écrivant faire entendre de belles choses; l'on doit avoir une diction pure et user de

termes qui soient propres, il est vray, mais il faut que ces termes si propres expriment des pensées nobles, vives, solides et qui renferment un tres-beau sens; c'est faire de la pureté et de la clarté du discours un mauvais usage que de les faire servir à une matiere aride, infructueuse, qui est sans sel, sans utilité, sans nouveauté; que sert aux lecteurs de comprendre aisément et sans peine des choses frivoles et pueriles, quelquefois fades et communes, et d'être moins incertains de la pensée d'un auteur qu'ennuiez de son ouvrage!

Si l'on jette quelque profondeur dans certains écrits, si l'on affecte une finesse de tour et quelquefois une trop grande délicatesse, ce n'est que par la bonne opinion qu'on a de ses lecteurs.

¶ L'on a cette incommodité à essuyer dans la lecture des livres faits par des gens de parti et de cabale, que l'on n'y voit pas toûjours la verité; les faits y sont déguisez, les raisons reciproques n'y sont point rapportées dans toute leur force, ny avec une entiere exactitude; et, ce qui use la plus longue patience, il faut lire un grand nombre de termes durs et injurieux que se disent des hommes graves, qui d'un point de doctrine ou d'un fait contesté se font une querelle personnelle. Ces ouvrages ont cela de particulier, qu'ils ne meritent ny le cours prodigieux qu'ils ont pendant un certain temps, ny le profond oubli où ils tombent lorsque,

le feu et la division venant à s'éteindre, ils deviennent des almanachs de l'autre année.

¶ La gloire ou le merite de certains hommes est de bien écrire; et de quelques autres, c'est de n'écrire point.

¶ L'on écrit regulierement depuis vingt années, l'on est esclave de la construction, l'on a enrichi la langue de nouveaux mots, secoüé le joug du latinisme et reduit le stile à la phrase purement françoise; l'on a presque retrouvé le nombre que Malherbe et Balzac avoient les premiers rencontré et que tant d'auteurs depuis eux ont laissé perdre; l'on a mis enfin dans le discours tout l'ordre et toute la netteté dont il est capable; cela conduit insensiblement à y mettre de l'esprit.

¶ Il y a des artisans ou des habiles dont l'esprit est aussi vaste que l'art et la science qu'ils professent; ils luy rendent avec avantage par le genie et par l'invention ce qu'ils tiennent d'elle et de ses principes; ils sortent de l'art pour l'ennoblir, s'écartent des regles si elles ne les conduisent pas au grand et au sublime; ils marchent seuls et sans compagnie, mais ils vont fort haut et pénetrent fort loin, toûjours seurs et confirmez par le succès des avantages que l'on tire quelquefois de l'irregularité. Les esprits justes, doux, moderez, non seulement ne les atteignent pas, ne les admirent pas, mais ils ne les comprennent point et voudroient

encore moins les imiter; ils demeurent tranquilles dans l'étenduë de leur sphere, vont jusques à un certain point qui fait les bornes de leur capacité et de leurs lumieres; ils ne vont pas plus loin, parce qu'ils ne voient rien au delà; ils ne peuvent au plus qu'être les premiers d'une seconde classe et exceller dans le mediocre.

¶ Il y a des esprits, si je l'ose dire, inferieurs et subalternes, qui ne semblent faits que pour être le recüeil, le registre ou le magazin de toutes les productions des autres genies; ils sont plagiaires, traducteurs, compilateurs; ils ne pensent point, ils disent ce que les auteurs ont pensé; et, comme le choix des pensées est invention, ils l'ont mauvais, peu juste et qui les détermine plûtôt à rapporter beaucoup de choses que d'excellentes choses; ils n'ont rien d'original et qui soit à eux; ils ne sçavent que ce qu'ils ont appris, et ils n'apprennent que ce que tout le monde veut bien ignorer: une science vaine, aride, dénuée d'agrément et d'utilité, qui ne tombe point dans la conversation, qui est hors de commerce, semblable à une monnoye qui n'a point de cours; on est tout à la fois étonné de leur lecture et ennuyé de leur entretien ou de leurs ouvrages. Ce sont ceux que les grands et le vulgaire confondent avec les sçavans et que les sages renvoient au pedantisme.

¶ La critique souvent n'est pas une science, c'est

un métier où il faut plus de santé que d'esprit, plus de travail que de capacité, plus d'habitude que de génie; si elle vient d'un homme qui ait moins de discernement que de lecture et qu'elle s'exerce sur de certains chapitres, elle corrompt et les lecteurs et l'écrivain.

¶ Je conseille à un auteur né copiste, et qui a l'extrême modestie de travailler d'après quelqu'un, de ne se choisir pour exemplaires que ces sortes d'ouvrages où il entre de l'esprit, de l'imagination ou même de l'érudition; s'il n'atteint pas ses originaux, du moins il en approche et il se fait lire. Il doit, au contraire, éviter comme un écüeil de vouloir imiter ceux qui écrivent par humeur, que le cœur fait parler, à qui il inspire les termes et les figures, et qui tirent pour ainsi dire de leurs entrailles tout ce qu'ils expriment sur le papier; dangereux modeles et tout propres à faire tomber dans le froid, dans le bas et dans le ridicule, ceux qui s'ingerent de les suivre; en effet, je rirois d'un homme qui voudroit serieusement parler mon ton de voix ou me ressembler de visage.

¶ Un homme né chrétien et François se trouve contraint dans la satyre, les grands sujets luy sont défendus; il les entame quelquefois et se détourne ensuite sur de petites choses qu'il releve par la beauté de son genie et de son stile.

¶ Il faut éviter le stile vain et puerile, de peur

de ressembler à *Dorilas* et *Handburg*; l'on peut, au contraire, en une sorte d'écrits, hazarder de certaines expressions, user de termes transposez et qui peignent vivement, et plaindre ceux qui ne sentent pas le plaisir qu'il y a à s'en servir ou à les entendre.

¶ Celuy qui n'a égard en écrivant qu'au goût de son siecle songe plus à sa personne qu'à ses écrits; il faut toujours tendre à la perfection, et alors cette justice, qui nous est quelquefois refusée par nos contemporains, la posterité sçait nous la rendre.

¶ Il ne faut point mettre un ridicule où il n'y en a point: c'est se gâter le goût, c'est corrompre son jugement et celuy des autres; mais le ridicule qui est quelque part, il faut l'y voir, l'en tirer avec grace et d'une maniere qui plaise et qui instruise.

¶ Horace ou Despreaux l'a dit avant vous, je le croy sur vôtre parole; mais je l'ay dit comme mien, ne puis-je pas penser aprés eux une chose vraye et que d'autres encore penseront aprés moy?





# DU MERITE PERSONNEL

QUI peut, avec les plus rares talens et le plus excellent merite, n'être pas convaincu de son inutilité, quand il considere qu'il laisse, en mourant, un monde qui ne se sent pas de sa perte, et où tant de gens se trouvent pour le remplacer?

¶ De bien des gens il n'y a que le nom qui vale quelque chose : quand vous les voyez de fort prés, c'est moins que rien ; de loin, ils imposent.

¶ Tout persuadé que je suis que ceux que l'on choisit pour de differens emplois, chacun selon son genie et sa profession, font bien, je me hazarde de dire qu'il se peut faire qu'il y ait au monde plusieurs personnes connuës ou inconnuës, que l'on n'employe pas, qui feroient tres-bien ; et je suis induit à ce sentiment par le merveilleux succés de certaines gens que le hazard seul a placez, et de qui jusques alors on n'avoit pas attendu de fort grandes choses.

Combien d'hommes admirables, et qui avoient de tres-beaux genies, sont morts sans qu'on en ait parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on ne parlera jamais!

¶ Quelle horrible peine a un homme qui est sans prosneurs et sans cabale, qui n'est engagé dans aucun corps, mais qui est seul, et qui n'a que beaucoup de merite pour toute recommendation, de se faire jour à travers l'obscurité où il se trouve, et de venir au niveau d'un fat qui est en credit!

¶ Personne presque ne s'avise de luy-même du merite d'un autre.

Les hommes sont trop occupez d'eux-mêmes pour avoir le loisir de penetrer ou de discerner les autres : de là vient qu'avec un grand merite et une plus grande modestie l'on peut être long-temps ignoré.

¶ Le genie et les grands talens manquent souvent, quelquefois aussi les seules occasions : tels peuvent être loüez de ce qu'ils ont fait, et tels de ce qu'ils auroient fait.

¶ Il est moins rare de trouver de l'esprit que des gens qui se servent du leur ou qui fassent valoir celuy des autres, et le mettent à quelque usage.

¶ Il y a plus d'outils que d'ouvriers, et de ces derniers plus de mauvais que d'excellens : que pensez-vous de celuy qui veut scier avec un rabot, et qui prend sa scie pour raboter?

¶ Il n'y a point au monde un si penible métier que celuy de se faire un grand nom; la vie s'acheve que l'on a à peine ébauché son ouvrage.

¶ Que faire d'*Egesippe*, qui demande un employ? le mettra-t-on dans les finances ou dans les troupes? Cela est indifferent, et il faut que ce soit l'interest seul qui en décide : car il est aussi capable de manier de l'argent, ou de dresser des comptes, que de porter les armes. « Il est propre à tout », disent ses amis, ce qui signifie toûjours qu'il n'a pas plus de talent pour une chose que pour une autre, ou, en d'autres termes, qu'il n'est propre à rien. Ainsi la plûpart des hommes occupez d'eux seuls dans leur jeunesse, corrompus par la paresse ou par le plaisir, croyent faussement, dans un âge plus avancé, qu'il leur suffit d'être inutiles ou dans l'indigence, afin que la Republique soit engagée à les placer ou à les secourir, et ils profitent rarement de cette leçon si importante : que les hommes devroient employer les premieres années de leur vie à devenir tels, par leurs études et par leur travail, que la Republique elle-même eût besoin de leur industrie et de leurs lumieres; qu'ils fussent comme une piece necessaire à tout son édifice, et qu'elle se trouvât portée par ses propres avantages à faire leur fortune ou à l'embellir.

Nous devons travailler à nous rendre tres-dignes

de quelque employ; le reste ne nous regarde point, c'est l'affaire des autres.

¶ Se faire valoir par des choses qui ne dépendent point des autres, mais de soy seul, ou renoncer à se faire valoir : maxime inestimable et d'une ressource infinie dans la pratique, utile aux foibles, aux vertueux, à ceux qui ont de l'esprit, qu'elle rend maîtres de leur fortune ou de leur repos; pernicieuse pour les grands, qui diminuëroit leur cour, ou plûtôt le nombre de leurs esclaves, qui feroit tomber leur morgue avec une partie de leur autorité, et les reduiroit presque à leurs entremets et à leurs équipages; qui les priveroit du plaisir qu'ils sentent à se faire prier, presser, solliciter, à faire attendre ou à refuser, à promettre et à ne pas donner; qui les traverseroit dans le goût qu'ils ont quelquefois à mettre les sots en vûë et à aneantir le merite quand il leur arrive de le discerner; qui banniroit des cours les brigues, les cabales, les mauvais offices, la bassesse, la flaterie, la fourberie; qui feroit d'une cour orageuse, pleine de mouvemens et d'intrigues, comme une piece comique ou même tragique, dont les sages ne seroient que les spectateurs; qui remettroit de la dignité dans les differentes conditions des hommes, de la serenité sur leurs visages; qui étendroit leur liberté; qui réveilleroit en eux avec les talens naturels l'habitude du travail et de l'exercice; qui les exciteroit



à l'émulation, au desir de la gloire, à l'amour de la vertu; qui, au lieu de courtisans vils, inquiets, inutils, souvent onereux à la Republique, en feroit ou de sages œconomes, ou d'excellens peres de famille, ou des juges integres, ou de bons officiers, ou de grands capitaines, ou des orateurs, ou des philosophes, et qui ne leur attireroit à tous nul autre inconvenient que celuy peut-être de laisser à leurs héritiers moins de tresors que de bons exemples.

¶ Il faut en France beaucoup de fermeté et une grande étenduë d'esprit pour se passer des charges et des emplois, et consentir ainsi à demeurer chez soy et à ne rien faire; personne presque n'a assez de mérite pour joüer ce rôle avec dignité, ny assez de fond pour remplir le vuide du temps sans ce que le vulgaire appelle des affaires : il ne manque cependant à l'oisiveté du sage qu'un meilleur nom, et que méditer, parler, lire et être tranquille, s'appelât travailler.

¶ Un homme de merite et qui est en place n'est jamais incommode par sa vanité; il s'étourdit moins du poste qu'il occupe qu'il n'est humilié par un plus grand qu'il ne remplit pas, et dont il se croit digne : plus capable d'inquiétude que de fierté ou de mépris pour les autres, il ne pèse qu'à soy-même.

¶ Il coûte à un homme de merite de faire assi-

düement sa cour, mais par une raison bien opposée à celle que l'on pourroit croire : il n'est point tel sans une grande modestie, qui l'éloigne de penser qu'il fasse le moindre plaisir aux princes, s'il se trouve sur leur passage, se poste devant leurs yeux et leur montre son visage ; il est plus proche de se persuader qu'il les importune, et il a besoin de toutes les raisons tirées de l'usage et de son devoir pour se resoudre à se montrer. Celuy au contraire qui a bonne opinion de soy, et que le vulgaire appelle un glorieux, a du goût à se faire voir, et il fait sa cour avec d'autant plus de confiance qu'il est incapable de s'imaginer que les grands dont il est vû pensent autrement de sa personne qu'il fait luy-même.

¶ Un honnête homme se paye par ses mains de l'application qu'il a à son devoir par le plaisir qu'il sent à le faire, et se desinteresse sur les éloges, l'estime et la reconnoissance, qui luy manquent quelquefois.

¶ Si j'osois faire une comparaison entre deux conditions tout-à-fait inégales, je dirois qu'un homme de cœur pense à remplir ses devoirs à peu prés comme le couvreur songe à couvrir : ny l'un ny l'autre ne cherchent à exposer leur vie, ny ne sont détournez par le péril ; la mort pour eux est un inconvenient dans le métier, et jamais un obstacle; le premier aussi n'est gueres plus vain d'avoir

parû à la tranchée, emporté un ouvrage ou forcé un retranchement, que celui-ci d'avoir monté sur de hauts combles ou sur la pointe d'un clocher: ils ne sont tous deux appliquez qu'à bien faire, pendant que le fanfaron travaille à ce que l'on dise de luy qu'il a bien fait.

¶ La modestie est au merite ce que les ombres sont aux figures dans un tableau: elle luy donne de la force et du relief.

Un exterieur simple est l'habit des hommes vulgaires, il est taillé pour eux et sur leur mesure; mais c'est une parure pour ceux qui ont rempli leur vie de grandes actions: je les compare à une beauté negligée, mais plus piquante.

Certains hommes contents d'eux-mêmes, de quelque action ou de quelque ouvrage qui ne leur a pas mal réussi, et ayant oüi dire que la modestie sied bien aux grands hommes, osent estre modestes, contrefont les simples et les naturels; semblables à ces gens d'une taille mediocre qui se baissent aux portes de peur de se heurter.

¶ Vôtre fils est begue, ne le faites pas monter sur la tribune; vôtre fille est née pour le monde, ne l'enfermez pas parmi les Vestales; Xanthus vôtre affranchi est foible et timide, ne differez pas, retirez-le des legions et de la milice: « Je veux l'avancer », dites-vous. Comblez-le de biens, surchargez-le de terres, de titres et de possessions, servez-vous

du temps : nous vivons dans un siecle où elles luy feront plus d'honneur que la vertu. « Il m'en coûteroit trop », ajoûtez-vous. Parlez-vous serieusement, *Crassus*? Songez-vous que c'est une goutte d'eau que vous puisez du Tibre pour enrichir Xantus, que vous aimez, et pour prévenir les honteuses suites d'un engagement où il n'est pas propre.

¶ Il ne faut regarder dans ses amis que la seule vertu qui nous attache à eux, sans aucun examen de leur bonne ou de leur mauvaise fortune ; et, quand on se sent capable de les suivre dans leur disgrace, il faut les cultiver hardiment et avec confiance jusques dans leur plus grande prosperité.

¶ S'il est ordinaire d'être vivement touché des choses rares, pourquoy le sommes-nous si peu de la vertu ?

¶ S'il est heureux d'avoir de la naissance, il ne l'est pas moins d'être tel qu'on ne s'informe plus si vous en avez.

¶ Il apparoît de temps en temps sur la surface de la terre des hommes rares, exquis, qui brillent par leur vertu, et dont les qualitez éminentes jettent un éclat prodigieux, semblables à ces étoiles extraordinaires dont on ignore les causes, et dont on sçait encore moins ce qu'elles deviennent aprés avoir disparu : ils n'ont ny ayeuls ny descendans ; ils composent seuls toute leur race.

¶ Le bon esprit nous découvre nôtre devoir, nôtre engagement à le faire; et, s'il y a du peril, avec peril; il inspire le courage ou il y supplée.

¶ Quand on excelle dans son art et qu'on luy donne toute la perfection dont il est capable, l'on en sort en quelque maniere, et l'on s'égale à ce qu'il y a de plus noble et de plus relevé. V** est un peintre, C** un musicien, et l'auteur de *Pyrame* est un poëte; mais MIGNARD est MIGNARD, LULLY est LULLY, et CORNEILLE est CORNEILLE.

¶ Un homme libre, et qui n'a point de femme, s'il a quelque esprit, peut s'élever au dessus de sa fortune, se mêler dans le monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens : cela est moins facile à celuy qui est engagé; il semble que le mariage met tout le monde dans son ordre.

¶ Aprés le merite personnel, il faut l'avoüer, ce sont les éminentes dignitez et les grands titres dont les hommes tirent plus de distinction et plus d'éclat, et qui ne sçait être un ÉRASME doit penser à être évêque. Quelques-uns, pour étendre leur renommée, entassent sur leurs personnes des pairies, des colliers d'ordres, des primaties, la pourpre, et ils auroient besoin d'une tiare; mais quel besoin a *Trophime* d'être cardinal?

¶ L'or éclate, dites-vous, sur les habits de *Philemon:* il éclate de même chez les marchands; il est habillé des plus belles étoffes : le sont-elles

moins toutes déployées dans les boutiques et à la piece ? Mais la broderie et les ornemens y ajoûtent encore la magnificence : je loüe donc le travail de l'ouvrier. Si on luy demande quelle heure il est, il tire une montre qui est un chef-d'œuvre ; la garde de son épée est un onix[1] ; il a au doigt un gros diamant qu'il fait briller aux yeux et qui est parfait ; il ne luy manque aucune de ces curieuses bagatelles que l'on porte sur soy autant pour la vanité que pour l'usage, et il ne se plaint non plus toute sorte de parure qu'un jeune homme qui a épousé une riche vieille. Vous m'inspirez enfin de la curiosité, il faut voir du moins des choses si précieuses ; envoyez-moy cet habit et ces bijoux de Philemon, je vous quitte de la personne.

Tu te trompes, Philemon, si, avec ce carosse brillant, ce grand nombre de coquins qui te suivent et ces six bêtes qui te traînent, tu penses que l'on t'en estime davantage ; l'on écarte tout cet attirail qui t'est étranger pour penetrer jusques à toy, qui n'es qu'un fat.

Ce n'est pas qu'il faut quelquefois pardonner à celuy qui, avec un grand cortege, un habit riche et un magnifique équipage, s'en croit plus de naissance et plus d'esprit : il lit cela dans la contenance et dans les yeux de ceux qui luy parlent.

---

1. Agate.

¶ Un homme à la cour, et souvent à la ville, qui a un long manteau de soye ou de drap de Hollande, une ceinture large et placée haut sur l'estomac, le soulier de marocain, la calotte de même, d'un beau grain, un collet bien fait et bien empesé, les cheveux arrangez et le teint vermeil, qui avec cela se souvient de quelques distinctions metaphysiques, explique ce que c'est que la lumiere de gloire, et sçait précisément comment l'on voit Dieu : cela s'appelle un docteur. Une personne humble, qui est ensevelie dans le cabinet, qui a medité, cherché, consulté, confronté, lû ou écrit pendant toute sa vie, est un homme docte.

¶ Chez nous le soldat est brave, et l'homme de robe est sçavant; nous n'allons pas plus loin. Chez les Romains l'homme de robe étoit brave, et le soldat étoit sçavant ; un Romain étoit tout ensemble et le soldat et l'homme de robe.

¶ Il semble que le heros est d'un seul métier, qui est celuy de la guerre, et que le grand homme est de tous les métiers : ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la cour : l'un et l'autre mis ensemble ne pesent pas un homme de bien.

¶ Dans la guerre la distinction entre le heros et le grand homme est délicate ; toutes les vertus militaires sont l'un et l'autre : il semble neanmoins que le premier soit jeune, entreprenant, d'une haute valeur, ferme dans les perils, intrepide ; que l'autre

excelle par un grand sens, par une vaste prévoyance, par une haute capacité et par une longue experience : peut-être qu'ALEXANDRE n'étoit qu'un heros, et que CESAR étoit un grand homme.

¶ *Æmile* étoit né ce que les plus grands hommes ne deviennent qu'à force de regles, de meditation et d'exercice; il n'a eu dans ses premieres années qu'à remplir des talens qui étoient naturels et qu'à se livrer à son genie; il a fait, il a agi avant que de sçavoir, ou plutôt il a sçu ce qu'il n'avoit jamais appris; diray-je que les jeux de son enfance ont été plusieurs victoires? Une vie accompagnée d'un extrême bonheur joint à une longue experience seroit illustre par les seules actions qu'il avoit achevées dés sa jeunesse. Toutes les occasions de vaincre qui se sont depuis offertes, il les a embrassées, et celles qui n'étoient pas, sa vertu et son étoile les ont fait naître; admirable même et par les choses qu'il a faites et par celles qu'il auroit pû faire. On l'a regardé comme un homme incapable de ceder à l'ennemi, de plier sous le nombre ou sous les obstacles; comme une ame du premier ordre, pleine de ressources et de lumieres, et qui voyoit encore où personne ne voyoit plus; comme celui qui à la tête des legions étoit pour elles un présage de la victoire, et qui valoit seul plusieurs legions, qui étoit grand dans la prospérité, plus grand quand la fortune luy a été contraire; la levée

d'un siege, une retraite, l'ont plus annobli que ses triomphes : l'on ne met qu'aprés les batailles gagnées et les villes prises; qui étoit rempli de gloire et de modestie : on lui a entendu dire : « Je fuyois », avec la même grace qu'il disoit : « Nous les battimes » ; un homme dévoüé à l'État, à sa famille, au chef de sa famille; sincere pour Dieu et pour les hommes, autant admirateur du merite que s'il luy eust été moins propre et moins familier; un homme vray, simple, magnanime, à qui il n'a manqué que les moindres vertus.

❡ Les enfants des dieux [1], pour ainsi dire, se tirent des regles de la nature, et en sont comme l'exception. Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le merite chez eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plûtost des hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance.

❡ Les veuës courtes, je veux dire les esprits bornez et resserrez dans leur petite sphere, ne peuvent comprendre cette universalité de talens que l'on remarque quelquefois dans un même sujet : où ils voyent l'agreable, ils en exclüent le solide; où ils croyent découvrir les graces du corps, l'agilité, la souplesse, la dexterité, ils ne veulent plus y admettre les dons de l'ame, la profondeur, la

1. Fils, petit-fils, issus de rois.

reflexion, la sagesse : ils ôtent de l'histoire de SOCRATE qu'il ait dansé.

¶ Il n'y a gueres d'homme si accompli et si necessaire aux siens qu'il n'ait de quoy se faire moins regretter.

¶ Un homme d'esprit et d'un caractere simple et droit peut tomber dans quelque piege, il ne pense pas que personne vüeille luy en dresser et le choisir pour être sa duppe : cette confiance le rend moins précautionné, et les mauvais plaisans l'entament par cet endroit. Il n'y a qu'à perdre pour ceux qui en viendroient à une seconde charge : il n'est trompé qu'une fois.

J'éviteray avec soin d'offenser personne si je suis équitable, mais sur toutes choses un homme d'esprit si j'aime le moins du monde mes interests.

¶ Il n'y a rien de si delié, de si simple et de si imperceptible où il n'entre des manieres qui nous décelent. Un sot ny n'entre, ny ne sort, ny ne s'assied, ny ne se leve, ny ne se tait, ny n'est sur ses jambes, comme un homme d'esprit.

¶ Je connois *Mopse*, d'une visite qu'il m'a rendüe sans me connoître. Il prie des gens qu'il ne connoît point de le mener chez d'autres dont il n'est pas connu, il écrit à des femmes qu'il connoît de vûë, il s'insinuë dans un cercle de personnes respectables et qui ne sçavent quel il est, et là, sans attendre qu'on l'interroge, ny sans

sentir qu'il interrompt, il parle et souvent et ridiculement; il entre une autre fois dans une assemblée, se place où il se trouve sans nulle attention aux autres ny à soy-même; on l'ôte d'une place destinée à un ministre, il s'assied à celle du duc et pair; il est là précisément celuy dont la multitude rit, et qui seul est grave et ne rit point. Chassez un chien du fauteüil du roy, il grimpe à la chaire du predicateur, il regarde le monde indifferemment, sans embarras, sans pudeur : il n'a pas, non plus que le sot, de quoy rougir.

¶ *Celse* est d'un rang mediocre, mais des grands le souffrent; il n'est pas sçavant, il a relation avec des sçavans; il a peu de merite, mais il connoît des gens qui en ont beaucoup; il n'est pas habile, mais il a une langue qui peut servir de truchement et des pieds qui peuvent le porter d'un lieu à un autre; c'est un homme né pour les allées et venuës, pour écouter des propositions et les rapporter, pour en faire d'office, pour aller plus loin que sa commission et en estre désavoüé, pour concilier des gens qui se querellent à leur premiere entrevûë, pour réüssir dans une affaire et en manquer mille, pour se donner toute la gloire de la réüssite et pour détourner sur les autres la haine d'un mauvais succés; il sçait les bruits communs, les historiettes de la ville; il ne fait rien, il dit et il écoute ce que les autres font; il est nouvelliste, il sçait

même le secret des familles; il entre dans de plus hauts mysteres : il vous dit pourquoy celuy-ci est exilé et pourquoy on rappelle cet autre; il connoît le fond et les causes de la broüillerie des deux freres et de la rupture des deux ministres : n'a-t-il pas prédit aux premiers les tristes suites de leur mésintelligence? n'a-t-il pas dit de ceux-cy que leur union ne seroit pas longue? n'étoit-il pas present à de certaines paroles qui furent dites? n'entra-t-il pas dans une espece de negociation? le voulut-on croire? fut-il écouté? A qui parlez-vous de ces choses? qui a eu plus de part que Celse à toutes ces intrigues de cour? et, si cela n'étoit ainsi, s'il ne l'avoit du moins ou révé ou imaginé, songeroit-il à vous le faire croire? auroit-il l'air important et mysterieux d'un homme revenu d'une ambassade?

¶ *Menippe* est l'oiseau paré de divers plumages qui ne sont pas à luy : il ne parle pas, il ne sent pas, il repete des sentimens et des discours, se sert même si naturellement de l'esprit des autres qu'il y est le premier trompé, et qu'il croit souvent dire son goût ou expliquer sa pensée lors qu'il n'est que l'écho de quelqu'un qu'il vient de quitter; c'est un homme qui est de mise un quart d'heure de suite, qui le moment d'aprés baisse, dégenere, perd le peu de lustre qu'un peu de memoire luy donnoit et montre la corde. Luy seul ignore com-



bien il est au dessous du sublime et de l'heroïque; et, incapable de sçavoir jusqu'où l'on peut avoir de l'esprit, il croit naïvement que ce qu'il en a est tout ce que les hommes en sçauroient avoir : aussi a-t-il l'air et le maintien de celuy qui n'a rien à desirer sur ce chapitre et qui ne porte envie à personne. Il se parle souvent à soy-même et il ne s'en cache pas, ceux qui passent le voyent, et qu'il semble toûjours prendre un parti ou decider qu'une telle chose est sans replique. Si vous le saluez quelquefois, c'est le jetter dans l'embarras de sçavoir s'il doit rendre le salut ou non, et pendant qu'il délibere vous étes déja hors de portée. Sa vanité l'a fait honnête homme, l'a mis au dessus de luy-même, l'a fait devenir ce qu'il n'étoit pas : l'on juge en le voyant qu'il n'est occupé que de sa personne, qu'il sçait que tout luy sied bien et que sa parure est assortie; qu'il croit que tous les yeux sont ouverts sur luy et que les hommes se relayent pour le contempler.

¶ Celuy qui, logé chez soy dans un palais avec deux appartemens pour les deux saisons, vient coucher au Louvre dans un entresol n'en use pas ainsi par modestie. Cet autre qui, pour conserver une taille fine, s'abstient du vin et ne fait qu'un seul repas, n'est ny sobre ny temperant; et d'un troisiéme qui, importuné d'un ami pauvre, luy donne enfin quelque secours, l'on dit qu'il achete

son repos, et nullement qu'il est liberal. Le motif seul fait le merite des actions des hommes, et le désinteressement y met la perfection.

¶ La fausse grandeur est farouche et inaccessible : comme elle sent son foible, elle se cache ou du moins ne se montre pas de front et ne se fait voir qu'autant qu'il faut pour imposer et ne paroître point ce qu'elle est, je veux dire une vraye petitesse. La veritable grandeur est libre, douce, familiere, populaire; elle se laisse toucher et manier, elle ne perd rien à être vûë de prés; plus on la connoît, plus on l'admire; elle se courbe par bonté vers ses inferieurs, et revient sans effort dans son naturel; elle s'abandonne quelquefois, se neglige, se relâche de ses avantages, toûjours en pouvoir de les reprendre et de les faire valoir; elle rit, joue et badine, mais avec dignité; on l'approche tout ensemble avec liberté et avec retenuë; son caractere est noble et facile, inspire le respect et la confiance, et fait que les princes nous paroissent grands et tres-grands sans nous faire sentir que nous sommes petits.

¶ Le sage guerit de l'ambition par l'ambition même; il tend à de si grandes choses qu'il ne peut se borner à ce qu'on appelle des tresors, des postes, la fortune et la faveur; il ne voit rien dans de si foibles avantages qui soit assez bon et assez solide pour remplir son cœur et pour meriter ses

soins et ses desirs, il a même besoin d'efforts pour ne les pas trop dédaigner; le seul bien capable de le tenter est cette sorte de gloire qui devroit naître de la vertu toute pure et toute simple, mais les hommes ne l'accordent gueres, et il s'en passe.

¶ Celuy-là est bon qui fait du bien aux autres; s'il souffre pour le bien qu'il fait, il est tres-bon; s'il souffre de ceux à qui il a fait ce bien, il a une si grande bonté qu'elle ne peut être augmentée que dans le cas où ses souffrances viendroient à croître; et, s'il en meurt, sa vertu ne sçauroit aller plus loin : elle est heroïque, elle est parfaite.





# DES FEMMES

LES hommes et les femmes conviennent rarement sur le merite d'une femme; leurs interests sont trop differens : les femmes ne se plaisent point les unes aux autres par les mêmes agrémens qu'elles plaisent aux hommes; mille manieres qui allument dans ceux-cy les grandes passions forment entr'elles l'aversion et l'antipathie.

¶ Il y a dans quelques femmes une grandeur artificielle, attachée au mouvement des yeux, à un air de tête, aux façons de marcher, et qui ne va pas plus loin; un esprit éblouïssant qui impose, et que l'on n'estime que parce qu'il n'est pas approfondi. Il y a dans quelques autres une grandeur simple, naturelle, indépendante du geste et de la démarche, qui a sa source dans le cœur et qui est comme une suite de leur haute naissance; un merite paisible, mais solide, accompagné de mille vertus

qu'elles ne peuvent couvrir de toute leur modestie, qui échappent, et qui se montrent à ceux qui ont des yeux.

¶ J'ay vû souhaiter d'être fille, et une belle fille depuis treize ans jusques à vingt-deux, et aprés cet âge de devenir un homme.

¶ Quelques jeunes personnes ne connoissent point assez les avantages d'une heureuse nature et combien il leur seroit utile de s'y abandonner; elles affoiblissent ces dons du Ciel si rares et si fragiles par des manieres affectées et par une mauvaise imitation; leur son de voix et leur démarche sont empruntés; elles se composent, elles se recherchent, regardent dans un miroir si elles s'éloignent assez de leur naturel : ce n'est pas sans peine qu'elles plaisent moins.

¶ Chez les femmes, se parer et se farder n'est pas, je l'avoüe, parler contre sa pensée; c'est plus aussi que le travestissement et la mascarade, où l'on ne se donne point pour ce que l'on paroît être, mais où l'on pense seulement à se cacher et à se faire ignorer : c'est chercher à imposer aux yeux et vouloir paroître selon l'exterieur contre la verité; c'est une espece de menterie.

Il faut juger des femmes depuis la chaussure jusqu'à la coëffure exclusivement, à peu prés comme on mesure le poisson entre queuë et tête.

¶ Si les femmes veulent seulement être belles à

leurs propres yeux et se plaire à elles-mêmes, elles peuvent sans doute, dans la maniere de s'embellir, dans le choix des ajustemens et de la parure, suivre leur goût et leur caprice; mais si c'est aux hommes qu'elles desirent de plaire, si c'est pour eux qu'elles se fardent ou qu'elles s'enluminent, j'ay recüeilli les voix, et je leur prononce de la part de tous les hommes, ou de la plus grande partie, que le blanc et le rouge les rend affreuses et dégoûtantes, que le rouge seul les vieillit et les déguise; qu'ils haïssent autant à les voir avec de la ceruse sur le visage qu'avec de fausses dents en la bouche et des boules de cire dans les mâchoires; qu'ils protestent serieusement contre tout l'artifice dont elles usent pour se rendre laides; et que, bien loin d'en répondre devant Dieu, il semble au contraire qu'il leur ait reservé ce dernier et infaillible moyen de guerir des femmes.

Si les femmes étoient telles naturellement qu'elles le deviennent par artifice, qu'elles perdissent en un moment toute la fraîcheur de leur teint, qu'elles eussent le visage aussi allumé et aussi plombé qu'elles se le font par le rouge et par la peinture dont elles se fardent, elles seroient inconsolables.

¶ Une femme coquette ne se rend point sur la passion de plaire et sur l'opinion qu'elle a de sa beauté; elle regarde le temps et les années comme quelque chose seulement qui ride et qui enlaidit

les autres femmes; elle oublie du moins que l'âge est écrit sur le visage; la même parure qui a autrefois embelli sa jeunesse défigure enfin sa personne, éclaire les défauts de sa vieillesse : la mignardise et l'affectation l'accompagnent dans la douleur et dans la fiévre; elle meurt parée et en rubans de couleur.

¶ *Lise* entend dire d'une autre coquette qu'elle se mocque de se piquer de jeunesse et de vouloir user d'ajustemens qui ne conviennent plus à une femme de quarante ans; Lise les a accomplis, mais les années pour elle ont moins de douze mois et ne la vieillissent point, elle le croit ainsi; et pendant qu'elle se regarde au miroir, qu'elle met du rouge sur son visage et qu'elle place des mouches, elle convient qu'il n'est pas permis à un certain âge de faire la jeune, et que *Clarice* en effet avec ses mouches et son rouge est ridicule.

¶ Les femmes se préparent pour leurs amans, si elles les attendent; mais, si elles en sont surprises, elles oublient à leur arrivée l'état où elles se trouvent, elles ne se voyent plus. Elles ont plus de loisir avec les indifferens, elles sentent le desordre où elles sont, s'ajustent en leur presence ou disparoissent un moment et reviennent parées.

¶ Un beau visage est le plus beau de tous les spectacles, et l'harmonie la plus douce est le son de voix de celle que l'on aime.

¶ L'agrément est arbitraire : la beauté est quelque chose de plus réel et de plus indépendant du goût et de l'opinion.

¶ L'on peut être touché de certaines beautez si parfaites et d'un merite si éclatant que l'on se borne à les voir et à leur parler.

¶ Une belle femme qui a les qualitez d'un honnête homme est ce qu'il y a au monde d'un commerce plus délicieux ; l'on trouve en elle tout le merite des deux sexes.

¶ Il échappe à une jeune personne de petites choses qui persuadent beaucoup et qui flatent sensiblement celuy pour qui elles sont faites : il n'échape presque rien aux hommes, leurs caresses sont volontaires ; ils parlent, ils agissent, ils sont empressez, et persuadent moins.

¶ Le caprice est, dans les femmes, tout proche de la beauté, pour être son contrepoison et afin qu'elle nuise moins aux hommes, qui n'en gueriroient pas sans remede.

¶ Les femmes s'attachent aux hommes par les faveurs qu'elles leur accordent ; les hommes guerissent par ces mêmes faveurs.

¶ Une femme oublie d'un homme qu'elle n'aime plus jusques aux faveurs qu'il a reçûes d'elle.

¶ Une femme qui n'a qu'un galand croit n'être point coquette ; celle qui a plusieurs galands croit n'être que coquette.

Telle femme évite d'être coquette par un ferme attachement à un seul, qui passe pour folle par son mauvais choix.

¶ Un ancien galand tient à si peu de chose qu'il cede à un nouveau mary, et celuy-ci dure si peu qu'un nouveau galand qui survient luy rend le change.

Un ancien galand craint ou méprise un nouveau rival, selon le caractere de la personne qu'il sert.

Il ne manque souvent à un ancien galand auprés d'une femme qui l'attache que le nom de mari : c'est beaucoup, et il seroit mille fois perdu sans cette circonstance.

¶ Il semble que la galanterie dans une femme ajoûte à la coquetterie ; un homme coquet au contraire est quelque chose de pire qu'un homme galand : l'homme coquet et la femme galante vont assez de pair.

¶ Il y a peu de galanteries secrettes ; bien des femmes ne sont pas mieux désignées par le nom de leurs maris que par celui de leurs amans.

¶ Une femme galante veut qu'on l'aime, il suffit à une coquette d'être trouvée aimable et de passer pour belle : celle-là cherche à engager, celle-cy se contente de plaire ; la premiere passe successivement d'un engagement à un autre, la seconde a plusieurs amusemens tout à la fois ; ce qui domine dans l'une c'est la passion et le plaisir,

et dans l'autre c'est la vanité et la legereté; la galanterie est un foible du cœur ou peut-être un vice de la complexion, la coquetterie est un déreglement de l'esprit; la femme galante se fait craindre, et la coquette se fait haïr. L'on peut tirer de ces deux caracteres de quoy en faire un troisiéme, le pire de tous.

¶ Une femme foible est celle à qui l'on reproche une faute, qui se la reproche à elle-même, dont le cœur combat la raison, qui veut guerir, qui ne guerira point, ou bien tard.

¶ Une femme inconstante est celle qui n'aime plus, une legere celle qui déja en aime un autre, une volage celle qui ne sçait si elle aime et ce qu'elle aime, une indifferente celle qui n'aime rien.

¶ La perfidie, si je l'ose dire, est un mensonge de toute la personne : c'est dans une femme l'art de placer un mot ou une action qui donne le change, et quelquefois de mettre en œuvre des sermens et des promesses qui ne lui coûtent pas plus à faire qu'à violer.

Une femme infidelle, si elle est connüe pour telle de la personne interessée, n'est qu'infidelle; s'il la croit fidelle, elle est perfide.

On tire ce bien de la perfidie des femmes, qu'elle guerit de la jalousie.

¶ Quelques femmes ont dans le cours de leur vie un double engagement à soûtenir, également

difficile à rompre et à se dissimuler; il ne manque à l'un que le contract, et à l'autre que le cœur.

¶ A juger de cette femme par sa beauté, sa jeunesse, sa fierté et ses dédains, il n'y a personne qui doute que ce ne soit un heros qui doive un jour la charmer: son choix est fait, c'est un petit monstre qui manque d'esprit.

¶ Il y a des femmes déja flétries qui, par leur complexion ou par leur mauvais caractere, sont naturellement la ressource des jeunes gens qui n'ont pas assez de bien. Je ne sçay qui est plus à plaindre, ou d'une femme avancée en âge qui a besoin d'un cavalier, ou d'un cavalier qui a besoin d'une vieille.

¶ Le rebut de la cour est reçû à la ville dans une ruelle, où il défait le magistrat, même en cravate et en habit gris, ainsi que le bourgeois en baudrier, les écarte et devient maître de la place; il est écouté, il est aimé; on ne tient guere plus d'un moment contre une écharpe d'or et une plume blanche, contre un homme qui *parle au roy et voit les ministres*. Il fait des jaloux et des jalouses; on l'admire, il fait envie: à quatre lieuës de là il fait pitié.

¶ Un homme de la ville est pour une femme de province ce qu'est pour une femme de ville un homme de la cour.

¶ A un homme vain, indiscret, qui est grand

parleur et mauvais plaisant, qui parle de soy avec confiance et des autres avec mépris, impetueux, altier, entreprenant, sans mœurs ny probité, de nul jugement et d'une imagination tres-libre, il ne luy manque plus pour être adoré de bien des femmes que de beaux traits et la taille belle.

¶ Est-ce en vûë du secret ou par un goût hypocondre que cette femme aime un valet, cette autre un moine, et *Dorinne* son medecin?

¶ *Roscius* entre sur la scene de bonne grace, ouy, *Lelie*, et j'ajoûte encore qu'il a les jambes bien tournées, qu'il jouë bien et de longs rôles, et que pour declamer parfaitement il ne luy manque, comme on le dit, que de parler avec la bouche; mais est-il le seul qui ait de l'agrément dans ce qu'il fait, et ce qu'il fait est-ce la chose la plus noble et la plus honnête que l'on puisse faire? Roscius d'ailleurs ne peut être à vous, il est à une autre, et, quand cela ne seroit pas ainsi, il est retenu: *Claudie* attend pour l'avoir qu'il se soit dégoûté de *Messaline*. Prenez *Bathylle,* Lelie : où trouverez-vous, je ne dis pas dans l'ordre des chevaliers, que vous dédaignez, mais même parmi les farceurs, un jeune homme qui s'éleve si haut en dansant et qui passe mieux la capriole? Voudriez-vous le sauteur *Cobus*, qui, jettant ses pieds en avant, tourne une fois en l'air avant que de tomber à terre? Ignorez-vous qu'il n'est plus jeune? Pour

Bathylle, dites-vous, la presse y est trop grande, et il refuse plus de femmes qu'il n'en agrée; mais vous avez *Dracon* le joüeur de flute: nul autre de son métier n'enfle plus decemment ses joües en souflant dans le hautbois ou le flageolet, car c'est une chose infinie que le nombre des instrumens qu'il fait parler; plaisant d'ailleurs, il fait rire jusqu'aux enfans et aux femmelettes. Qui mange et qui boit mieux que Dracon [illegible] enyvre toute une compagnie, et il [illegible] nier. Vous soûpirez, Lelie: [illegible] auroit fait un choix ou que [illegible] vous auroit prévenu? [illegible] *Cesonie*, qui l'a tant [illegible] grande foule d'amans [illegible] des Romains? à Cesonie [illegible] tricienne, qui [illegible] Je vous plains, Lelie [illegible] gion ce nouveau [illegible] maines pour [illegible] et exposez par [illegible] que ferez-vous [illegible] vous est enlevé? [illegible] naire: le [illegible] adresse; c'est un [illegible] larges et la taille [illegible] homme [illegible].

¶ Pour les femmes [illegible]

un jardinier, et un masson est un masson; pour quelques autres plus retirées, un masson est un homme, un jardinier est un homme. Tout est tentation à qui la craint.

¶ Quelques femmes donnent aux convents et à leurs amans; galantes et bienfactrices, elles ont jusques dans l'enceinte de l'autel des tribunes et des oratoires où elles lisent des billets tendres, et où personne ne voit qu'elles ne prient point Dieu.

¶ Qu'est-ce qu'une femme que l'on dirige? est-ce une femme plus complaisante pour son mary, plus douce pour ses domestiques, plus appliquée à sa famille et à ses affaires, plus ardente et plus sincere pour ses amis, qui soit moins esclave de son humeur, moins attachée à ses interêts, qui aime moins les commoditez de la vie; je ne dis pas qui fasse des largesses à ses enfans qui sont déja riches, mais qui, opulente elle-même et accablée du superflu, leur fournisse le necessaire et leur rende au moins la justice qu'elle leur doit; qui soit plus exempte d'amour de soy-même et d'éloignement pour les autres, qui soit plus libre de tous attachemens humains? Non, dites-vous, ce n'est rien de toutes ces choses. J'insiste et je vous demande : qu'est-ce donc qu'une femme que l'on dirige? Je vous entends : c'est une femme qui a un directeur.

¶ Si le confesseur et le directeur ne convien-

nent point sur une regle de conduite, qui fera le tiers qu'une femme prendra pour surarbitre?

¶ Le capital pour une femme n'est pas d'avoir un directeur, mais de vivre si uniment qu'elle s'en puisse passer.

¶ Si une femme pouvoit dire à son confesseur, avec ses autres foiblesses, celles qu'elle a pour son directeur et le temps qu'elle perd dams son entretien, peut-être luy seroit-il donné pour penitence d'y renoncer.

¶ Je voudrois qu'il me fût permis de crier de toute ma force à ces hommes saints qui ont été autrefois blessez des femmes: « Fuyez les femmes, ne les dirigez point : laissez à d'autres le soin de leur salut. »

¶ C'est trop contre un mary d'être coquette et devote : une femme devroit opter.

¶ J'ai differé à le dire, et j'en ay souffert, mais enfin il m'échape, et j'espere même que ma franchise sera utile à celles qui, n'ayant pas assez d'un confesseur pour leur conduite, n'usent d'aucun discernement dans le choix de leurs directeurs. Je ne sors pas d'admiration et d'étonnement à la vûë de certains personnages que je ne nomme point ; j'ouvre de fort grands yeux sur eux, je les contemple : ils parlent, je prête l'oreille ; je m'informe, on me dit des faits, je les recüeille, et je ne comprends pas comment des gens en qui je

crois voir toutes choses diametralement opposées au bon esprit, au sens droit, à l'experience des affaires du monde, à la connoissance de l'homme, à la science de la religion et des mœurs, présument que Dieu doive renouveler en nos jours la merveille de l'apostolat, et faire un miracle en leurs personnes, en les rendant capables, tout simples et petits esprits qu'ils sont, du ministere des ames, celuy de tous le plus délicat et le plus sublime; et si au contraire ils se croyent nez pour un employ si relevé, si difficile et accordé à si peu de personnes, et qu'ils se persuadent de ne faire en cela qu'exercer leurs talens naturels et suivre une vocation ordinaire, je le comprends encore moins.

Je vois bien que le goût qu'il y a à devenir le dépositaire du secret des familles, à se rendre necessaire pour les reconciliations, à procurer des commissions ou à placer des domestiques, à trouver toutes les portes ouvertes dans les maisons des grands, à manger souvent à de bonnes tables, à se promener en carosse dans une grande ville, et à faire de delicieuses retraites à la campagne, à voir plusieurs personnes de nom et de distinction s'interesser à sa vie et à sa santé, et à ménager pour les autres et pour soy-même tous les interêts humains; je vois bien, encore une fois, que cela seul a fait imaginer le specieux et irreprehensible pré-

texte du soin des ames, et semé dans le monde cette pepiniere intarissable de directeurs.

¶ La devotion vient à quelques-uns, et sur tout aux femmes, comme une passion, ou comme le foible d'un certain âge, ou comme une mode qu'il faut suivre.: elles comptoient autrefois une semaine par les jours de jeu, de spectacle, de concert, de mascarade ou d'un joli sermon ; elles alloient le lundy perdre leur argent chez *Ismene,* le mardy leur temps chez *Climene,* et le mercredy leur reputation chez *Celimene ;* elles sçavoient dés la veille toute la joye qu'elles devoient avoir le jour d'aprés et le lendemain ; elles joüissoient tout à la fois du plaisir present et de celuy qui ne leur pouvoit manquer ; elles auroient souhaité de les pouvoir rassembler tous en un seul jour, c'étoit alors leur unique inquietude et tout le sujet de leurs distractions, et, si elles se trouvoient quelquefois à l'Opera, elles y regrettoient la Comedie. Autres temps, autres mœurs : elles outrent l'austerité et la retraite, elle n'ouvrent plus les yeux qui leur sont donnez pour voir, elles ne mettent plus leurs sens à aucun usage, et, chose incroyable ! elles parlent peu ; elles pensent encore et assez bien d'elles-mêmes, comme assez mal des autres ; il y a chez elles une émulation de vertu et de reforme qui tient quelque chose de la jalousie ; elles ne haïssent pas de primer dans ce nouveau genre de

vie, comme elles faisoient dans celuy qu'elles viennent de quitter par politique ou par dégoût ; elles se perdoient gayement par la galanterie, par la bonne chere et par l'oysiveté, et elles se perdent tristement par la présomption et par l'envie.

¶ Si j'épouse, *Hermas,* une femme avare, elle ne me rüinera point ; si une joüeuse, elle pourra s'enrichir ; si une sçavante, ella sçaura m'instruire ; si une prude, elle ne sera point emportée ; si une emportée, elle exercera ma patience ; si une coquette, elle voudra me plaire ; si une galante, elle le sera peut-être jusqu'à m'aimer ; si une devote[1], répondez, Hermas, que dois-je attendre de celle qui veut tromper Dieu, et qui se trompe elle-même ?

¶ Une femme est aisée à gouverner, pourvû que ce soit un homme qui s'en donne la peine ; un seul même en gouverne plusieurs ; il cultive leur esprit et leur memoire, fixe et détermine leur religion, il entreprend même de regler leur cœur ; elles n'approuvent et ne desapprouvent, ne loüent et ne condamnent qu'aprés avoir consulté ses yeux et son visage ; il est le dépositaire de leurs joyes et de leurs chagrins, de leurs desirs, de leurs jalousies, de leurs haines et de leurs amours : il les fait rompre avec leurs galands, il les broüille et les

---

1. Fausse dévote.

reconcilie avec leurs maris, et il profite des interregnes. Il prend soin de leurs affaires, sollicite leurs procés et voit leurs juges; il leur donne son medecin, son marchand, ses ouvriers; il s'ingere de les loger, de les meubler, et il ordonne de leur équipage. On le voit avec elles dans leurs carosses, dans les rües d'une ville et aux promenades, ainsi que dans leur banc à un sermon, et dans leur loge à la Comedie; il fait avec elles les mêmes visites, il les accompagne au bain, aux eaux, dans les voyages; il a le plus commode appartement chez elles à la campagne. Il vieillit sans déchoir de son autorité, un peu d'esprit et beaucoup de temps à perdre luy suffit pour la conserver; les enfans, les heritiers, la bru, la niece, les domestiques, tout en dépend. Il a commencé par se faire estimer, il finit par se faire craindre. Cet ami si ancien, si necessaire, meurt sans qu'on le pleure, et dix femmes dont il étoit le tyran heritent par sa mort de la liberté.

¶ Quelques femmes ont voulu cacher leur conduite sous les dehors de la modestie, et tout ce que chacune a pû gagner par une continuelle affectation, et qui ne s'est jamais démentie, a été de faire dire de soy : « On l'auroit prise pour une vestale. »

¶ C'est dans les femmes une violente preuve d'une reputation bien nette et bien établie, qu'elle ne soit pas même effleurée par la familiarité de

une belle arme : elle est cizelée artistement, d'une polissure admirable et d'un travail fort recherché; c'est une piece de cabinet, que l'on montre aux curieux, qui n'est pas d'usage, qui ne sert ny à la guerre ny à la chasse, non plus qu'un cheval de manege, quoyque le mieux instruit du monde.

Si la science et la sagesse se trouvent unies en un même sujet, je ne m'informe plus du sexe, j'admire; et si vous me dites qu'une femme sage ne songe gueres à [illegible] ite, ou qu'une femme sçavante n'est gu[illegible] vous avez déja oublié ce que vous venez d[illegible] que les femmes ne sont détournées des scie[illegible] que par de certains defauts : concluez donc vous-même que moins elles auroient de ces defauts, plus elles seroient sages; et qu'ainsi une femme sage n'en seroit que plus propre à devenir sçavante, ou qu'une femme sçavante, n'étant telle que parce qu'elle auroit pû vaincre beaucoup de defauts, n'en est que plus sage.

¶ La neutralité entre des femmes qui nous sont également amies, quoy qu'elles ayent rompu pour des interêts où nous n'avons nulle part, est un point difficile; il faut choisir souvent entr'elles ou les perdre toutes deux.

¶ Il y a telle femme qui aime mieux son argent que ses amis, et ses amans que son argent.

¶ Il est étonnant de voir dans le cœur de cer-

taines femmes quelque chose de plus vif et de plus fort que l'amour pour les hommes, je veux dire l'ambition et le jeu : de telles femmes rendent les hommes chastes, elles n'ont de leur sexe que les habits.

¶ Les femmes sont extrêmes ; elles sont meilleures ou pires que les hommes.

¶ La plûpart des femmes n'ont guères de principes, elles se conduisent par le cœur, et dépendent pour leurs mœurs de ceux qu'elles aiment.

¶ Les femmes vont plus loin en amour que la plûpart des hommes ; mais les hommes l'emportent sur elles en amitié.

Les hommes sont cause que les femmes ne s'aiment point.

¶ Il y a du peril à contrefaire. *Lise*, déja vieille, veut rendre une jeune femme ridicule, et elle-même devient difforme, elle me fait peur ; elle use pour l'imiter de grimaces et de contorsions : la voilà aussi laide qu'il faut pour embellir celle dont elle se mocque.

¶ On veut à la ville que bien des idiots et des idiotes ayent de l'esprit ; on veut à la cour que bien des gens manquent d'esprit qui en ont beaucoup, et entre les personnes de ce dernier genre une belle femme ne se sauve qu'à peine avec d'autres femmes.

¶ Un homme est plus fidele au secret d'autruy

qu'au sien propre; une femme, au contraire, garde mieux son secret que celuy d'autruy.

¶ Il n'y a point dans le cœur d'une jeune personne un si violent amour auquel l'interêt ou l'ambition n'ajoûte quelque chose.

¶ Il y a un temps où les filles les plus riches doivent prendre parti; elles n'en laissent gueres échaper les premieres occasions sans se préparer un long repentir; il semble que la reputation des biens diminuë en elles avec celle de leur beauté : tout favorise au contraire une jeune personne, jusques à l'opinion des hommes, qui aiment à luy accorder tous les avantages qui peuvent la rendre plus souhaitable.

¶ Combien de filles à qui une grande beauté n'a jamais servi qu'à leur faire esperer une grande fortune!

¶ Les belles filles sont sujettes à vanger ceux de leurs amans qu'elles ont maltraitez, ou par de laids, ou par de vieux, ou par d'indignes maris.

¶ La plûpart des femmes jugent du merite et de la bonne mine d'un homme par l'impression qu'il fait sur elles, et n'accordent presque ny l'un ny l'autre à celuy pour qui elles ne sentent rien.

¶ Un homme qui seroit en peine de connoître s'il change, s'il commence à vieillir, peut consulter les yeux d'une jeune femme qu'il aborde et le ton dont elle luy parle : il apprendra ce qu'il craint de sçavoir. Rude école.

¶ Une femme qui n'a jamais les yeux que sur une même personne, ou qui les en détourne toujours, fait penser d'elle la même chose.

¶ Il coûte peu aux femmes de dire ce qu'elles ne sentent point; il coûte encore moins aux hommes de dire ce qu'ils sentent.

¶ Il arrive quelquefois qu'une femme cache à un homme toute la passion qu'elle sent pour lui, pendant que de son côté il feint pour elle toute celle qu'il ne sent pas.

¶ L'on suppose un homme indifférent, mais qui voudroit persuader à une femme une passion qu'il ne sent pas, et l'on demande s'il ne lui seroit pas plus aisé d'imposer à celle dont il est aimé qu'à celle qui ne l'aime point.

¶ Un homme peut tromper une femme par un feint attachement, pourvu qu'il n'en ait pas ailleurs un veritable.

¶ Un homme éclate contre une femme qui ne l'aime plus, et se console; une femme fait moins de bruit quand elle est quittée, et demeure longtemps inconsolable.

¶ Les femmes guérissent de leur paresse par la vanité ou par l'amour.

La paresse, au contraire, dans les femmes vives, est le présage de l'amour.

¶ Il est fort sûr qu'une femme qui écrit avec emportement est emportée; il est moins clair qu'elle soit

soit touchée : il semble qu'une passion vive et tendre est morne et silencieuse, et que le plus pressant interêt d'une femme qui n'est plus libre, celuy qui l'agite davantage, est moins de persuader qu'elle aime que de s'asseurer si elle est aimée.

¶ *Glycere* n'aime pas les femmes, elle hait leur commerce et leurs visites, se fait celer pour elles, et souvent pour ses amis, dont le nombre est petit, à qui elle est severe, qu'elle resserre dans leur ordre, sans leur permettre rien de ce qui passe l'amitié; elle est distraite avec eux, leur répond par des monosyllabes, et semble chercher à s'en défaire; elle est solitaire et farouche dans sa maison; sa porte est mieux gardée, et sa chambre plus inaccessible que celles de *Monthoron* et d'*Hemery;* une seule *Corinne* y est attenduë, y est reçuë, et à toutes les heures; on l'embrasse à plusieurs reprises, on croit l'aimer, on luy parle à l'oreille dans un cabinet où elles sont seules, on a soy-même plus de deux oreilles pour l'écouter, on se plaint à elle de tout autre que d'elle, on luy dit toutes choses et l'on ne luy apprend rien, elle a la confiance de tous les deux : l'on voit Glycere en partie quarrée au bal, au theatre, dans les jardins publics, sur le chemin de *Venouze,* où l'on mange les premiers fruits; quelquefois seule en littiere sur la route du grand faubourg où elle a un verger delicieux, ou à la porte de *Canidie,* qui a de si

esperer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui employe la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

¶ Un mari n'a gueres un rival qui ne soit de sa main et comme un present qu'il a autrefois fait à sa femme; il le louë devant elle de ses belles dents et de sa belle tête; il agrée ses soins, il reçoit ses visites, et, aprés ce qui luy vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet amy luy envoie; il donne à souper, et il dit aux conviez : « Goûtez bien cela, il est de *Leandre*, et il ne me coûte qu'un *grand-mercy.* »

¶ Il y a telle femme qui aneantit ou qui enterre son mary au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne vit-il plus? on en doute; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soûmission; il ne luy est dû ny doüaire ny conventions; mais, à cela prés et qu'il n'accouche pas, il est la femme et elle le mari; ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vray seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le rotisseur et le cuisinier, et c'est toûjours chez Madame qu'on a soupé; ils n'ont souvent rien de commun, ny le lit ny la table, pas même le nom, ils vivent à la romaine ou à la grecque, chacun a le sien; et ce n'est qu'avec

le temps, et aprés qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sçait enfin que Monsieur B... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L ...

¶ Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari y revient par sa noblesse et ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son merite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

¶ Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

¶ Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage : on pleure, on recite, on repete, on est si touchée de la mort de son mari qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

¶ Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celuy qu'elle doit aimer.

¶ Il y avoit à *Smyrne* une tres-belle fille qu'on appelloit *Emire*, et qui étoit moins connuë dans toute la ville par sa beauté que par la severité de ses mœurs, et surtout par l'indifference qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun peril et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou

erer de défendre le cœur d'une jeune femme les entreprises de son galant, qui employe ure et la magnificence, la complaisance, les , l'empressement, les dons, la flatterie.

Un mari n'a gueres un rival qui ne soit de sa et comme un present qu'il a autrefois fait à me; il le louë devant elle de ses belles dents de sa belle ; il agrée ses soins, il reçoit ses visites, et, apres ce qui vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleu oût que le gibier et les truffes que cet amy luy envoie; il donne à souper, et il dit aux conviez : « Goûtez bien cela, il est de *Leandre*, et il ne me coûte qu'un *grand-mercy*. »

¶ Il y a telle femme qui aneantit ou qui enterre son mary au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne vit-il plus? on en doute; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soûmission; il ne luy est dû ny doüaire ny conventions; mais, à cela prés et qu'il n'accouche pas, il est la femme et elle le mari; ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vray seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le rotisseur et le cuisinier, et c'est toûjours chez Madame qu'on a soupé; ils n'ont souvent rien de commun, ny le lit ny la table, pas même le nom, ils vivent à la romaine ou à la grecque, chacun a le sien; et ce n'est qu'avec

le temps, et aprés qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sçait enfin que Monsieur B... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L ...

¶ Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari y revient par sa noblesse et ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son merite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

¶ Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

¶ Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage : on pleure, on recite, on repete, on est si touchée de la mort de son mari qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

¶ Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celuy qu'elle doit aimer.

¶ Il y avoit à *Smyrne* une tres-belle fille qu'on appelloit *Emire*, et qui étoit moins connuë dans toute la ville par sa beauté que par la severité de ses mœurs, et surtout par l'indifference qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun peril et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou

pour ses freres; elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps, et celles qu'elle avoit vûës elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devoit cette experience la luy avoit renduë si douce qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celuy de l'estime et de la confiance dont elle étoit si contente : elle ne parloit que d'*Euphrosine*, c'étoit le nom de cette fidelle amie, et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'Euphrosine; leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises, et il est vray qu'elle les aima toûjours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un prêtre de *Jupiter* qui avoit accés dans la maison de son pere, à qui elle plut, qui osa le luy declarer et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même avanture. Elle triomphoit cependant, et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le Ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent neanmoins qu'à la rendre plus vaine et qu'à l'affermir

dans la reputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes luy acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de desespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crete*, et le troisiéme mourut de langueur et d'insomnie. Celuy qui les devoit vanger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit gueri par des reflexions sur son âge et sur le caractere de la personne à qui il vouloit plaire; il desira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il luy amena un jour son fils, qui étoit jeune, d'une physionomie agreable, et qui avoit une taille fort noble; elle le vit avec interêt, et, comme il se tût beaucoup en la presence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit et desira qu'il en eût eu davantage : il la vit seul, parla assez et avec esprit; mais, comme il la regarda peu et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galand. Elle s'entretint de luy avec son amie, qui voulut le voir : il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il luy dit qu'elle étoit belle; et Emire, si indifferente, devenuë jalouse, comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, et que non seulement il

étoit galand, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie; elle desira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, et une seconde entrevuë luy fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne luy connoît plus le merite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation; elle ne l'aime plus, et ce changement luy fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon et Euphrosine se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent; la nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joye si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend et s'en désespere, elle ressent tout son amour, elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse; il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil et ne veut plus manger, elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frere pour Ctesiphon et elle luy parle comme à un amant; elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bien-tôt dans de plus grands et n'en rougit plus, elle ne les connoît plus; alors elle craint les hommes, mais trop tard,



c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison luy revient et où elle gemit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vûë si fiere et si inaccessible, trouve que les dieux l'ont trop punie.





# DU CŒUR

IL y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez mediocres.

¶ L'amitié peut subsister entre des gens de differens sexes, exemte même de toute grossiereté ; une femme cependant regarde toûjours un homme comme un homme, et reciproquement un homme regarde une femme comme une femme : cette liaison n'est ny passion ny amitié pure, elle fait une classe à part.

¶ L'amour naît brusquement, sans autre reflexion, par temperament ou par foiblesse ; un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelque-

fois en un moment un beau visage ou une belle main !

¶ Le temps, qui fortifie les amitiez, affoiblit l'amour.

¶ Tant que l'amour dure il subsiste de soy-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie ; l'amitié, au contraire, a besoin de secours, elle perit faute de soins, de confiance et de complaisance.

¶ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

¶ L'amour et l'amitié s'excluënt l'un l'autre.

¶ Celuy qui a eu l'experience d'un grand amour neglige l'amitié, et celuy qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

¶ L'amour commence par l'amour, et l'on ne sçauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

¶ Rien ne ressemble mieux à une vive amitié que ces liaisons que l'interêt de nôtre amour nous fait cultiver.

¶ L'on n'aime bien qu'une seule fois, c'est la premiere : les amours qui suivent sont moins involontaires.

¶ L'amour qui naît subitement est le plus long à guerir.

¶ L'amour qui croît peu à peu et par degrez res-

¶ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la premiere faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

¶ Il semble que, s'il y a un soupçon injuste, bizarre et sans fondement qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'experience, meriteroit un autre nom.

Le temperament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toûjours une grande passion; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse; l'on souffre de la jalousie, et l'on fait souffrir les autres.

Celles qui ne nous ménagent sur rien et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie ne meriteroient de nous aucune jalousie si l'on se regloit plus par leurs sentimens et leur conduite que par son cœur.

¶ Les froideurs et les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes; en amour il n'y a gueres d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimez.

¶ L'on n'est pas plus maître de toûjours aimer qu'on l'a été de ne pas aimer.

¶ Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.

¶ Le commencement et le declin de l'amour se

font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

¶ Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné et que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer, c'est souvent une autre foiblesse que de guerir.

On guerit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoy toûjours pleurer et toûjours aimer.

¶ Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est gueres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amerement, et l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si leger que l'on se console.

¶ Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperdûment : car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

¶ L'on est encore longtemps à se voir par habitude et à se dire de bouche que l'on s'aime, aprés que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

¶ Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules qu'il s'aigrit par les reflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

¶ L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

¶ Regretter ce que l'on aime est un bien en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

¶ Quelque désinteressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux et avoir la generosité de recevoir.

Celuy-là peut prendre qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à luy donner.

¶ Donner, c'est agir; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ny ceder à l'importunité ou à la necessité de ceux qui nous demandent.

¶ Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

¶ On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine : il est vray qu'on est dispensé de donner à ses ennemis; mais ne coute-t-il rien de s'en vanger? ou, s'il est doux et naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? ne seroit-il pas dur et penible de ne leur en point faire?

¶ Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celuy à qui l'on vient de donner.

¶ Je ne sçay si un bienfait qui tombe sur un ingrat, et ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, et s'il meritoit plus de reconnoissance.

¶ La liberalité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

¶ S'il est vray que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met en la place des malheureux, pourquoy tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs miseres?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux miserables.

¶ L'experience confirme que la molesse ou l'indulgence pour soy et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice.

¶ Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soy-même, n'est indulgent aux autres que par un excés de raison.

¶ Quelque desagréement qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de nôtre sujettion : de même la joye que l'on reçoit de l'élevation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au dessus de nous ou s'égaler à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soy-même, car l'on veut des dépendans, et qu'il n'en coûte rien; l'on veut aussi le bien de ses amis, et, s'il arrive, ce n'est pas toûjours pour s'en réjoüir que l'on commence.

esperer de défendre le cœur d'une jeune femme contre les entreprises de son galant, qui employe la parure et la magnificence, la complaisance, les soins, l'empressement, les dons, la flatterie.

¶ Un mari n'a gueres un rival qui ne soit de sa main et comme un present qu'il a autrefois fait à sa femme ; il le louë devant elle de ses belles dents et de sa belle tête ; il agrée ses soins, il reçoit ses visites, et, aprés ce qui luy vient de son cru, rien ne lui paroît de meilleur goût que le gibier et les truffes que cet amy luy envoie ; il donne à souper, et il dit aux conviez : « Goûtez bien cela, il est de *Leandre*, et il ne me coûte qu'un *grand-mercy*. »

¶ Il y a telle femme qui aneantit ou qui enterre son mary au point qu'il n'en est fait dans le monde aucune mention : vit-il encore, ne vit-il plus ? on en doute ; il ne sert dans sa famille qu'à montrer l'exemple d'un silence timide et d'une parfaite soûmission ; il ne luy est dû ny doüaire ny conventions ; mais, à cela prés et qu'il n'accouche pas, il est la femme et elle le mari ; ils passent les mois entiers dans une même maison sans le moindre danger de se rencontrer, il est vray seulement qu'ils sont voisins. Monsieur paye le rotisseur et le cuisinier, et c'est toûjours chez Madame qu'on a soupé ; ils n'ont souvent rien de commun, ny le lit ny la table, pas même le nom, ils vivent à la romaine ou à la grecque, chacun a le sien ; et ce n'est qu'avec

le temps, et aprés qu'on est initié au jargon d'une ville, qu'on sçait enfin que Monsieur B... est publiquement depuis vingt années le mari de Madame L ...

¶ Telle autre femme à qui le desordre manque pour mortifier son mari y revient par sa noblesse et ses alliances, par la riche dot qu'elle a apportée, par les charmes de sa beauté, par son merite, par ce que quelques-uns appellent vertu.

¶ Il y a peu de femmes si parfaites qu'elles empêchent un mari de se repentir du moins une fois le jour d'avoir une femme ou de trouver heureux celui qui n'en a point.

¶ Les douleurs muettes et stupides sont hors d'usage : on pleure, on recite, on repete, on est si touchée de la mort de son mari qu'on n'en oublie pas la moindre circonstance.

¶ Ne pourroit-on point découvrir l'art de se faire aimer de sa femme ?

¶ Une femme insensible est celle qui n'a pas encore vû celuy qu'elle doit aimer.

¶ Il y avoit à *Smyrne* une tres-belle fille qu'on appelloit *Emire*, et qui étoit moins connuë dans toute la ville par sa beauté que par la severité de ses mœurs, et surtout par l'indifference qu'elle conservoit pour tous les hommes, qu'elle voyoit, disoit-elle, sans aucun peril et sans d'autres dispositions que celles où elle se trouvoit pour ses amies ou

pour ses freres; elle ne croyoit pas la moindre partie de toutes les folies qu'on disoit que l'amour avoit fait faire dans tous les temps, et celles qu'elle avoit vûës elle-même, elle ne les pouvoit comprendre : elle ne connoissoit que l'amitié. Une jeune et charmante personne à qui elle devoit cette experience la luy avoit renduë si douce qu'elle ne pensoit qu'à la faire durer, et n'imaginoit pas par quel autre sentiment elle pourroit jamais se refroidir sur celuy de l'estime et de la confiance dont elle étoit si contente : elle ne parloit que d'*Euphrosine*, c'étoit le nom de cette fidelle amie, et tout Smyrne ne parloit que d'elle et d'Euphrosine; leur amitié passoit en proverbe. Emire avoit deux freres qui étoient jeunes, d'une excellente beauté, et dont toutes les femmes de la ville étoient éprises, et il est vray qu'elle les aima toûjours comme une sœur aime ses freres. Il y eut un prêtre de *Jupiter* qui avoit accés dans la maison de son pere, à qui elle plut, qui osa le luy declarer et ne s'attira que du mépris. Un vieillard qui, se confiant en sa naissance et en ses grands biens, avoit eu la même audace, eut aussi la même avanture. Elle triomphoit cependant, et c'étoit jusqu'alors au milieu de ses freres, d'un prêtre et d'un vieillard, qu'elle se disoit insensible. Il sembla que le Ciel voulut l'exposer à de plus fortes épreuves, qui ne servirent neanmoins qu'à la rendre plus vaine et qu'à l'affermir

dans la reputation d'une fille que l'amour ne pouvoit toucher. De trois amans que ses charmes luy acquirent successivement, et dont elle ne craignit pas de voir toute la passion, le premier, dans un transport amoureux, se perça le sein à ses pieds; le second, plein de desespoir de n'être pas écouté, alla se faire tuer à la guerre de *Crete*, et le troisiéme mourut de langueur et d'insomnie. Celuy qui les devoit vanger n'avoit pas encore paru. Ce vieillard qui avoit été si malheureux dans ses amours s'en étoit gueri par des reflexions sur son âge et sur le caractere de la personne à qui il vouloit plaire; il desira de continuer de la voir, et elle le souffrit. Il luy amena un jour son fils, qui étoit jeune, d'une physionomie agreable, et qui avoit une taille fort noble; elle le vit avec interêt, et, comme il se tût beaucoup en la presence de son pere, elle trouva qu'il n'avoit pas assez d'esprit et desira qu'il en eût eu davantage : il la vit seul, parla assez et avec esprit; mais, comme il la regarda peu et qu'il parla encore moins d'elle et de sa beauté, elle fut surprise et comme indignée qu'un homme si bien fait et si spirituel ne fût pas galand. Elle s'entretint de luy avec son amie, qui voulut le voir : il n'eut des yeux que pour Euphrosine, il luy dit qu'elle étoit belle; et Emire, si indifferente, devenuë jalouse, comprit que *Ctesiphon* étoit persuadé de ce qu'il disoit, et que non seulement il

étoit galand, mais même qu'il étoit tendre. Elle se trouva depuis ce temps moins libre avec son amie; elle desira de les voir ensemble une seconde fois pour être plus éclaircie, et une seconde entrevuë luy fit voir encore plus qu'elle ne craignoit de voir et changea ses soupçons en certitude. Elle s'éloigne d'Euphrosine, ne luy connoît plus le merite qui l'avoit charmée, perd le goût de sa conversation; elle ne l'aime plus, et ce changement luy fait sentir que l'amour dans son cœur a pris la place de l'amitié. Ctesiphon et Euphrosine se voient tous les jours, s'aiment, songent à s'épouser, s'épousent; la nouvelle s'en répand par toute la ville, et l'on publie que deux personnes enfin ont eu cette joye si rare de se marier à ce qu'ils aimoient. Emire l'apprend et s'en désespere, elle ressent tout son amour, elle recherche Euphrosine pour le seul plaisir de revoir Ctesiphon; mais ce jeune mari est encore l'amant de sa femme, et trouve une maîtresse dans une nouvelle épouse; il ne voit dans Emire que l'amie d'une personne qui lui est chere. Cette fille infortunée perd le sommeil et ne veut plus manger, elle s'affoiblit, son esprit s'égare, elle prend son frere pour Ctesiphon et elle luy parle comme à un amant; elle se détrompe, rougit de son égarement; elle retombe bien-tôt dans de plus grands et n'en rougit plus, elle ne les connoît plus; alors elle craint les hommes, mais trop tard,

c'est sa folie : elle a des intervalles où sa raison luy revient et où elle gemit de la retrouver. La jeunesse de Smyrne, qui l'a vûë si fiere et si insensible, trouve que les dieux l'ont trop punie.





# DU CŒUR

Il y a un goût dans la pure amitié où ne peuvent atteindre ceux qui sont nez mediocres.

¶ L'amitié peut subsister entre des gens de differens sexes, exemte même de toute grossiereté ; une femme cependant regarde toûjours un homme comme un homme, et reciproquement un homme regarde une femme comme une femme : cette liaison n'est ny passion ny amitié pure, elle fait une classe à part.

¶ L'amour naît brusquement, sans autre reflexion, par temperament ou par foiblesse ; un trait de beauté nous fixe, nous détermine. L'amitié, au contraire, se forme peu à peu, avec le temps, par la pratique, par un long commerce. Combien d'esprit, de bonté de cœur, d'attachement, de services et de complaisance dans les amis, pour faire en plusieurs années bien moins que ne fait quelque-

fois en un moment un beau visage ou une belle main!

¶ Le temps, qui fortifie les amitiez, affoiblit l'amour.

¶ Tant que l'amour dure il subsiste de soy-même, et quelquefois par les choses qui semblent le devoir éteindre, par les caprices, par les rigueurs, par l'éloignement, par la jalousie; l'amitié, au contraire, a besoin de secours, elle perit faute de soins, de confiance et de complaisance.

¶ Il est plus ordinaire de voir un amour extrême qu'une parfaite amitié.

¶ L'amour et l'amitié s'excluënt l'un l'autre.

¶ Celuy qui a eu l'experience d'un grand amour neglige l'amitié, et celuy qui est épuisé sur l'amitié n'a encore rien fait pour l'amour.

¶ L'amour commence par l'amour, et l'on ne sçauroit passer de la plus forte amitié qu'à un amour foible.

¶ Rien ne ressemble mieux à une vive amitié que ces liaisons que l'interêt de nôtre amour nous fait cultiver.

¶ L'on n'aime bien qu'une seule fois, c'est la premiere : les amours qui suivent sont moins involontaires.

¶ L'amour qui naît subitement est le plus long à guerir.

¶ L'amour qui croît peu à peu et par degrez res-

s le trop à l'amitié pour être une passion violente.

¶ Celuy qui aime assez pour vouloir aimer un million de fois plus qu'il ne fait ne cede en amour qu'à celuy qui aime plus qu'il ne voudroit.

¶ Si j'accorde que dans la violence d'une grande passion on peut aimer quelqu'un plus que soy-même, à qui feray-je plus de plaisir, ou à ceux qui aiment, ou à ceux qui sont aimez?

¶ Les hommes souvent veulent aimer et ne sçauroient y réüssir; ils cherchent leur défaite sans pouvoir la rencontrer, et, si j'ose ainsi parler, ils sont contraints de demeurer libres.

¶ Ceux qui s'aiment d'abord avec la plus violente passion contribuënt bien-tôt chacun de leur part à s'aimer moins, et ensuite à ne s'aimer plus. Qui d'un homme ou d'une femme met davantage du sien dans cette rupture, il n'est pas aisé de le décider : les femmes accusent les hommes d'être volages, et les hommes disent qu'elles sont legeres.

¶ Quelque délicat que l'on soit en amour, on pardonne plus de fautes que dans l'amitié.

¶ C'est une vengeance douce à celuy qui aime beaucoup de faire par tout son procedé d'une personne ingrate une tres-ingrate.

¶ Il est triste d'aimer sans une grande fortune, et qui nous donne les moyens de combler ce que

l'on aime et le rendre si heureux qu'il n'ait plus de souhaits à faire.

¶ S'il se trouve une femme pour qui l'on ait eu une grande passion et qui ait été indifferente, quelques importans services qu'elle nous rende dans la suite de nôtre vie, l'on court un grand risque d'être ingrat.

¶ Une grande reconnoissance emporte avec soy beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige.

¶ Estre avec des gens qu'on aime, cela suffit; rêver, leur parler, ne leur parler point, penser à eux, penser à des choses plus indifferentes, mais auprés d'eux, tout est égal.

¶ Il n'y a pas si loin de la haine à l'amitié que de l'antipathie.

¶ Il semble qu'il est moins rare de passer de l'antipathie à l'amour qu'à l'amitié.

¶ L'on confie son secret dans l'amitié, mais il échape dans l'amour.

L'on peut avoir la confiance de quelqu'un sans en avoir le cœur : celuy qui a le cœur n'a pas besoin de revelation ou de confiance, tout luy est ouvert.

¶ L'on ne voit dans l'amitié que les défauts qui peuvent nuire à nos amis. L'on ne voit en amour de défauts dans ce qu'on aime que ceux dont on souffre soy-même.

¶ Il n'y a qu'un premier dépit en amour, comme la premiere faute dans l'amitié, dont on puisse faire un bon usage.

¶ Il semble que, s'il y a un soupçon injuste, bizarre et sans fondement qu'on ait une fois appelé jalousie, cette autre jalousie qui est un sentiment juste, naturel, fondé en raison et sur l'experience, meriteroit un autre nom.

Le temperament a beaucoup de part à la jalousie, et elle ne suppose pas toûjours une grande passion; c'est cependant un paradoxe qu'un violent amour sans délicatesse.

Il arrive souvent que l'on souffre tout seul de la délicatesse; l'on souffre de la jalousie, et l'on fait souffrir les autres.

¶ Celles qui ne nous ménagent sur rien et ne nous épargnent nulles occasions de jalousie ne meriteroient de nous aucune jalousie si l'on se regloit plus par leurs sentimens et leur conduite que par son cœur.

¶ Les froideurs et les relâchemens dans l'amitié ont leurs causes; en amour il n'y a gueres d'autre raison de ne s'aimer plus que de s'être trop aimez.

¶ L'on n'est pas plus maître de toûjours aimer qu'on l'a été de ne pas aimer.

¶ Les amours meurent par le dégoût, et l'oubli les enterre.

¶ Le commencement et le declin de l'amour se

font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls.

¶ Cesser d'aimer, preuve sensible que l'homme est borné et que le cœur a ses limites.

C'est foiblesse que d'aimer, c'est souvent une autre foiblesse que de guerir.

On guerit comme on se console : on n'a pas dans le cœur de quoy toûjours pleurer et toûjours aimer.

¶ Il devroit y avoir dans le cœur des sources inépuisables de douleur pour de certaines pertes. Ce n'est gueres par vertu ou par force d'esprit que l'on sort d'une grande affliction : l'on pleure amerement, et l'on est sensiblement touché ; mais l'on est ensuite si foible ou si leger que l'on se console.

¶ Si une laide se fait aimer, ce ne peut être qu'éperduëment : car il faut que ce soit ou par une étrange foiblesse de son amant, ou par de plus secrets et de plus invincibles charmes que ceux de la beauté.

¶ L'on est encore long-temps à se voir par habitude et à se dire de bouche que l'on s'aime, aprés que les manieres disent qu'on ne s'aime plus.

¶ Vouloir oublier quelqu'un, c'est y penser. L'amour a cela de commun avec les scrupules, qu'il s'aigrit par les reflexions et les retours que l'on fait pour s'en délivrer. Il faut, s'il se peut, ne point songer à sa passion pour l'affoiblir.

¶ L'on veut faire tout le bonheur, ou, si cela ne se peut ainsi, tout le malheur de ce qu'on aime.

¶ Regretter ce que l'on aime est un bien en comparaison de vivre avec ce que l'on hait.

¶ Quelque désinteressement qu'on ait à l'égard de ceux qu'on aime, il faut quelquefois se contraindre pour eux et avoir la generosité de recevoir.

Celuy-là peut prendre qui goûte un plaisir aussi délicat à recevoir que son ami en sent à luy donner.

¶ Donner, c'est agir; ce n'est pas souffrir de ses bienfaits, ny ceder à l'importunité ou à la necessité de ceux qui nous demandent.

¶ Si l'on a donné à ceux que l'on aimoit, quelque chose qu'il arrive, il n'y a plus d'occasions où l'on doive songer à ses bienfaits.

¶ On a dit en latin qu'il coûte moins cher de haïr que d'aimer, ou, si l'on veut, que l'amitié est plus à charge que la haine : il est vray qu'on est dispensé de donner à ses ennemis; mais ne coute-t-il rien de s'en vanger? ou, s'il est doux et naturel de faire du mal à ce que l'on hait, l'est-il moins de faire du bien à ce qu'on aime? ne seroit-il pas dur et penible de ne leur en point faire?

¶ Il y a du plaisir à rencontrer les yeux de celuy à qui l'on vient de donner.

¶ Je ne sçay si un bienfait qui tombe sur un ingrat, et ainsi sur un indigne, ne change pas de nom, et s'il meritoit plus de reconnoissance.

¶ La liberalité consiste moins à donner beaucoup qu'à donner à propos.

¶ S'il est vray que la pitié ou la compassion soit un retour vers nous-mêmes qui nous met en la place des malheureux, pourquoy tirent-ils de nous si peu de soulagement dans leurs miseres?

Il vaut mieux s'exposer à l'ingratitude que de manquer aux miserables.

¶ L'experience confirme que la molesse ou l'indulgence pour soy et la dureté pour les autres n'est qu'un seul et même vice.

¶ Un homme dur au travail et à la peine, inexorable à soy-même, n'est indulgent aux autres que par un excés de raison.

¶ Quelque desagréement qu'on ait à se trouver chargé d'un indigent, l'on goûte à peine les nouveaux avantages qui le tirent enfin de nôtre sujettion : de même la joye que l'on reçoit de l'élevation de son ami est un peu balancée par la petite peine qu'on a de le voir au dessus de nous ou s'égaler à nous. Ainsi l'on s'accorde mal avec soy-même, car l'on veut des dépendans, et qu'il n'en coûte rien; l'on veut aussi le bien de ses amis, et, s'il arrive, ce n'est pas toûjours pour s'en réjoüir que l'on commence.

¶ On convie, on invite, on offre sa maison, sa table, son bien et ses services; rien ne coûte qu'à tenir parole.

¶ C'est assez pour soy d'un fidele ami, c'est même beaucoup de l'avoir rencontré; on ne peut en avoir trop pour le service des autres.

¶ Quand on a assez fait auprés de certaines personnes pour avoir dû se les acquerir, si cela ne réüssit point, il y a encore une ressource, qui est de ne plus rien faire.

¶ Vivre avec ses ennemis comme s'ils devoient un jour être nos amis, et vivre avec nos amis comme s'ils pouvoient devenir nos ennemis, n'est ny selon la nature de la haine, ny selon les regles de l'amitié : ce n'est point une maxime morale, mais politique.

¶ On ne doit pas se faire des ennemis de ceux qui, mieux connus, pourroient avoir rang entre nos amis : on doit faire choix d'amis si seurs et d'une si exacte probité que, venant à cesser de l'être, ils ne veüillent pas abuser de nôtre confiance, ny se faire craindre comme ennemis.

¶ Il est doux de voir ses amis par goût et par estime; il est penible de les cultiver par interêt : c'est *solliciter*.

¶ Il faut briguer la faveur de ceux à qui l'on veut du bien, plûtôt que de ceux de qui l'on espere du bien.

¶ On ne vole point des mêmes aîles pour sa fortune que l'on fait pour des choses frivoles et de fantaisie : il y a un sentiment de liberté à suivre ses caprices, et tout au contraire de servitude à courir pour son établissement; il est naturel de le souhaiter beaucoup et d'y travailler peu, de se croire digne de le trouver sans l'avoir cherché.

¶ Celuy qui sçait attendre le bien qu'il souhaite ne prend pas le chemin de se desesperer s'il ne luy arrive pas, et celuy au contraire qui desire une chose avec une grande impatience y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succés.

¶ Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose que, de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer.

¶ Les choses les plus souhaitées n'arrivent point, ou, si elles arrivent, ce n'est ny dans le temps ny dans les circonstances où elles auroient fait un extrême plaisir.

¶ Il faut rire avant que d'être heureux, de peur de mourir sans avoir ry.

¶ La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lors qu'elle est agreable, puisque, si l'on cousoit ensemble toutes les heures que l'on passe avec ce qui plaît, l'on feroit à peine d'un grand nombre d'années une vie de quelques mois.

¶ Qu'il est difficile d'être content de quelqu'un!

¶ On ne pourroit se défendre de quelque joye à voir perir un méchant homme : l'on joüiroit alors du fruit de sa haine, et l'on tireroit de luy tout ce qu'on en peut esperer, qui est le plaisir de sa perte. Sa mort enfin arrive, mais dans une conjoncture où nos intérêts ne nous permettent pas de nous en réjoüir : il meurt trop tôt ou trop tard.

¶ Il est penible à un homme fier de pardonner à celuy qui le surprend en faute et qui se plaint de luy avec raison; sa fierté ne s'adoucit que lors qu'il reprend ses avantages et qu'il met l'autre dans son tort.

¶ Comme nous nous affectionnons de plus en plus aux personnes à qui nous faisons du bien, de même nous haïssons violemment ceux que nous avons beaucoup offensez.

¶ Il est également difficile d'étouffer dans les commencemens le sentiment des injrues et de le conserver aprés un certain nombre d'années.

¶ C'est par foiblesse que l'on hait un ennemi et que l'on songe à s'en vanger, et c'est par paresse que l'on s'appaise et qu'on ne se vange point.

¶ Il y a bien autant de paresse que de foiblesse à se laisser gouverner.

Il ne faut pas penser à gouverner un homme tout d'un coup et sans autre préparation dans une affaire importante et qui seroit capitale à luy ou

aux siens; il sentiroit d'abord l'empire et l'ascendant qu'on veut prendre sur son esprit, et il secouëroit le joug par honte ou par caprice; il faut tenter auprés de luy les petites choses, et de là le progrés jusqu'aux plus grandes est immanquable : tel ne pouvoit au plus, dans les commencemens, qu'entreprendre de le faire partir pour la campagne ou retourner à la ville, qui finit par luy dicter un testament où il reduit son fils à la legitime.

Pour gouverner quelqu'un long-temps et absolument, il faut avoir la main legere et ne luy faire sentir que le moins qu'il se peut sa dépendance.

Tels se laissent gouverner jusqu'à un certain point, qui au delà sont intraitables et ne se gouvernent plus; on perd tout à coup la route de leur cœur et de leur esprit; ny hauteur ny souplesse, ny force ny industrie ne les peuvent dompter; avec cette difference que quelques-uns sont ainsi faits par raison et avec fondement, et quelques autres par temperament et par humeur.

Il se trouve des hommes qui n'écoutent ny la raison ny les bons conseils, et qui s'égarent volontairement par la crainte qu'ils ont d'être gouvernez.

D'autres consentent d'être gouvernez par leurs amis en des choses presqu'indifferentes, et s'en font un droit de les gouverner à leur tour en des choses graves et de consequence.

*Drance* veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, luy parler à l'oreille ou en des termes mysterieux, rire jusqu'à éclater en sa presence, luy couper la parole, se mettre entre luy et ceux qui luy parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de luy en une posture trop libre, figurer avec luy le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, luy marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertez, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ny ne se laisse gouverner ny ne cherche à gouverner les autres; il veut que la raison gouverne seule et toûjours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument et toûjours : je serois seur de bien faire sans avoir le soin de déliberer; je joüirois de la tranquillité de celuy qui est gouverné par la raison.

¶ Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu et qui ne s'en aide.

¶ On trouve un livre de devotion, et il touche;

on en ouvre un autre qui est galand, et il fait son impression. Oseray-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, et admet les incompatibles?

¶ Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition sans autre vûë que de la cacher.

¶ Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire : « J'étois ambitieux. » Ou on ne l'est point, ou on l'est toûjours; mais le temps vient où l'on avouë que l'on a aimé.

¶ Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lors qu'ils meurent.

¶ Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison; son grand triomphe est de l'emporter sur l'interêt.

¶ L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

¶ Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de nostre esprit qu'à la bonté de nôtre naturel.

¶ Il n'y a gueres au monde un plus bel excés que celuy de la reconnoissance.

¶ Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la necessité, n'en font pas trouver.

¶ Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentimens.

¶ Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviez, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

¶ Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers comme de deux foibles qu'ils n'osent avoüer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

¶ Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de desirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassez que par celuy de sçavoir y renoncer par vertu.





# DE LA SOCIETE
## ET DE LA CONVERSATION

Un caractere bien fade est celuy de n'en avoir aucun.

¶ C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuye ; il sçait disparoître le moment qui precede celuy où il seroit de trop quelque part.

¶ L'on marche sur les mauvais plaisans, et il pleut par tout païs de cette sorte d'insectes ; un bon plaisant est une piece rare ; à un homme qui est né tel il est encore fort délicat d'en soûtenir long-temps le personnage, il n'est pas ordinaire que celuy qui fait rire se fasse estimer.

¶ Il y a beaucoup d'esprits obscenes, encore plus de médisans ou de satiriques, peu de délicats ; pour badiner avec grace et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de

manieres, trop de politesse, et même trop de fecondité; c'est créer que de railler ainsi et faire quelque chose de rien.

¶ Si l'on faisoit une serieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamneroit peut-être à un silence perpetuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits; permettre comme un mal necessaire le recit des fausses nouvelles, les vagues reflexions sur le gouvernement present ou sur l'interêt des princes, le debit des beaux sentimens, et qui reviennent toûjours les mêmes; il faut laisser *Aronce* parler proverbe, et *Melinde* parler de soy, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies.

¶ L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'impropriété des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ny la raison ny l'usage, mais leur bizarre genie, que l'envie de toûjours plaisanter et peut-

être de briller tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre et qui devient enfin leur idiome naturel; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contens d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entierement dénuez; mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont, et, ce qui est pire, on en souffre.

¶ Que dites-vous? comment? je n'y suis pas; vous plairoit-il de recommencer? j'y suis encore moins; je devine enfin : vous voulez, Acis, me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous : « Il fait froid »; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige »; vous me trouvez bon visage, et vous desirez de m'en féliciter, dites : « Je vous trouve bon visage. » Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant? Qu'importe, Acis? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de Phébus, vous ne vous en défiez point, et je vais vous jeter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de votre pompeux galimatias

thias, de vos phrases embroüillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par vôtre habit et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est vôtre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

¶ Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, legers, familiers, déliberez, qui sont toûjours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément et sans crainte de les interrompre; ils continuënt leur recit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le merite des personnes qui composent le cercle; ils font taire celuy qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de *Zamet*[1], de *Ruccelay*[2] ou de *Conchini*[3], qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une

1-2-3. Sans dire Monsieur.

circonstance que [illegible] veulent pas que les [illegible] priment quelques [illegible] qu'ils racontent pour [illegible] cations; vous les [illegible] ment : il y a des choses [illegible] des gens qu'ils ne [illegible] y est engagée; [illegible] mystere, [illegible] sible, car, sur ce [illegible] ils ignorent le fait [illegible]

¶ *Arrias* a [illegible] ainsi; c'est un homme [illegible] pour tel; il aime mieux [illegible] de paroître [illegible] table d'un grand [illegible] parole et [illegible] sçavent; il [illegible] comme s'il en étoit originaire : [illegible] de cette cour, des femmes du [illegible] de ses coûtumes; il [illegible] sont arrivées; il les [illegible] premier jusqu'à [illegible] le contredire et lui prouve [illegible] choses qui ne sont pas [illegible]; Arrias [illegible] point, prend feu au [illegible] « Je n'avance, lui dit-il, [illegible] ne sçache d'original, je l'ay [illegible], am-

adeur de France dans cette cour, revenu à s depuis quelques jours, que je connois fami- ment, que j'ay fort interrogé, et qui ne m'a c aucune circonstance. » Il reprenoit le fil de s. rration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit mencée, lors que l'un des conviez luy dit : est Sethon à qui vous parlez, luy-même, et qui arrive de son ambassade. »

¶ Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait qui, nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses, et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échape, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystere que les autres n'y voyent pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

¶ Estre infatué de soy et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit est un accident qui n'arrive gueres qu'à celuy qui n'en a point ou qui en a peu ; malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage : combien de jolies phrases luy faudra-t-il essuyer ! combien de ces mots avanturiers qui paroissent subitement, durent un temps, et que bien-tôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent que pour avoir

le merite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains; il fait penser les gens à sa maniere, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toûjours parler long-temps; il tombe ensuite en des parantheses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire et à luy qui vous parle et à vous qui le supportez; que seroit-ce de vous et de luy, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle et faire oublier la narration?

¶ J'entends *Theodecte* de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré; il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre, il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'appaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredoüiller des vanitez et des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienseances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de le luy donner; il n'est pas encore assis qu'il a à son insçu desobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la premiere place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ny du maître, ny des conviez; il abuse de la folle déference qu'on a

*Drance* veut passer pour gouverner son maître, qui n'en croit rien non plus que le public : parler sans cesse à un grand que l'on sert, en des lieux et en des temps où il convient le moins, luy parler à l'oreille ou en des termes mysterieux, rire jusqu'à éclater en sa presence, luy couper la parole, se mettre entre luy et ceux qui luy parlent, dédaigner ceux qui viennent faire leur cour, ou attendre impatiemment qu'ils se retirent, se mettre proche de luy en une posture trop libre, figurer avec luy le dos appuyé à une cheminée, le tirer par son habit, luy marcher sur les talons, faire le familier, prendre des libertez, marquent mieux un fat qu'un favori.

Un homme sage ny ne se laisse gouverner ny ne cherche à gouverner les autres; il veut que la raison gouverne seule et toûjours.

Je ne haïrois pas d'être livré par la confiance à une personne raisonnable et d'en être gouverné en toutes choses, et absolument et toûjours : je serois seur de bien faire sans avoir le soin de déliberer; je joüirois de la tranquillité de celuy qui est gouverné par la raison.

¶ Toutes les passions sont menteuses; elles se déguisent autant qu'elles le peuvent aux yeux des autres; elles se cachent à elles-mêmes : il n'y a point de vice qui n'ait une fausse ressemblance avec quelque vertu et qui ne s'en aide.

¶ On trouve un livre de devotion, et il touche;

on en ouvre un autre qui est galand, et il fait son impression. Oseray-je dire que le cœur seul concilie les choses contraires, et admet les incompatibles?

¶ Les hommes rougissent moins de leurs crimes que de leurs foiblesses et de leur vanité : tel est ouvertement injuste, violent, perfide, calomniateur, qui cache son amour ou son ambition sans autre vûë que de la cacher.

¶ Le cas n'arrive gueres où l'on puisse dire : « J'étois ambitieux. » Ou on ne l'est point, ou on l'est toûjours; mais le temps vient où l'on avouë que l'on a aimé.

¶ Les hommes commencent par l'amour, finissent par l'ambition, et ne se trouvent souvent dans une assiette plus tranquille que lors qu'ils meurent.

¶ Rien ne coûte moins à la passion que de se mettre au dessus de la raison; son grand triomphe est de l'emporter sur l'interêt.

¶ L'on est plus sociable et d'un meilleur commerce par le cœur que par l'esprit.

¶ Il y a de certains grands sentimens, de certaines actions nobles et élevées, que nous devons moins à la force de nostre esprit qu'à la bonté de nôtre naturel.

¶ Il n'y a gueres au monde un plus bel excés que celuy de la reconnoissance.

¶ Il faut être bien dénué d'esprit, si l'amour, la malignité, la necessité, n'en font pas trouver.

¶ Il y a des lieux que l'on admire, il y en a d'autres qui touchent et où l'on aimeroit à vivre.

Il me semble que l'on dépend des lieux pour l'esprit, l'humeur, la passion, le goût et les sentimens.

¶ Ceux qui font bien mériteroient seuls d'être enviez, s'il n'y avoit encore un meilleur parti à prendre, qui est de faire mieux : c'est une douce vengeance contre ceux qui nous donnent cette jalousie.

¶ Quelques-uns se défendent d'aimer et de faire des vers comme de deux foibles qu'ils n'osent avoüer, l'un du cœur, l'autre de l'esprit.

¶ Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de desirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne peuvent être surpassez que par celuy de sçavoir y renoncer par vertu.







# DE LA SOCIETE

## ET DE LA CONVERSATION

---

Un caractere bien fade est celuy de n'en avoir aucun.

¶ C'est le rôle d'un sot d'être importun : un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuye; il sçait disparoître le moment qui precede celuy où il seroit de trop quelque part.

¶ L'on marche sur les mauvais plaisans, et il pleut par tout païs de cette sorte d'insectes ; un bon plaisant est une piece rare ; à un homme qui est né tel il est encore fort délicat d'en soûtenir long-temps le personnage, il n'est pas ordinaire que celuy qui fait rire se fasse estimer.

¶ Il y a beaucoup d'esprits obscenes, encore plus de médisans ou de satiriques, peu de délicats : pour badiner avec grace et rencontrer heureusement sur les plus petits sujets, il faut trop de

manieres, trop de politesse, et même trop de fecondité; c'est créer que de railler ainsi et faire quelque chose de rien.

¶ Si l'on faisoit une serieuse attention à tout ce qui se dit de froid, de vain et de puerile dans les entretiens ordinaires, l'on auroit honte de parler ou d'écouter, et l'on se condamneroit peut-être à un silence perpetuel, qui seroit une chose pire dans le commerce que les discours inutiles. Il faut donc s'accommoder à tous les esprits; permettre comme un mal necessaire le recit des fausses nouvelles, les vagues reflexions sur le gouvernement present ou sur l'interêt des princes, le debit des beaux sentimens, et qui reviennent toûjours les mêmes; il faut laisser *Aronce* parler proverbe, et *Melinde* parler de soy, de ses vapeurs, de ses migraines et de ses insomnies.

¶ L'on voit des gens qui, dans les conversations ou dans le peu de commerce que l'on a avec eux, vous dégoûtent par leurs ridicules expressions, par la nouveauté, et j'ose dire par l'improprieté des termes dont ils se servent, comme par l'alliance de certains mots qui ne se rencontrent ensemble que dans leur bouche, et à qui ils font signifier des choses que leurs premiers inventeurs n'ont jamais eu intention de leur faire dire. Ils ne suivent en parlant ny la raison ny l'usage, mais leur bizarre genie, que l'envie de toûjours plaisanter et peut-



être de briller tourne insensiblement à un jargon qui leur est propre et qui devient enfin leur idiôme naturel; ils accompagnent un langage si extravagant d'un geste affecté et d'une prononciation qui est contrefaite. Tous sont contens d'eux-mêmes et de l'agrément de leur esprit, et l'on ne peut pas dire qu'ils en soient entierement dénuez, mais on les plaint de ce peu qu'ils en ont, et, ce qui est pire, on en souffre.

¶ Que dites-vous? comment? je n'y suis pas; vous plairoit-il de recommencer? j'y suis encore moins; je devine enfin : vous voulez, *Acis,* me dire qu'il fait froid; que ne disiez-vous : « Il fait froid » ; vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige; dites : « Il pleut, il neige »; vous me trouvez bon visage, et vous desirez de m'en feliciter; dites : « Je vous trouve bon visage. » Mais, répondez-vous, cela est bien uni et bien clair, et d'ailleurs qui ne pourroit pas en dire autant? Qu'importe, Acis? est-ce un si grand mal d'être entendu quand on parle, et de parler comme tout le monde? Une chose vous manque, Acis, à vous et à vos semblables les diseurs de *Phœbus,* vous ne vous en défiez point, et je vais vous jetter dans l'étonnement; une chose vous manque, c'est l'esprit. Ce n'est pas tout, il y a en vous une chose de trop, qui est l'opinion d'en avoir plus que les autres : voilà la source de vôtre pompeux galima-

thias, de vos phrases embroüillées et de vos grands mots qui ne signifient rien. Vous abordez cet homme ou vous entrez dans cette chambre, je vous tire par vôtre habit et vous dis à l'oreille : « Ne songez point à avoir de l'esprit, n'en ayez point, c'est vôtre rôle; ayez, si vous pouvez, un langage simple, et tel que l'ont ceux en qui vous ne trouvez aucun esprit : peut-être alors croira-t-on que vous en avez. »

¶ Qui peut se promettre d'éviter dans la société des hommes la rencontre de certains esprits vains, legers, familiers, déliberez, qui sont toûjours dans une compagnie ceux qui parlent, et qu'il faut que les autres écoutent? On les entend de l'antichambre, on entre impunément et sans crainte de les interrompre; ils continuënt leur recit sans la moindre attention pour ceux qui entrent ou qui sortent, comme pour le rang ou le merite des personnes qui composent le cercle; ils font taire celuy qui commence à conter une nouvelle, pour la dire de leur façon, qui est la meilleure; ils la tiennent de *Zamet*[1], de *Ruccelay*[2] ou de *Conchini*[3], qu'ils ne connoissent point, à qui ils n'ont jamais parlé, et qu'ils traiteroient de Monseigneur s'ils leur parloient; ils s'approchent quelquefois de l'oreille du plus qualifié de l'assemblée pour le gratifier d'une

1-2-3. Sans dire Monsieur.



circonstance que personne ne sçait, et dont ils ne veulent pas que les autres soient instruits; ils suppriment quelques noms pour déguiser l'histoire qu'ils racontent pour et pour détourner les applications; vous les priez, vous les pressez inutilement : il y a des choses qu'ils ne diront pas, il y a des gens qu'ils ne sçauroient nommer, leur parole y est engagée; c'est le dernier secret, c'est un mystere, outre que vous leur demandez l'impossible, car, sur ce que vous voulez apprendre d'eux, ils ignorent le fait et les personnes.

¶ *Arrias* a tout lû, a tout vû, il veut le persuader ainsi; c'est un homme universel, et il se donne pour tel; il aime mieux mentir que de se taire ou de paroître ignorer quelque chose. On parle à la table d'un grand d'une cour du Nord, il prend la parole et l'ôte à ceux qui alloient dire ce qu'ils en sçavent; il s'oriente dans cette region lointaine comme s'il en étoit originaire; il discourt des mœurs de cette cour, des femmes du païs, de ses loix et de ses coûtumes; il recite des historiettes qui y sont arrivées; il les trouve plaisantes et il en rit le premier jusqu'à éclatter. Quelqu'un se hazarde de le contredire et luy prouve nettement qu'il dit des choses qui ne sont pas vrayes; Arrias ne se trouble point, prend feu au contraire contre l'interrupteur. « Je n'avance, luy dit-il, je ne raconte rien que je ne sçache d'original, je l'ay appris de *Sethon*, am-

bassadeur de France dans cette cour, revenu à Paris depuis quelques jours, que je connois familierement, que j'ay fort interrogé, et qui ne m'a caché aucune circonstance. » Il reprenoit le fil de sa narration avec plus de confiance qu'il ne l'avoit commencée, lors que l'un des conviez luy dit : « C'est Sethon à qui vous parlez, luy-même, et qui arrive de son ambassade. »

¶ Il y a un parti à prendre dans les entretiens entre une certaine paresse qu'on a de parler, ou quelquefois un esprit abstrait qui, nous jettant loin du sujet de la conversation, nous fait faire ou de mauvaises demandes ou de sottes réponses, et une attention importune qu'on a au moindre mot qui échape, pour le relever, badiner autour, y trouver un mystere que les autres n'y voyent pas, y chercher de la finesse et de la subtilité, seulement pour avoir occasion d'y placer la sienne.

¶ Estre infatué de soy et s'être fortement persuadé qu'on a beaucoup d'esprit est un accident qui n'arrive gueres qu'à celuy qui n'en a point ou qui en a peu ; malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage : combien de jolies phrases luy faudra-t-il essuyer ! combien de ces mots avanturiers qui paroissent subitement, durent un temps, et que bien-tôt on ne revoit plus ! S'il conte une nouvelle, c'est moins pour l'apprendre à ceux qui l'écoutent que pour avoir

le merite de la dire, et de la dire bien : elle devient un roman entre ses mains; il fait penser les gens à sa maniere, leur met en la bouche ses petites façons de parler, et les fait toûjours parler long-temps; il tombe ensuite en des parantheses qui peuvent passer pour épisodes, mais qui font oublier le gros de l'histoire et à luy qui vous parle et à vous qui le supportez; que seroit-ce de vous et de luy, si quelqu'un ne survenoit heureusement pour déranger le cercle et faire oublier la narration?

¶ J'entends *Theodecte* de l'antichambre; il grossit sa voix à mesure qu'il s'approche, le voilà entré; il rit, il crie, il éclate, on bouche ses oreilles, c'est un tonnerre, il n'est pas moins redoutable par les choses qu'il dit que par le ton dont il parle; il ne s'appaise et il ne revient de ce grand fracas que pour bredoüiller des vanitez et des sottises : il a si peu d'égard au temps, aux personnes, aux bienseances, que chacun a son fait sans qu'il ait eu l'intention de le luy donner; il n'est pas encore assis qu'il a à son insçu desobligé toute l'assemblée. A-t-on servi, il se met le premier à table et dans la premiere place; les femmes sont à sa droite et à sa gauche; il mange, il boit, il conte, il plaisante, il interrompt tout à la fois; il n'a nul discernement des personnes, ny du maître, ny des conviez; il abuse de la folle déference qu'on a

pour luy : est-ce luy, est-ce *Eutideme* qui donne le repas? Il rappelle à soy toute l'autorité de la table, et il y a un moindre inconvenient à la luy laisser entiere qu'à la luy disputer; le vin et les viandes n'ajoûtent rien à son caractere. Si l'on jouë, il gagne au jeu; il veut railler celuy qui perd, et il l'offense; les rieurs sont pour luy, il n'y a sorte de fatuitez qu'on ne luy passe. Je cede enfin et je disparois, incapable de souffrir plus long-temps Theodecte et ceux qui le souffrent.

¶ *Troïle* est utile à ceux qui ont trop de bien, il leur ôte l'embarras du superflu, il leur sauve la peine d'amasser de l'argent, de faire des contrats, de fermer des coffres, de porter des clefs sur soy et de craindre un vol domestique; il les aide dans leurs plaisirs, et il devient capable ensuite de les servir dans leurs passions; bientôt il les regle et les maîtrise dans leur conduite; il est l'oracle d'une maison, celuy dont on attend, que dis-je? dont on prévient, dont on devine les décisions. Il dit de cet esclave : « Il faut le punir », et on le foüette, et de cet autre : « Il faut l'affranchir », et on l'affranchit; l'on voit qu'un parasite ne le fait pas rire, il peut luy déplaire, il est congedié; le maître est heureux si Troïle luy laisse sa femme et ses enfans; si celuy-ci est à table, et qu'il prononce d'un mets qu'il est friand, le maître et les conviez, qui en mangeoient sans reflexion, le trouvent

friand et ne s'en peuvent rassasier; s'il dit au contraire d'un autre mets qu'il est insipide, ceux qui commençoient à le goûter n'osant avaler le morceau qu'ils ont à la bouche, ils le jettent à terre; tous ont les yeux sur luy, observent son maintien et son visage avant de prononcer sur le vin ou sur les viandes qui sont servies. Ne le cherchez pas ailleurs que dans la maison de ce riche qu'il gouverne; c'est là qu'il mange, qu'il dort et qu'il fait digestion, qu'il querelle son valet, qu'il reçoit ses ouvriers et qu'il remet ses creanciers; il regente, il domine dans une salle, il y reçoit la cour et les hommages de ceux qui, plus fins que les autres, ne veulent aller au maître que par Troïle. Si l'on entre par malheur sans avoir une phisionomie qui luy agrée, il ride son front et il détourne sa vûë; si on l'aborde, il ne se leve pas; si l'on s'assied auprés de luy, il s'éloigne; si on luy parle, il ne répond point; si l'on continuë de parler, il passe dans une autre chambre; si on le suit, il gagne l'escalier; il franchiroit tous les étages ou il se lanceroit par une fenêtre plûtôt que de se laisser joindre par quelqu'un qui a un visage ou un ton de voix qu'il desapprouve : l'un et l'autre sont agreables en Troïle, et il s'en est servi heureusement pour s'insinuer ou pour conquerir; tout devient, avec le temps, au dessous de ses soins, comme il est au dessus de vouloir se soûtenir ou

continuer de plaire par le moindre des talens qui ont commencé à le faire valoir; c'est beaucoup qu'il sorte quelquefois de ses meditations et de sa taciturnité pour contredire, et que même pour critiquer il daigne une fois le jour avoir de l'esprit; bien loin d'attendre de luy qu'il défere à vos sentimens, qu'il soit complaisant, qu'il vous louë, vous n'êtes pas seur qu'il aime toûjours vôtre approbation ou qu'il souffre vôtre complaisance.

¶ Il faut laisser parler cet inconnu que le hazard a placé auprés de vous dans une voiture publique, à une fête ou à un spectacle, et il ne vous coûtera bien-tôt pour le connoître que de l'avoir écouté : vous sçaurez son nom, sa demeure, son païs, l'état de son bien, son employ, celuy de son pere, la famille dont est sa mere, sa parenté, ses alliances, les armes de sa maison; vous comprendrez qu'il est noble, qu'il a un château, de beaux meubles, des valets et un carosse.

¶ Il y a des gens qui parlent un moment avant que d'avoir pensé; il y en a d'autres qui ont une fade attention à ce qu'ils disent, et avec qui l'on souffre dans la conversation de tout le travail de leur esprit : ils sont comme paîtris de phrases et de petits tours d'expression, concertez dans leur geste et dans tout leur maintien; ils sont *puristes*[1],

---

1. Gens qui affectent une grande pureté de langage.

et ne hazardent pas le moindre mot, quand il devroit faire le plus bel effet du monde; rien d'heureux ne leur échape, rien ne coule de source et avec liberté; ils parlent proprement et ennuyeusement.

¶ L'esprit de la conversation consiste bien moins à en montrer beaucoup qu'à en faire trouver aux autres; celuy qui sort de vôtre entretien content de soy et de son esprit l'est de vous parfaitement. Les hommes n'aiment point à vous admirer, ils veulent plaire; ils cherchent moins à être instruits et même réjoüis qu'à être goûtez et applaudis, et le plaisir le plus délicat est de faire celuy d'autruy.

¶ Il ne faut pas qu'il y ait trop d'imagination dans nos conversations ny dans nos écrits; elle ne produit souvent que des idées vaines et pueriles, qui ne servent point à perfectionner le goût et à nous rendre meilleurs: nos pensées doivent être prises dans le bon sens et la droite raison, et doivent être un effet de nôtre jugement.

¶ C'est une grande misere que de n'avoir pas assez d'esprit pour bien parler, ny assez de jugement pour se taire. Voilà le principe de toute impertinence.

¶ Dire d'une chose modestement ou qu'elle est bonne ou qu'elle est mauvaise, et les raisons pourquoy elle est telle, demande du bon sens et de

l'expression; c'est une affaire. Il est plus court de prononcer, d'un ton décisif et qui emporte la preuve de ce qu'on avance, ou qu'elle est execrable, ou qu'elle est miraculeuse.

¶ Rien n'est moins selon Dieu et selon le monde que d'appuyer tout ce que l'on dit dans la conversation, jusques aux choses les plus indifferentes, par de longs et de fastidieux sermens. Un honnête homme qui dit oüy et non merite d'être crû : son caractere jure pour luy, donne créance à ses paroles et luy attire toute sorte de confiance.

¶ Celuy qui dit incessamment qu'il a de l'honneur et de la probité, qu'il ne nuit à personne, qu'il consent que le mal qu'il fait aux autres luy arrive, et qui jure pour le faire croire, ne sçait pas même contrefaire l'homme de bien.

Un homme de bien ne sçauroit empêcher par toute sa modestie qu'on ne dise de luy ce qu'un malhonnête homme sçait dire de soy.

¶ *Cleon* parle peu obligeamment ou peu juste, c'est l'un ou l'autre; mais il ajoûte qu'il est fait ainsi et qu'il dit ce qu'il pense.

¶ Il y a parler bien, parler aisément, parler juste, parler à propos : c'est pécher contre ce dernier genre que de s'étendre sur un repas magnifique que l'on vient de faire, devant des gens qui sont reduits à épargner leur pain; de dire merveilles de sa santé devant des infirmes; d'entrete-

nir de ses richesses, de ses revenus et de ses ameublemens, un homme qui n'a ny rentes ny domicile ; en un mot, de parler de son bonheur devant des miserables : cette conversation est trop forte pour eux, et la comparaison qu'ils font alors de leur état au vôtre est odieuse.

¶ « Pour vous, dit *Eutiphron*, vous étes riche ou vous devez l'être ; dix mil livres de rente et en fond de terre, cela est beau, cela est doux, et l'on est heureux à moins », pendant que luy qui parle ainsi a cinquante mil livres de revenu, et qu'il croit n'avoir que la moitié de ce qu'il merite ; il vous taxe, il vous apprecie, il fixe vôtre dépense, et, s'il vous jugeoit digne d'une meilleure fortune et de celle même où il aspire, il ne manqueroit pas de vous la souhaiter ; il n'est pas le seul qui fasse de si mauvaises estimations ou des comparaisons si desobligeantes, le monde est plein d'Eutiphrons.

¶ Quelqu'un, suivant la pente de la coûtume qui veut qu'on louë, et par l'habitude qu'il a à la flatterie et à l'exageration, congratule *Theodeme* sur un discours qu'il n'a point entendu, et dont personne n'a pû encore luy rendre compte ; il ne laisse pas de luy parler de son genie, de son geste, et sur tout de la fidelité de sa memoire ; et il est vray que Theodeme est demeuré court.

¶ L'on voit des gens brusques, inquiets, *suffisans*, qui, bien qu'oisifs et sans aucune affaire qui

les appelle ailleurs, vous expedient, pour ainsi dire, en peu de paroles et ne songent qu'à se dégager de vous; on leur parle encore qu'ils sont partis et ont disparu; ils ne sont pas moins impertinens que ceux qui vous arrêtent seulement pour vous ennuyer, ils sont peut-être moins incommodes.

¶ Parler et offenser, pour de certaines gens, est précisément la [illegible] chose; ils sont piquans et amers, leur style e[illegible]lé de fiel et d'absynthe; la raillerie, l'injure, l'i[illegible]e, leur découlent des lévres comme leur salive [illegible] leur seroit utile d'être nez muets ou stupides, [illegible] qu'ils ont de vivacité et d'esprit leur nuit davan[illegible]e que ne fait à quelques autres leur sot[illegible] se contentent pas toûjours de repliquer a[illegible]greur, ils attaquent souvent avec insolence: il[illegible]ppent sur tout ce qui se trouve sous leur langue, sur les presens, sur les absens; ils heurtent de front et de côté comme des beliers : demande-t-on à des beliers qu'ils n'ayent pas de cornes? de même n'espere-t-on pas de reformer par cette peinture des naturels si durs, si farouches, si indociles; ce que l'on peut faire de mieux, d'aussi loin qu'on les découvre, est de les fuïr de toute sa force et sans regarder derriere soy.

¶ Il ý a des gens d'une certaine étoffe ou d'un certain caractere avec qui il ne faut jamais se commettre, de qui l'on ne doit se plaindre que le

moins qu'il est possible, et contre qui il n'est pas même permis d'avoir raison.

¶ Entre deux personnes qui ont eu ensemble une violente querelle, dont l'un a raison et l'autre ne l'a pas, ce que la plûpart de ceux qui y ont assisté ne manquent jamais de faire, ou pour se dispenser de juger, ou par un temperament qui m'a toûjours paru hors de sa place, c'est de condamner tous les deux : leçon importante, motif pressant et indispensable de fuïr à l'orient quand le fat est à l'occident, pour éviter de partager avec luy le même ton.

¶ Je n'aime pas un homme que je ne puis aborder le premier ny salüer avant qu'il me salüe, sans m'avilir à ses yeux et sans tremper dans la bonne opinion qu'il a de luy-même. MONTAGNE diroit [1] : « Je veux avoir mes coudées franches et être courtois et affable à mon point, sans remords ne consequence. Je ne puis du tout estriver contre mon penchant et aller au rebours de mon naturel, qui m'emmeine vers celuy que je trouve à ma ren contre. Quand il m'est égal et qu'il ne m'est point ennemy, j'anticipe sur son accueil, je le questionne sur sa disposition et santé, je luy fais offre de mes offices sans tant marchander sur le plus ou sur le moins, ne être, comme disent aucuns, sur le qui

1. Imité de Montagne

vive; celuy là me déplaist qui, par la connoissance que j'ay de ses coûtumes et façons d'agir, me tire de cette liberté et franchise : comment me ressouvenir tout à propos et d'aussi loin que je vois cet homme, d'emprunter une contenance grave et importante, et qui l'avertisse que je crois le valoir bien et au delà, pour cela de me ramentevoir de mes bonnes qualitez et conditions et des siennes mauvaises, puis en faire la comparaison ? C'est trop de travail pour moy, et ne suis du tout capable de si roide et si subite attention; et, quand bien elle m'auroit succedé une premiere fois, je ne laisserois de fléchir et me dementir à une seconde tache : je ne puis me forcer et contraindre pour quelconque à être fier. »

¶ Avec de la vertu, de la capacité et une bonne conduite, l'on peut être insupportable; les manieres que l'on neglige comme de petites choses sont souvent ce qui fait que les hommes decident de vous en bien ou en mal; une legere attention à les avoir douces et polies prévient leurs mauvais jugemens : il ne faut presque rien pour être crû fier, incivil, méprisant, desobligeant; il faut encore moins pour être estimé tout le contraire.

¶ La politesse n'inspire pas toûjours la bonté, l'équité, la complaisance, la gratitude; elle en donne du moins les apparences, et fait paroître l'homme au dehors comme il devroit être interieurement.

L'on peut définir l'esprit de politesse, l'on ne peut en fixer la pratique : elle suit l'usage et les coûtumes reçûës; elle est attachée aux temps, aux lieux, aux personnes, et n'est point la même dans les deux sexes, ni dans les differentes conditions; l'esprit tout seul ne la fait pas deviner, il fait qu'on la suit par imitation et que l'on s'y perfectionne; il y a des temperamens qui ne sont susceptibles que de la politesse, et il y en a d'autres qui ne servent qu'aux grands talens ou à une vertu solide : il est vray que les manieres polies donnent cours au merite et le rendent agreable, et qu'il faut avoir de bien éminentes qualitez pour se soûtenir sans la politesse.

Il me semble que l'esprit de politesse est une certaine attention à faire que par nos paroles et par nos manieres les autres soient contens de nous et d'eux-mêmes.

¶ C'est une faute contre la politesse que de loüer immodérément, en presence de ceux que vous faites chanter ou toucher un instrument, quelque autre personne qui a ces mêmes talens, comme, devant ceux qui vous lisent leurs vers, un autre poëte.

¶ Dans les repas ou les fêtes que l'on donne aux autres, dans les presens qu'on leur fait et dans tous les plaisirs qu'on leur procure, il y a faire bien et faire selon leur goût; le dernier est préferable.

¶ Il y auroit une espece de ferocité à rejetter indifferemment toutes sortes de loüanges; l'on doit être sensible à celles qui nous viennent des gens de bien, qui loüent en nous sincerement des choses loüables.

¶ Un homme d'esprit et qui est né fier ne perd rien de sa fierté et de sa roideur pour se trouver pauvre; si quelque chose au contraire doit amollir son humeur, le rendre plus doux et plus sociable, c'est un peu de prosperité.

¶ Ne pouvoir supporter tous les mauvais caracteres dont le monde est plein n'est pas un fort bon caractere : il faut dans le commerce des pieces d'or et de la monnoye.

¶ Vivre avec des gens qui sont broüillez et dont il faut écouter de part et d'autre les plaintes reciproques, c'est, pour ainsi dire, ne pas sortir de l'audience, et entendre du matin au soir plaider et parler procés.

¶ L'on sçait des gens qui avoient coulé leurs jours dans une union étroite : leurs biens étoient en commun, ils n'avoient qu'une même demeure, ils ne se perdoient pas de vûë. Ils se sont apperçûs à plus de quatre-vingt ans qu'ils devoient se quitter l'un l'autre et finir leur societé; ils n'avoient plus qu'un jour à vivre, et ils n'ont osé entreprendre de le passer ensemble; ils se sont dépêchez de rompre avant que de mourir, ils n'avoient de fonds

pour la complaisance que jusques-là ; ils ont trop vécu pour le bon exemple, un moment plûtôt ils mouroient sociables, et laissoient aprés eux un rare modele de la perseverance dans l'amitié.

¶ L'interieur des familles est souvent troublé par les défiances, par les jalousies et par l'antipathie, pendant que des dehors contens, paisibles et enjoüez nous trompent et nous y font supposer une paix qui n'y est point ; il y en a peu qui gagnent à être approfondies. Cette visite que vous rendez vient de suspendre une querelle domestique qui n'attend que vôtre retraite pour recommencer.

¶ Dans la societé, c'est la raison qui plie la premiere : les plus sages sont souvent menez par le plus fou et le plus bizarre ; l'on étudie son foible, son humeur, ses caprices, l'on s'y accommode ; l'on évite de le heurter, tout le monde luy cede ; la moindre serenité qui paroît sur son visage luy attire des éloges, on luy tient compte de n'être pas toûjours insupportable ; il est craint, ménagé, obéï, quelquefois aimé.

¶ Il n'y a que ceux qui ont eu de vieux collateraux ou qui en ont encore, et dont il s'agit d'heriter, qui puissent dire ce qu'il en coûte.

¶ *Cleante* est un tres-honnête homme, il s'est choisi une femme qui est la meilleure personne du monde et la plus raisonnable ; chacun de sa part fait

tout le plaisir et tout l'agrément des societez où il se trouve; l'on ne peut voir ailleurs plus de probité, plus de politesse : ils se quittent demain, et l'acte de leur separation est tout dressé chez le notaire. Il y a, sans mentir, de certains merites qui ne sont point faits pour être ensemble, de certaines vertus incompatibles.

¶ L'on peut compter seurement sur la dot, le doüaire et les conventions, mais foiblement sur les *nourritures* ; elles dépendent d'une union fragile de la belle-mere et de la bru, et qui perit souvent dans l'année du mariage.

¶ Un beau-pere aime son gendre, aime sa bru. Une belle-mere aime son gendre, n'aime point sa bru. Tout est reciproque.

¶ Ce qu'une marâtre aime le moins de tout ce qui est au monde, ce sont les enfans de son mary; plus elle est folle de son mary, plus elle est marâtre.

Les marâtres font deserter les villes et les bourgades, et ne peuplent pas moins la terre de mendians, de vagabons, de domestiques et d'esclaves, que la pauvreté.

¶ G** et H** sont voisins de campagne et leurs terres sont contiguës; ils habitent une contrée deserte et solitaire. Eloignez des villes et de tout commerce, il sembloit que la fuite d'une entiere solitude ou l'amour de la societé eût dû les assu-



jettir à une liaison reciproque; il est cependant difficile d'exprimer la bagatelle qui les a fait rompre, qui les rend implacables l'un pour l'autre, et qui perpetuëra leurs haines dans leurs descendans. Jamais des parens et même des freres ne se sont broüillez pour une moindre chose.

Je suppose qu'il n'y ait que deux hommes sur la terre, qui la possedent seuls et qui la partagent toute entre eux deux; je suis persuadé qu'il leur naîtra bien-tôt quelque sujet de rupture, quand ce ne seroit que pour les limites.

¶ Il est souvent plus court et plus utile de quadrer aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

¶ J'approche d'une petite ville et je suis déja sur une hauteur d'où je la découvre; elle est située à my-côte, une riviere baigne ses murs et coule ensuite dans une belle prairie; elle a une forest épaisse qui la couvre des vents froids et de l'aquilon : je la vois dans un jour si favorable que je compte ses tours et ses clochers; elle me paroît peinte sur le penchant de la colline. Je me récrie, et je dis : « Quel plaisir de vivre sous un si beau ciel et dans ce séjour si délicieux! » Je descends dans la ville, où je n'ay pas couché deux nuits que je ressemble à ceux qui l'habitent : j'en veux sortir.

¶ Il y a une chose que l'on n'a point vûë sous

volontiers à la censure, et dont nous ne haïssons pas à être raillez; ce sont de pareils défauts que nous devons choisir pour railler les autres.

¶ Rire des gens d'esprit, c'est le privilege des sots; ils sont dans le monde ce que les fous sont à la cour, je veux dire sans consequence.

¶ La mocquerie est souvent indigence d'esprit.

¶ Vous le croyez vôtre duppe; s'il feint de l'être, qui est plus duppe de luy ou de vous?

¶ Si vous observez avec soin qui sont les gens qui ne peuvent loüer, qui blâment toûjours, qui ne sont contens de personne, vous reconnoîtrez que ce sont ceux-mêmes dont personne n'est content.

¶ Le dédain et le rengorgement dans la societé attire précisément le contraire de ce que l'on cherche, si c'est à se faire estimer.

¶ Le plaisir de la societé entre les amis se cultive par une ressemblance de goût sur ce qui regarde les mœurs et par quelque difference d'opinions sur les sciences : par là, ou l'on s'affermit dans ses sentimens, ou l'on s'exerce et l'on s'instruit par la dispute.

¶ L'on ne peut aller loin dans l'amitié si l'on n'est pas disposé à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

¶ Combien de belles et inutiles raisons à étaler à celuy qui est dans une grande adversité pour essayer de le rendre tranquille : les choses de dehors

qu'on appelle les évenemens sont quelquefois plus fortes que la raison et que la nature. « Mangez, dormez, ne vous laissez point mourir de chagrin, songez à vivre; » harangues froides et qui reduisent à l'impossible. « Estes-vous raisonnable de vous tant inquieter? » N'est-ce pas dire: « Estes-vous fou d'estre malheureux? »

¶ Le conseil, si necessaire pour les affaires, est quelquefois, dans la societé, nuisible à qui le donne et inutile à celuy à qui il est donné : sur les mœurs, vous faites remarquer des defauts ou que l'on n'avouë pas, ou que l'on estime des vertus; sur les ouvrages, vous rayez les endroits qui paroissent admirables à leur auteur, où il se complaît davantage, où il croit s'être surpassé luy-même. Vous perdez ainsi la confiance de vos amis, sans les avoir rendus ny meilleurs ny plus habiles.

¶ L'on a vû il n'y a pas long-temps un cercle de personnes des deux sexes, liées ensemble par la conversation et par un commerce d'esprit : ils laissoient au vulgaire l'art de parler d'une maniere intelligible; une chose dite entr'eux peu clairement en entraînoit une autre encore plus obscure, sur laquelle on encherissoit par de vrayes enigmes, toûjours suivies de longs applaudissemens : par tout ce qu'ils appeloient delicatesse, sentimens, tour et finesse d'expression, ils étoient enfin parvenus à n'être plus entendus et à ne s'entendre

pas eux-mêmes. Il ne faloit pour fournir à ces entretiens ny bon sens, ny jugement, ny memoire, ny la moindre capacité; il faloit de l'esprit, non pas du meilleur, mais de celuy qui est faux et où l'imagination a trop de part.

¶ Je le sçay, *Theobalde,* vous étes vieilli, mais voudriez-vous que je crusse que vous étes baissé, que vous n'étes plus poëte ny bel esprit, que vous étes presentement aussi mauvais juge de tout genre d'ouvrage que méchant auteur, que vous n'avez plus rien de naïf et de délicat dans la conversation? Vôtre air libre et présomptueux me rassure et me persuade tout le contraire; vous étes donc aujourd'huy tout ce que vous fûtes jamais, et peut-être meilleur : car, si à vôtre âge vous étes si vif et si impetueux, quel nom, Theobalde, faloit-il vous donner dans vôtre jeunesse, et lorsque vous étiez la *coqueluche* ou l'entêtement de certaines femmes qui ne juroient que par vous et sur vôtre parole, qui disoient : « Cela est delicieux, qu'a-t-il dit? »

¶ L'on parle impetueusement dans les entretiens, souvent par vanité ou par humeur, rarement avec assez d'attention; tout occupé du desir de répondre à ce qu'on n'écoute point, l'on suit ses idées, et on les explique sans le moindre égard pour les raisonnemens d'autruy : l'on est bien éloigné de trouver ensemble la verité, l'on n'est pas encore convenu de celle que l'on cherche. Qui

pourroit écouter ces sortes de conversations et les écrire feroit voir quelquefois de bonnes choses qui n'ont nulle suite.

¶ Il a regné pendant quelque temps une sorte de conversation fade et puerile, qui rouloit toute sur des questions frivoles qui avoient relation au cœur et à ce qu'on appelle passion ou tendresse; la lecture de quelques romans les avoit introduites parmy les plus honnêtes gens de la ville et de la cour : ils s'en sont défaits, et la bourgeoisie les a reçûës avec les pointes et les équivoques.

¶ Quelques femmes de la ville ont la délicatesse de ne pas sçavoir ou de n'oser dire le nom des ruës, des places et de quelques endroits publics qu'elles ne croyent pas assez nobles pour être connus : elles disent *le Louvre, la place Royale;* mais elles usent de tours et de phrases plûtôt que de prononcer de certains noms; et, s'ils leur échapent, c'est du moins avec quelque alteration du mot et aprés quelques façons qui les rassurent; en cela moins naturelles que les femmes de la cour, qui, ayant besoin, dans le discours, *des Halles, du Châtelet* ou de choses semblables, disent : *les Halles, le Châtelet.*

¶ Si l'on feint quelquefois de ne se pas souvenir de certains noms que l'on croit obscurs, et si l'on affecte de les corrompre en les prononçant, c'est par la bonne opinion qu'on a du sien.



¶ L'on dit par belle humeur, et dans la liberté de la conversation, de ces choses froides, qu'à la verité l'on donne pour telles, et que l'on ne trouve bonnes que parce qu'elles sont extrémement mauvaises : cette maniere basse de plaisanter a passé du peuple, à qui elle appartient, jusques dans une grande partie de la jeunesse de la cour, qu'elle a déja infectée ; il est vray qu'il y entre trop de fadeur et de grossiereté pour devoir craindre qu'elle s'étende plus loin, et qu'elle fasse de plus grands progrés dans un païs qui est le centre du bon goût et de la politesse ; l'on doit cependant en inspirer le dégoût à ceux qui la pratiquent : car, bien que ce ne soit jamais serieusement, elle ne laisse pas de tenir la place, dans leur esprit et dans le commerce ordinaire, de quelque chose de meilleur.

¶ Entre dire de mauvaises choses ou en dire de bonnes que tout le monde sçait et les donner pour nouvelles, je n'ay pas à choisir.

¶ *Lucain a dit une jolie chose ; il y a un beau mot de Claudien ; il y a cet endroit de Seneque ;* et là-dessus une longue suite de latin que l'on cite souvent devant des gens qui ne l'entendent pas et qui feignent de l'entendre. Le secret seroit d'avoir un grand sens et bien de l'esprit : car ou l'on se passeroit des anciens, ou, aprés les avoir lûs avec soin, l'on sçauroit encore choisir les meilleurs et les citer à propos.

¶ *Hermagoras* ne sçait pas qui est roy de Hongrie; il s'étonne de n'entendre faire aucune mention du roy de Boheme. Ne luy parlez pas des guerres de Flandre et de Hollande, dispensez-le du moins de vous répondre : il confond les temps, il ignore quand elles ont commencé, quand elles ont fini; combats, sieges, tout luy est nouveau; mais il est instruit de la guerre des Geans, il en raconte le progrés et les moindres détails, rien ne luy est échappé ; il débroüille de même l'horrible cahos des deux empires, le Babylonien et l'Assyrien; il connoît à fond les Egyptiens et leurs dynasties. Il n'a jamais vû Versailles, il ne le verra point; il a presque vû la tour de Babel, il en compte les degrez, il sçait combien d'architectes ont présidé à cet ouvrage, il sçait le nom des architectes. Diray-je qu'il croit Henry IV[1] fils de Henry III? il neglige du moins de rien connoître aux maisons de France, d'Autriche et de Baviere. « Quelles minuties! » dit-il, pendant qu'il recite de memoire toute une liste des rois des Medes ou de Babylone, et que les noms d'Apronal, d'Herigebal, de Noesnemordach, de Mardokempad, luy sont aussi familiers qu'à nous ceux de VALOIS et de BOURBON. Il demande si l'empereur a jamais été marié; mais personne ne luy apprendra que Ninus

1. Henry le Grand.

a eu deux femmes. On luy dit que le roy joüit d'une santé parfaite, et il se souvient que Thetmosis, un roy d'Egypte, étoit valetudinaire et qu'il tenoit cette complexion de son ayeul Alipharmutosis. Que ne sçait-il point? quelle chose luy est cachée de la venerable antiquité? Il vous dira que Semiramis ou, selon quelques-uns, Serimaris, parloit comme son fils Nynias, qu'on ne les distinguoit pas à la parole; si c'étoit parce que la mere avoit une voix mâle comme son fils, ou le fils une voix effeminée comme sa mere, qu'il n'ose pas le décider; il vous revelera que Nembrot étoit gaucher et Sesostris ambidextre; que c'est une erreur de s'imaginer qu'un Artaxerxe ait été appellé Longuemain parce que les bras lui tomboient jusqu'aux genoux, et non à cause qu'il avoit une main plus longue que l'autre; et il ajoûte qu'il y a des auteurs graves qui affirment que c'étoit la droite; qu'il croit neanmoins être bien fondé à soûtenir que c'est la gauche.

¶ Ascagne est statuaire, Hegion fondeur, Æschine foulon, et *Cydias* bel esprit : c'est sa profession; il a une enseigne, un attelier, des ouvrages de commande et des compagnons qui travaillent sous luy; il ne vous sçauroit rendre de plus d'un mois les stances qu'il vous a promises, s'il ne manque de parole à *Dosithée*, qui l'a engagé à faire une elegie; une idylle est sur le métier, c'est

pour *Crantor*, qui le presse et qui luy laisse esperer un riche salaire. Prose, vers, que voulez-vous? il réüssit également en l'un et en l'autre; demandez-luy des lettres de consolation ou sur une absence, il les entreprendra; prenez-les toutes faites et entrez dans son magazin, il y a à choisir. Il a un amy qui n'a point d'autre fonction sur la terre que de le promettre longtemps à un certain monde, et de le presenter enfin dans les maisons comme homme rare et d'une exquise conversation; et là, ainsi que le musicien chante et que le joüeur de luth touche son luth devant les personnes à qui il a été promis, Cydias, aprés avoir toussé, relevé sa manchette, étendu la main et ouvert les doigts, debite gravement ses pensées quintessenciées et ses raisonnemens sophistiquez. Different de ceux qui, convenant de principes et connoissant la raison ou la verité qui est une, s'arrachent la parole l'un à l'autre pour s'accorder sur leurs sentimens, il n'ouvre la bouche que pour contredire. « Il me semble, dit-il gracieusement, que c'est tout le contraire de ce que vous dites », ou : « Je ne sçaurois être de vôtre opinion », ou bien : « Ç'a été autrefois mon entêtement comme il est le vôtre; mais... il y a trois choses, ajoûte-t-il, à considerer... » et il en ajoûte une quatriéme; fade discoureur qui n'a pas mis plûtôt le pied dans une assemblée qu'il cherche quelques femmes auprés

de qui il puisse s'insinuer, se parer de son bel esprit ou de sa philosophie, et mettre en œuvre ses rares conceptions. car, soit qu'il parle ou qu'il écrive, il ne doit pas être soupçonné d'avoir en vûë ny le vray ni le faux, ny le raisonnable ni le ridicule; il évite uniquement de donner dans le sens des autres et d'être de l'avis de quelqu'un: aussi attend-il dans un cercle que chacun se soit expliqué sur le sujet qui s'est offert, ou souvent qu'il a amené luy-même, pour dire dogmatiquement des choses toutes nouvelles, mais à son gré décisives et sans replique. Cydias s'égale à Lucien et à Seneque [1], se met au dessus de Platon, de Virgile et de Theocrite; et son flatteur a soin de le confirmer tous les matins dans cette opinion; uni de goût et d'interêt avec les contempteurs d'Homere, il attend paisiblement que les hommes détrompez luy préferent les poëtes modernes; il se met en ce cas à la tête de ces derniers, et il sçait à qui il adjuge la seconde place; c'est, en un mot, un composé du pedant et du prétieux, fait pour être admiré de la bourgeoisie et de la province, en qui neanmoins on n'apperçoit rien de grand que l'opinion qu'il a de luy-même.

¶ C'est la profonde ignorance qui inspire le ton dogmatique; celuy qui ne sçait rien croit enseigner

---

1. Philosophe et poëte tragique.

aux autres ce qu'il vient d'apprendre luy-même; celuy qui sçait beaucoup pense à peine que ce qu'il dit puisse être ignoré, et parle plus indifferemment.

¶ Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement : elles se gâtent par l'emphase; il faut dire noblement les plus petites : elles ne se soûtiennent que par l'expression, le ton et la maniere.

¶ Il me semble que l'on dit les choses encore plus finement qu'on ne peut les écrire.

¶ Il n'y a gueres qu'une naissance honnête ou qu'une bonne éducation qui rendent les hommes capables de secret.

¶ Toute confiance est dangereuse si elle n'est entiere; il y a peu de conjonctures où il ne faille tout dire ou tout cacher. On a déja trop dit de son secret à celuy à qui l'on croit devoir en dérober une circonstance.

¶ Des gens vous promettent le secret, et ils le revelent eux-mêmes et à leur insçu; ils ne remuënt pas les lévres et on les entend; on lit sur leur front et dans leurs yeux, on voit au travers de leur poitrine, ils sont transparens; d'autres ne disent pas précisément une chose qui leur a été confiée, mais ils parlent et agissent de maniere qu'on la découvre de soy-même; enfin quelques-uns méprisent vôtre secret, de quelque consequence qu'il

puisse être : « C'est un mystere, un tel m'en a fait part et m'a défendu de le dire », et ils le disent.

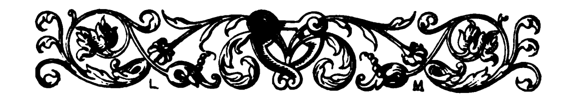
Toute revelation d'un secret est la faute de celuy qui l'a confié.

¶ *Nicandre* s'entretient avec *Elise* de la maniere douce et complaisante dont il a vécu avec sa femme, depuis le jour qu'il en fit le choix jusques à sa mort; il a déja dit qu'il regrette qu'elle ne luy ait pas laissé des enfans, et il le repete; il parle des maisons qu'il a à la ville, et bien-tôt d'une terre qu'il a à la campagne; il calcule le revenu qu'elle luy rapporte, il fait le plan des bâtimens, en décrit la situation, exagere la commodité des appartemens, ainsi que la richesse et la propreté des meubles. Il assure qu'il aime la bonne chere, les équipages; il se plaint que sa femme n'aimoit point assez le jeu et la societé. « Vous estes si riche, luy disoit l'un de ses amis, que n'achetez-vous cette charge? pourquoy ne pas faire cette acquisition qui étendroit vôtre domaine? — On me croit, ajoûte-t-il, plus de bien que je n'en possede. » Il n'oublie pas son extraction et ses alliances : « Monsieur le Surintendant qui est mon cousin; Madame la Chanceliere qui est ma parente », voilà son style. Il raconte un fait qui prouve le mécontentement qu'il doit avoir de ses plus proches et de ceux même qui sont ses heritiers : « Ay-je tort? dit-il à Elise; ay-je grand sujet de leur vou-

loir du bien? » et il l'en fait juge. Il insinuë ensuite qu'il a une santé foible et languissante, et il parle de la cave où il doit être enterré. Il est insinuant, flatteur, officieux à l'égard de tous ceux qu'il trouve auprés de la personne à qui il aspire. Mais Elise n'a pas le courage d'être riche en l'épousant : on annonce, au moment qu'il parle, un cavalier, qui de sa seule presence démonte la batterie de l'homme de ville : il se leve déconcerté et chagrin, et va dire ailleurs qu'il veut se remarier.

¶ Le sage quelquefois évite le monde de peur d'être ennuyé.





# DES BIENS DE FORTUNE

Un homme fort riche peut manger des entremets, faire peindre ses lambris et ses alcoves, joüir d'un palais à la campagne et d'un autre à la ville, avoir un grand équipage, mettre un duc dans sa famille et faire de son fils un grand seigneur : cela est juste et de son ressort; mais il appartient peut-être à d'autres de vivre contens.

¶ Une grande naissance ou une grande fortune annonce le merite et le fait plûtôt remarquer.

¶ Ce qui disculpe le fat ambitieux de son ambition est le soin que l'on prend, s'il a fait une grande fortune, de luy trouver un merite qu'il n'a jamais eu et aussi grand qu'il croit l'avoir.

¶ A mesure que la faveur et les grands biens se retirent d'un homme, ils laissent voir en luy le ridicule qu'ils couvroient et qui y étoit sans que personne s'en apperçût.

¶ Si l'on ne le voyoit de ses yeux, pourroit-on jamais s'imaginer l'étrange disproportion que le plus ou le moins de pieces de monnoye met entre les hommes?

Ce plus ou ce moins détermine à l'épée, à la robe ou à l'Eglise; il n'y a presque point d'autre vocation.

¶ Deux marchands étoient voisins et faisoient le même commerce, qui ont eu dans la suite une fortune toute differente. Ils avoient chacun une fille unique, elles ont été nourries ensemble, et ont vécu dans cette familiarité que donnent un même âge et une même condition: l'une des deux, pour se tirer d'une extrême misere, cherche à se placer, elle entre au service d'une fort grande dame et l'une des premieres de la cour, chez sa compagne

¶ Si le financier manque son coup, les courtisans disent de luy : « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru »; s'il réüssit, ils luy demandent sa fille.

¶ Quelques-uns ont fait dans leur jeunesse l'apprentissage d'un certain métier, pour en exercer un autre et fort different le reste de leur vie.

¶ Un homme est laid, de petite taille, et a peu d'esprit; l'on me dit à l'oreille: « Il a cinquante mille livres de rente »; cela le concerne tout seul, et il ne m'en fera jamais ny pis ny mieux si je commence à le regarder avec d'autres yeux; et, si je

ne suis pas maître de faire autrement, quelle sottise !

¶ Un projet assez vain seroit de vouloir tourner un homme fort sot et fort riche en ridicule ; les rieurs sont de son côté.

¶ N***, avec un portier rustre, farouche, tirant sur le Suisse ; avec un vestibule et une antichambre, pour peu qu'il y fasse languir quelqu'un et se morfondre, qu'il paroisse enfin avec une mine grave et une démarche mesurée, qu'il écoute un peu et ne reconduise point, quelque subalterne qu'il soit d'ailleurs, il fera sentir de luy-même quelque chose qui approche de la consideration.

¶ Je vais, *Clitiphon*, à vôtre porte ; le besoin que j'ay de vous me chasse de mon lit et de ma chambre : plût aux dieux que je ne fusse ny vôtre client ny vôtre fâcheux ! Vos esclaves me disent que vous êtes enfermé et que vous ne pouvez m'écouter que d'une heure entiere ; je reviens avant le temps qu'ils m'ont marqué, et ils me disent que vous étes sorti. Que faites-vous, Clitiphon, dans cet endroit le plus reculé de vôtre appartement, de si laborieux qui vous empêche de m'entendre ? Vous enfilez quelques memoires, vous collationnez un registre, vous signez, vous paraphez. Je n'avois qu'une chose à vous demander, et vous n'aviez qu'un mot à me répondre : ouy ou non. Voulez-vous être rare ? rendez service à

ceux qui dépendent de vous, vous le serez davantage par cette conduite que par ne vous pas laisser voir. O homme important et chargé d'affaires, qui à vôtre tour avez besoin de mes offices! venez dans la solitude de mon cabinet, le philosophe est accessible, je ne vous remettray point à un autre jour; vous me trouverez sur les livres de Platon qui traitent de la spiritualité de l'ame et de sa distinction d'avec le corps, ou la plume à la main pour calculer les distances de Saturne et de Jupiter. J'admire Dieu dans ses ouvrages, et je cherche par la connoissance de la vérité à regler mon esprit et devenir meilleur. Entrez, toutes les portes vous sont ouvertes, mon antichambre n'est pas faite pour s'y ennuyer en m'attendant, passez jusqu'à moy sans me faire avertir : vous m'apportez quelque chose de plus précieux que l'argent et l'or, si c'est une occasion de vous obliger. Parlez : que voulez-vous que je fasse pour vous? faut-il quitter mes livres, mes études, mon ouvrage, cette ligne qui est commencée? quelle interruption heureuse pour moy que celle qui vous est utile! Le manieur d'argent, l'homme d'affaires est un ours qu'on ne sçauroit apprivoiser; on ne le voit dans sa loge qu'avec peine : que dis-je? on ne le voit point, car d'abord on ne le voit pas encore, et bien-tôt on ne le voit plus. L'homme de lettres, au contraire, est trivial comme une borne au coin des

places; il est vû de tous, et à toute heure, et en tous états, à table, au lit, nud, habillé, sain ou malade; il ne peut être important, et il ne le veut point être.

¶ N'envions point à une sorte de gens leurs grandes richesses : ils les ont à titre onereux, et qui ne nous accommoderoit point; ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir : cela est trop cher, et il n'y a rien à gagner à un tel marché.

¶ Les P. T. S. nous font sentir toutes les passions l'une aprés l'autre : l'on commence par le mépris à cause de leur obscurité ; on les envie ensuite, on les hait, on les craint, on les estime quelquefois, et on les respecte; l'on vit assez pour finir à leur égard par la compassion.

¶ *Sosie* de la livrée a passé par une petite recette à une sousferme; et par les concussions, la violence et l'abus qu'il a fait de ses *pouvoirs,* il s'est enfin, sur les ruines de plusieurs familles, élevé à quelque grade; devenu noble par une charge, il ne luy manquoit que d'être homme de bien : une place de marguillier a fait ce prodige.

¶ *Arfure* cheminoit seule et à pied vers le grand portique de Saint**, entendoit de loin le sermon d'un carme ou d'un docteur qu'elle ne voyoit qu'obliquement et dont elle perdoit bien des paroles; sa vertu étoit obscure et sa devotion connuë

comme sa personne : son mary est entré dans le *huitiéme denier;* quelle monstrueuse fortune en moins de six années! Elle n'arrive à l'eglise que dans un char, on luy porte une lourde queuë, l'orateur s'interrompt pendant qu'elle se place ; elle le voit de front, n'en perd pas une seule parole ny le moindre geste ; il y a une brigue entre les prêtres pour la confesser, tous veulent l'absoudre, et le curé l'emporte.

¶ L'on porte *Cresus* au cimetiere : de toutes ses immenses richesses que le vol et la concussion luy avoient acquises, et qu'il a épuisées par le luxe et par la bonne chere, il ne luy est pas demeuré de quoy se faire enterrer ; il est mort insolvable, sans biens, et ainsi privé de tous les secours : l'on n'a vû chez luy ny julep, ny cordiaux, ny medecins, ny le moindre docteur qui l'ait assuré de son salut.

¶ *Champagne,* au sortir d'un long dîner qui luy enfle l'estomac, et dans les douces fumées d'un vin d'Avenay ou de Sillery, signe un ordre qu'on luy presente, qui ôteroit le pain à toute une province si l'on n'y remedioit; il est excusable : quel moyen de comprendre dans la premiere heure de la digestion qu'on puisse quelque part mourir de faim!

¶ *Sylvain,* de ses deniers, a acquis de la naisseanc et un autre nom ; il est seigneur de la pa-

roisse où ses ayeuls payoient la taille; il n'auroit pû autrefois entrer page chez *Cleobule*, et il est son gendre.

¶ *Dorus* passe en littiere par la voye *Appienne*, précedé de ses affranchis et de ses esclaves qui détournent le peuple et font faire place; il ne luy manque que des licteurs. Il entre à *Rome* avec ce cortege, où il semble triompher de la bassesse et de la pauvreté de son pere *Sanga*.

¶ On ne peut mieux user de sa fortune que fait *Periandre;* elle luy donne du rang, du credit, de l'autorité ; déja on ne le prie plus d'accorder son amitié, on implore sa protection. Il a commencé par dire de soy-même : « Un homme de ma sorte », il passe à dire : « Un homme de ma qualité » ; il se donne pour tel, et il n'y a personne de ceux à qui il prête de l'argent ou qu'il reçoit à sa table, qui est délicate, qui veüille s'y opposer. Sa demeure est superbe, un dorique regne dans tous ses dehors; ce n'est pas une porte, c'est un portique; est-ce la maison d'un particulier, est-ce un temple? le peuple s'y trompe. Il est le seigneur dominant de tout le quartier; c'est luy que l'on envie et dont on voudroit voir la chûte; c'est luy dont la femme, par son collier de perles, s'est fait des ennemies de toutes les dames du voisinage. Tout se soûtient dans cet homme, rien encore ne se dément dans cette grandeur qu'il a acquise, dont

il ne doit rien, qu'il a payée. Que son pere, si vieux et si caduc, n'est-il mort il y a vingt ans et avant qu'il se fît dans le monde aucune mention de Periandre! Comment pourra-t-il soutenir ces odieuses pancartes[1] qui déchiffrent les conditions, et qui souvent font rougir la veuve et les heritiers? les supprimera-t-il aux yeux de toute une ville jalouse, maligne, clairvoyante, et aux dépens de mille gens qui veulent absolument aller tenir leur rang à des obseques? Veut-on d'ailleurs qu'il fasse de son pere un *noble homme*, et peut-être un *honorable homme*, luy qui est *messire*?

¶ Combien d'hommes ressemblent à ces arbres déja forts et avancez que l'on transplante dans les jardins, où ils surprennent les yeux de ceux qui les voyent placez dans de beaux endroits où ils ne les ont point vû croître, et qui ne connoissent ny leurs commencemens ny leurs progrés!

¶ Si certains morts revenoient au monde, et s'ils voyoient leurs grands noms portez, et leurs terres les mieux titrées avec leurs châteaux et leurs maisons antiques possedées par des gens dont les peres étoient peut-être leurs metayers, quelle opinion pourroient-ils avoir de nôtre siecle?

¶ Rien ne fait mieux comprendre le peu de chose que Dieu croit donner aux hommes en leur

1. Billets d'enterrement.



abandonnant les richesses, l'argent, les grands établissemens et les autres biens, que la dispensation qu'il en fait et le genre d'hommes qui en sont le mieux pourvûs.

¶ Si vous entrez dans les cuisines où l'on voit reduit en art et en methode le secret de flater vôtre goût et de vous faire manger au delà du necessaire; si vous examinez en détail tous les aprêts des viandes qui doivent composer le festin que l'on vous prepare; si vous regardez par quelles mains elles passent et toutes les formes differentes qu'elles prennent avant de devenir un mets exquis et d'arriver à cette propreté et à cette élegance qui charment vos yeux, vous font hesiter sur le choix et prendre le parti d'essayer de tout; si vous voyez tout le repas ailleurs que sur une table bien servie, quelles saletez, quel dégoût! Si vous allez derriere un theatre et si vous nombrez les poids, les rouës, les cordages qui font les vols et les machines; si vous considerez combien de gens entrent dans l'execution de ces mouvemens, quelle force de bras et quelle extension de nerfs ils y employent, vous direz : « Sont-ce là les principes et les ressorts de ce spectacle si beau, si naturel, qui paroît animé et agir de soy-même? » Vous vous récrierez : « Quels efforts, quelle violence! » De même n'approfondissez pas la fortune des partisans.

¶ Ce garçon si frais, si fleuri, et d'une si belle santé, est seigneur d'une abbaye et de dix autres benefices; tous ensemble luy rapportent six vingt mille livres de revenu, dont il n'est payé qu'en medailles d'or. Il y a ailleurs six vingt familles indigentes qui ne se chaufent point pendant l'hyver, qui n'ont point d'habits pour se couvrir, et qui souvent manquent de pain; leur pauvreté est extrême et honteuse : quel partage ! Et cela ne prouve-t-il pas clairement un avenir?

¶ *Chrysippe,* homme nouveau et le premier noble de sa race, aspiroit, il y a trente années, à se voir un jour deux mil livres de rente pour tout bien; c'étoit là le comble de ses souhaits et sa plus haute ambition, il l'a dit ainsi, et on s'en souvient : il arrive, je ne sçay par quels chemins, jusques à donner en revenu à l'une de ses filles pour sa dot ce qu'il desiroit luy-même d'avoir en fond pour toute fortune pendant sa vie; une pareille somme est comptée dans ses coffres pour chacun de ses autres enfans qu'il doit pourvoir, et il a un grand nombre d'enfans; ce n'est qu'en avancement d'hoirie, il y a d'autres biens à esperer aprés sa mort : il vit encore, quoy qu'assez avancé en âge, et il use le reste de ses jours à travailler pour s'enrichir.

¶ Laissez faire *Ergaste,* et il exigera un droit de tous ceux qui boivent de l'eau de la riviere ou



qui marchent sur la terre ferme : il sçait convertir en or jusques aux roseaux, aux joncs et à l'ortie ; il écoute tous les avis et propose tous ceux qu'il a écoutez. Le prince ne donne aux autres qu'aux dépens d'Ergaste, et ne leur fait de graces que celles qui luy étoient dûës ; c'est une faim insatiable d'avoir et de posseder : il trafiqueroit des arts et des sciences, et mettroit en parti jusques à l'harmonie ; il faudroit, s'il en étoit crû, que le peuple, pour avoir le plaisir de le voir riche, de luy voir une meute et une écurie, pût perdre le souvenir de la musique d'*Orphée* et se contenter de la sienne.

¶ Ne traitez pas avec *Criton,* il n'est touché que de ses seuls avantages ; le piege est tout dressé à ceux à qui sa charge, sa terre ou ce qu'il possede, feront envie ; il vous imposera des conditions extravagantes ; il n'y a nul ménagement et nulle composition à attendre d'un homme si plein de ses interêts et si ennemi des vôtres : il luy faut une duppe.

¶ *Brontin,* dit le peuple, fait des retraites et s'enferme huit jours avec des saints ; ils ont leurs meditations, et il a les siennes.

¶ Le peuple souvent a le plaisir de la tragedie ; il voit perir sur le theatre du monde les personnages les plus odieux, qui ont fait le plus de mal dans diverses scenes et qu'il a le plus haïs.

¶ Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales, la premiere, vive et agissante, est toute occupée à vouloir affliger le peuple, et la seconde, voisine de la mort, à se deceler et à se ruiner les uns les autres.

¶ Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pû soutenir la sienne ny assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfans; ils vivent cachez et malheureux; quelque bien instruit que vous soyez de la misere de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet; vous tenez table, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de vôtre bien-facteur, qui a passé à la verité du cabinet à l'antichambre : quels égards! il pouvoit aller au garde-meuble.

¶ Il y a une dureté de complexion, il y en a une autre de condition et d'état; l'on tire de celle-cy comme de la premiere de quoy s'endurcir sur la misere des autres, diray-je même de quoy ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon financier ne pleure ny ses amis, ny sa femme, ny ses enfans.

¶ Fuyez, retirez-vous; vous n'étes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique : passez sous le pole et dans l'autre hemisphere; montez aux étoiles si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien, vout étes en seureté : je découvre sur

la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoy qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à luy seul, grossir sa fortune et regorger de bien.

¶ Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel : on la reconnoît dans toutes les langues, elle plaît aux étrangers et aux barbares, elle regne à la cour et à la ville, elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe; il n'y a point de lieux sacrez où elle n'ait penetré, point de desert ni de solitude où elle soit inconnuë.

¶ A force de faire de nouveaux contrats ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête et presque capable de gouverner.

¶ Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et sur tout une grande fortune : ce n'est ny le bon ny le bel esprit, ny le grand ny le sublime, ny le fort ny le délicat; je ne sçay précisément lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veüille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'experience pour faire sa fortune : l'on y songe trop tard, et, quand enfin l'on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toûjours le loisir de

¶ Si l'on partage la vie des P. T. S. en deux portions égales, la premiere, vive et agissante, est toute occupée à vouloir affliger le peuple, et la seconde, voisine de la mort, à se deceler et à se ruiner les uns les autres.

¶ Cet homme qui a fait la fortune de plusieurs, qui a fait la vôtre, n'a pû soutenir la sienne ny assurer avant sa mort celle de sa femme et de ses enfans; ils vivent cachez et malheureux; quelque bien instruit que vous soyez de la misere de leur condition, vous ne pensez pas à l'adoucir, vous ne le pouvez pas en effet; vous tenez table, vous bâtissez; mais vous conservez par reconnoissance le portrait de vôtre bien-facteur, qui a passé à la verité du cabinet à l'antichambre : quels égards! il pouvoit aller au garde-meuble.

¶ Il y a une dureté de complexion, il y en a une autre de condition et d'état; l'on tire de celle-cy comme de la premiere de quoy s'endurcir sur la misere des autres, diray-je même de quoy ne pas plaindre les malheurs de sa famille : un bon financier ne pleure ny ses amis, ny sa femme, ny ses enfans.

¶ Fuyez, retirez-vous; vous n'étes pas assez loin. Je suis, dites-vous, sous l'autre tropique : passez sous le pole et dans l'autre hemisphere; montez aux étoiles si vous le pouvez. M'y voilà. Fort bien, vout étes en seureté : je découvre sur

la terre un homme avide, insatiable, inexorable, qui veut, aux dépens de tout ce qui se trouvera sur son chemin et à sa rencontre, et quoy qu'il en puisse coûter aux autres, pourvoir à luy seul, grossir sa fortune et regorger de bien.

¶ Faire fortune est une si belle phrase, et qui dit une si bonne chose, qu'elle est d'un usage universel : on la reconnoît dans toutes les langues, elle plaît aux étrangers et aux barbares, elle regne à la cour et à la ville, elle a percé les cloîtres et franchi les murs des abbayes de l'un et de l'autre sexe; il n'y a point de lieux sacrez où elle n'ait penetré, point de desert ni de solitude où elle soit inconnuë.

¶ A force de faire de nouveaux contrats ou de sentir son argent grossir dans ses coffres, on se croit enfin une bonne tête et presque capable de gouverner.

¶ Il faut une sorte d'esprit pour faire fortune, et sur tout une grande fortune : ce n'est ny le bon ny le bel esprit, ny le grand ny le sublime, ny le fort ny le délicat; je ne sçay précisément lequel c'est, et j'attends que quelqu'un veüille m'en instruire.

Il faut moins d'esprit que d'habitude ou d'experience pour faire sa fortune : l'on y songe trop tard, et, quand enfin l'on s'en avise, l'on commence par des fautes que l'on n'a pas toûjours le loisir de

reparer : de là vient peut-être que les fortunes sont si rares.

Un homme d'un petit genie peut vouloir s'avancer : il néglige tout, il ne pense du matin au soir, il ne réve la nuit qu'à une seule chose, qui est de s'avancer ; il a commencé de bonne heure et dés son adolescence à se mettre dans les voyes de la fortune ; s'il trouve une barriere de front qui ferme son passage, il biaise naturellement, et va à droit ou à gauche selon qu'il y voit de jour et d'apparence, et, si de nouveaux obstacles l'arrêtent, il rentre dans le sentier qu'il avoit quitté ; il est déterminé par la nature des difficultez, tantôt à les surmonter, tantôt à les éviter ou à prendre d'autres mesures ; son interêt, l'usage, les conjonctures, le dirigent. Faut-il de si grands talens et une si bonne tête à un voyageur pour suivre d'abord le grand chemin, et, s'il est plein et embarassé, prendre la terre et aller à travers champs, puis regagner sa premiere route, la continuer, arriver à son terme ? Faut-il tant d'esprit pour aller à ses fins ? Est-ce donc un prodige qu'un sot, riche et accredité ?

Il y a même des stupides, et j'ose dire des imbecilles qui se placent en de beaux postes, et qui sçavent mourir dans l'opulence, sans qu'on les doive soupçonner en nulle maniere d'y avoir contribué de leur travail ou de la moindre industrie : quel-

qu'un les a conduits à la source d'un fleuve, ou bien le hazard seul les y a fait rencontrer ; on leur a dit : «Voulez-vous de l'eau ? puisez », et ils ont puisé.

¶ Quand on est jeune, souvent on est pauvre, ou l'on n'a pas encore fait d'acquisitions ; ou les successions ne sont pas échûës ; l'on devient riche et vieux en même temps : tant il est rare que les hommes puissent réünir tous leurs avantages ; et, si cela arrive à quelques-uns, il n'y a pas de quoy leur porter envie : ils ont assez à perdre par la mort pour mériter d'être plaints.

¶ Il faut avoir trente ans pour songer à sa fortune, elle n'est pas faite à cinquante ; l'on bâtit dans sa vieillesse, et l'on meurt quand on en est aux peintres et aux vitriers.

¶ Quel est le fruit d'une grande fortune, si ce n'est de joüir de la vanité, de l'industrie, du travail et de la dépense de ceux qui sont venus avant nous, et de travailler nous-mêmes, de planter, de bâtir, d'acquerir, pour la posterité ?

¶ L'on ouvre et l'on étale tous les matins pour tromper son monde, et l'on ferme le soir aprés avoir trompé tout le jour.

¶ Le marchand fait des montres pour donner de sa marchandise ce qu'il y a de pire ; il a le catis et les faux jours afin d'en cacher les défauts et qu'elle paroisse bonne ; il la surfait pour la vendre plus

cher qu'elle ne vaut; il a des marques fausses et mysterieuses, afin qu'on croye n'en donner que son prix; un mauvais aunage, pour en livrer le moins qu'il se peut; et il a un trebuchet, afin que celuy à qui il l'a livrée la luy paye en or qui soit de poids.

¶ Dans toutes les conditions, le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est gueres éloigné de la friponerie; le sçavoir faire et l'habileté ne menent pas jusques aux énormes richesses.

L'on peut s'enrichir dans quelque art ou dans quelque commerce que ce soit par l'ostentation d'une certaine probité.

¶ De tous les moyens de faire sa fortune, le plus court et le meilleur est de mettre les gens à voir clairement leurs interêts à vous faire du bien.

¶ Les hommes pressez par les besoins de la vie, et quelquefois par le desir du gain ou de la gloire, cultivent des talens profanes ou s'engagent dans des professions équivoques, et dont ils se cachent long-temps à eux-mêmes le peril et les consequences; ils les quittent ensuite par une devotion discrete qui ne leur vient jamais qu'aprés qu'ils ont fait leur recolte et qu'ils joüissent d'une fortune bien établie.

¶ Il y a des miseres sur la terre qui saisissent le cœur; il manque à quelques-uns jusqu'aux alimens,

ils redoutent l'hyver, ils apprehendent de vivre. L'on mange ailleurs des fruits precoces, l'on force la terre et les saisons pour fournir à sa délicatesse; de simples bourgeois, seulement à cause qu'ils étoient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui voudra contre de si grandes extremitez; je ne veux être, si je le puis, ny malheureux ny heureux: je me jette et me refugie dans la mediocrité.

¶ On sçait que les pauvres sont chagrins de ce que tout leur manque, et que personne ne les soulage; mais, s'il est vray que les riches soient coleres, c'est de ce que la moindre chose puisse leur manquer, ou que quelqu'un veüille leur resister.

¶ Celuy-là est riche qui reçoit plus qu'il ne consume; celuy-là est pauvre dont la dépense excede la recette.

Tel avec deux millions de rente peut être pauvre chaque année de cinq cens mil livres.

Il n'y a rien qui se soûtienne plus long-temps qu'une mediocre fortune; il n'y a rien dont on voye mieux la fin que d'une grande fortune.

L'occasion prochaine de la pauvreté, c'est de grandes richesses.

S'il est vray que l'on soit riche de tout ce dont on n'a pas besoin, un homme fort riche c'est un homme qui est sage.

S'il est vray que l'on soit pauvre par toutes les

choses que l'on desire, l'ambitieux et l'avare languissent dans une extrême pauvreté.

¶ Les passions tyrannisent l'homme, et l'ambition suspend en luy les autres passions, et luy donne pour un temps les apparences de toutes les vertus: ce *Triphon,* qui a tous les vices, je l'ay crû sobre, chaste, liberal, humble, et même devot; je le croirois encore s'il n'eût enfin fait sa fortune.

¶ L'on ne se rend point sur le desir de posseder et de s'agrandir; la bile gagne et la mort approche, qu'avec un visage flétri et des jambes déja foibles, l'on dit : *Ma fortune, mon établissement.*

¶ Il n'y a au monde que deux manieres de s'élever : ou par sa propre industrie, ou par l'imbecillité des autres.

¶ Les traits découvrent la complexion et les mœurs; mais la mine désigne les biens de fortune : le plus ou le moins de mille livres de rente se trouve écrit sur les visages.

¶ *Chrysante,* homme opulent et impertinent, ne veut pas être vû avec *Eugene,* qui est homme de merite, mais pauvre : il croiroit en être deshonoré. Eugene est pour Chrysante dans les mêmes dispositions : ils ne courent pas risque de se heurter.

¶ Quand je vois de certaines gens, qui me prévenoient autrefois par leurs civilitez, attendre au contraire que je les saluë et en être avec moy sur le plus ou sur le moins, je dis en moy-même :

« Fort bien, j'en suis ravy, tant mieux pour eux » ; vous verrez que cet homme-cy est mieux logé, mieux meublé et mieux nourry qu'à l'ordinaire, qu'il sera entré depuis quelques mois dans quelque affaire où il aura déja fait un gain raisonnable : Dieu veüille qu'il en vienne dans peu de temps jusqu'à me mépriser.

¶ Si les pensées, les livres et leurs auteurs, dépendoient des riches et de ceux qui ont fait une belle fortune, quelle proscription ! Il n'y auroit plus de rappel : quel ton, quel ascendant ne prennent-ils pas sur les sçavans ; quelle majesté n'observent-ils pas à l'égard de ces hommes *chetifs* que leur merite n'a ny placez ny enrichis, et qui en sont encore à penser et à écrire judicieusement ! Il faut l'avoüer, le present est pour les riches et l'avenir pour les vertueux et les habiles. HOMERE est encore et sera toûjours ; les receveurs de droits, les publicains, ne sont plus : ont-ils été ? leur patrie, leurs noms, sont-ils connus ? y a-t-il eu dans la Grece des partisans ? Que sont devenus ces importans personnages qui méprisoient Homere, qui ne songeoient dans la place qu'à l'éviter, qui ne luy rendoient pas le salut, ou qui le salüoient par son nom, qui ne daignoient pas l'associer à leur table, qui le regardoient comme un homme qui n'étoit pas riche et qui faisoit un livre ? Que deviendront les *Fauconnets* ? iront-ils aussi loin dans la posterité

que DESCARTES, *né François et mort en Suede?*

¶ Du même fond d'orgüeil dont l'on s'éleve fierement au dessus de ses inferieurs l'on rampe vilement devant ceux qui sont au dessus de soy; c'est le propre de ce vice, qui n'est fondé ny sur le merite personnel ny sur la vertu, mais sur les richesses, les postes, le credit, et sur de vaines sciences, de nous porter également à mépriser ceux qui ont moins que nous de cette espèce de biens, et à estimer trop ceux qui en ont une mesure qui excede la nôtre.

¶ Il y a des ames sales, paîtries de bouë et d'ordure, éprises du gain et de l'interêt, comme les belles ames le sont de la gloire et de la vertu; capables d'une seule volupté, qui est celle d'acquerir ou de ne point perdre; curieuses et avides du denier dix, uniquement occupées de leurs debiteurs, toûjours inquietes sur le rabais ou sur le décri des monnoyes, enfoncées et comme abîmées dans les contrats, les titres et les parchemins. De telles gens ne sont ny parens, ny amis, ny citoyens, ny chrétiens, ny peut-être des hommes : ils ont de l'argent.

¶ Commençons par excepter ces ames nobles et courageuses, s'il en reste encore sur la terre, secourables, ingenieuses à faire du bien, que nuls besoins, nulle disproportion, nuls artifices ne peuvent separer de ceux qu'ils se sont une fois choisis

pour amis ; et, après [illegible] diment une chose [illegible] il n'y a personne au monde [illegible] de societé [illegible] qui nous [illegible] vices et qui [illegible] soy, par l'attachement [illegible] tions tres-[illegible] nôtre ennemy.

¶ Pendant [illegible] son [illegible] famille [illegible] seizième [illegible] pour [illegible] sans naissance [illegible] rie, [illegible]

¶ Le mariage [illegible] disposition [illegible] lequel [illegible] des enfans [illegible] au mensonge [illegible] entre [illegible] tion.

Epouser [illegible] faire sa fortune [illegible] signifie.

¶ Ceux [illegible]

pour vivre à l'aise bon praticien veut être officier; le simple officier se fait magistrat, et le magistrat veut presider; et ainsi de toutes les conditions, où les hommes languissent serrez et indigens, aprés avoir tenté au delà de leur fortune et forcé, pour ainsi dire, leur destinée; incapables tout à la fois de ne pas vouloir être riches et de demeurer riches.

¶ Dîne bien, *Clearque*, soupe le soir, mets du bois au feu, achete un manteau, tapisse ta chambre: tu n'aimes point ton heritier, tu ne le connois point, tu n'en as point.

¶ Jeune, on conserve pour sa vieillesse; vieux, on épargne pour la mort. L'heritier prodigue paye de superbes funerailles et devore le reste.

¶ L'avare dépense plus mort, en un seul jour, qu'il ne faisoit vivant en dix années, et son heritier plus en dix mois qu'il n'a sçû faire luy-même en toute sa vie.

¶ Ce que l'on prodigue, on l'ôte à son heritier; ce que l'on épargne sordidement, on se l'ôte à soy-même. Le milieu est justice pour soy et pour les autres.

¶ Les enfans peut-être seroient plus chers à leurs peres, et reciproquement les peres à leurs enfans, sans le titre d'heritiers.

¶ Triste condition de l'homme, et qui dégoûte de la vie : il faut suer, veiller, fléchir, dépendre, pour avoir un peu de fortune, ou la devoir à l'ago-

nie de nos proches; celuy qui s'empêche de souhaiter que son pere y passe bien-tôt est homme de bien.

¶ Le caractere de celuy qui veut heriter de quelqu'un rentre dans celuy du complaisant : nous ne sommes point mieux flattez, mieux obeïs, plus suivis, plus entourez, plus cultivez, plus ménagez, plus caressez de personne pendant nôtre vie que de celuy qui croit gagner à nôtre mort et qui desire qu'elle arrive.

¶ Tous les hommes, par les postes differens, par les titres et par les successions, se regardent comme heritiers les uns des autres, et cultivent par cet interêt pendant tout le cours de leur vie un desir secret et enveloppé de la mort d'autruy; le plus heureux dans chaque condition est celuy qui a plus de choses à perdre par sa mort et à laisser à son successeur.

¶ L'on dit du jeu qu'il égale les conditions; mais elles se trouvent quelquefois si étrangement disproportionnées, et il y a entre telle et telle condition un abîme d'intervalle si immense et si profond, que les yeux souffrent de voir de telles extremitez se rapprocher : c'est comme une musique qui détonne; ce sont comme des couleurs mal assorties, comme des paroles qui jurent et qui offensent l'oreille, comme de ces bruits ou de ces sons qui font fremir; c'est en un mot un renversement de toutes les bienseances. Si l'on m'oppose

que c'est la pratique de tout l'Occident, je réponds que c'est peut-être aussi l'une de ces choses qui nous rendent barbares à l'autre partie du monde, et que les Orientaux qui viennent jusqu'à nous remportent sur leurs tablettes : je ne doute pas même que cet excés de familiarité ne les rebute davantage que nous ne sommes blessez de leur *Zombaye*[1] et de leurs autres prosternations.

¶ Une tenuë d'Etats ou les Chambres assemblées pour une affaire tres-capitale n'offrent point aux yeux rien de si grave et de si serieux qu'une table de gens qui joüent un grand jeu; une triste severité regne sur leurs visages; implacables l'un pour l'autre et irreconciliables ennemis pendant que la seance dure, ils ne reconnoissent plus ny liaisons, ny alliance, ny naissance, ny distinctions : le hazard seul, aveugle et farouche divinité, préside au cercle et y décide souverainement; ils l'honorent tous par un silence profond et par une attention dont ils sont par tout ailleurs fort incapables : toutes les passions comme suspendües cedent à une seule; le courtisan alors n'est ny doux, ny flatteur, ny complaisant, ny même devot.

¶ L'on ne reconnoît plus en ceux que le jeu et le gain ont illustrez la moindre trace de leur premiere condition : ils perdent de vûë leurs égaux et

1. Voir les Relations du royaume de Siam.

atteignent les plus grands seigneurs. Il est vray que la fortune du dé ou du lansquenet les remet souvent où elle les a pris.

¶ Je ne m'étonne pas qu'il y ait des brelans publics comme autant de pieges tendus à l'avarice des hommes, comme des gouffres où l'argent des particuliers tombe et se précipite sans retour, comme d'affreux écüeils où les joüeurs viennent se briser et se perdre; qu'il parte de ces lieux des émissaires pour sçavoir à heure marquée qui a descendu à terre avec un argent frais d'une nouvelle prise, qui a gagné un procés d'où on luy a compté une grosse somme, qui a receu un don, qui a fait au jeu un gain considerable; quel fils de famille vient de recüeillir une riche succession, ou quel commis imprudent veut hazarder sur une carte les deniers de sa quaisse: c'est un sale et indigne métier, il est vray, que de tromper; mais c'est un métier qui est ancien, connu, pratiqué de tout temps par ce genre d'hommes que j'appelle des brelandiers; l'enseigne est à leur porte, on y liroit presque: *Icy l'on trompe de bonne foy*, car se voudroient-ils donner pour irreprochables? Qui ne sçait pas qu'entrer et perdre dans ces maisons est une même chose? Qu'ils trouvent donc sous leur main autant de duppes qu'il en faut pour leur subsistance, c'est ce qui me passe.

¶ Mille gens se ruinent au jeu, et vous disent

froidement qu'ils ne sçauroient se passer de jouer. Quelle excuse! Y a-t-il une passion, quelque violente ou honteuse qu'elle soit, qui ne pût tenir ce même langage? Seroit-on reçû à dire qu'on ne peut se passer de voler, d'assassiner, de se précipiter? Un jeu effroyable, continuel, sans retenüe, sans bornes, où l'on n'a en vûë que la ruine totale de son adversaire, où l'on est transporté du desir du gain, desesperé sur la perte, consumé par l'avarice, où l'on expose sur une carte ou à la fortune du dé la sienne propre, celle de sa femme et de ses enfans, est-ce une chose qui soit permise ou dont l'on doive se passer? Ne faut-il pas quelquefois se faire une plus grande violence, lorsque, poussé par le jeu jusques à une déroute universelle, il faut même que l'on se passe d'habits et de nourriture, et de les fournir à sa famille?

Je ne permets à personne d'être fripon, mais je permets à un fripon de joüer un grand jeu; je le défends à un honnête homme : c'est une trop grande puerilité que de s'exposer à une grande perte.

¶ Il n'y a qu'une affliction qui dure, qui est celle qui vient de la perte de biens; le temps, qui adoucit toutes les autres, aigrit celle-cy; nous sentons à tous momens, pendant le cours de nôtre vie, où le bien que nous avons perdu nous manque.

¶ Il fait bon avec celuy qui ne se sert pas de son

bien à marier ses filles, à payer ses dettes ou à faire des contrats, pourvû que l'on ne soit ny ses enfans ny sa femme.

¶ Ny les troubles, *Zenobie,* qui agitent vôtre empire, ny la guerre que vous soûtenez virilement contre une nation puissante depuis la mort du roy vôtre époux, ne diminuënt rien de vôtre magnificence. Vous avez préferé à toute autre contrée les rives de l'Euphrate pour y élever un superbe édifice : l'air y est sain et temperé, la situation en est riante, un bois sacré l'ombrage du côté du couchant; les dieux de Syrie, qui habitent quelquefois la terre, n'y auroient pû choisir une plus belle demeure; la campagne autour est couverte d'hommes qui taillent et qui coupent, qui vont et qui viennent, qui roulent ou qui charient le bois du Liban, l'airain et le porphire; les gruës et les machines gemissent dans l'air, et font esperer à ceux qui voyagent vers l'Arabie de revoir, à leur retour en leurs foyers, ce palais achevé et dans cette splendeur où vous desirez de le porter avant de l'habiter, vous et les princes vos enfans. N'y épargnez rien, grande reine; employez-y l'or et tout l'art des plus excellens ouvriers; que les Phidias et les Zeuxis de vôtre siecle déployent toute leur science sur vos plafonds et sur vos lambris; tracez-y de vastes et de delicieux jardins, dont l'enchantement soit tel qu'ils ne paroissent pas faits de la main

des hommes; épuisez vos tresors et vôtre industrie sur cet ouvrage incomparable; et aprés que vous y aurez mis, Zenobie, la derniere main, quelqu'un de ces pastres qui habitent les sables voisins de Palmyre, devenu riche par les peages de vos rivieres, achetera un jour à deniers comptans cette royale maison, pour l'embellir et la rendre plus digne de luy et de sa fortune.

¶ Ce palais, ces meubles, ces jardins, ces belles eaux, vous enchantent et vous font récrier d'une premiere vûë sur une maison si délicieuse et sur l'extrême bonheur du maître qui la possede : il n'est plus, il n'en a pas joüi si agreablement ny si tranquillement que vous; il n'y a jamais eu un jour serein, ny une nuit tranquille; il s'est noyé de dettes pour la porter à ce degré de beauté où elle vous ravit; ses creanciers l'en ont chassé, il a tourné la tête, et il l'a regardée de loin une derniere fois, et il est mort de saisissement.

¶ L'on ne sçauroit s'empêcher de voir dans certaines familles ce qu'on appelle les caprices du hazard ou les jeux de la fortune. Il y a cent ans qu'on ne parloit point de ces familles, qu'elles n'étoient point; le ciel tout d'un coup s'ouvre en leur faveur; les biens, les honneurs, les dignitez, fondent sur elles à plusieurs reprises; elles nagent dans la prosperité. *Eumolpe,* l'un de ces hommes qui n'ont point de grands-peres, a eu un pere du

moins qui s'étoit élevé si haut que tout ce qu'il a pû souhaiter pendant le cours d'une longue vie, ç'a été de l'atteindre; et il l'a atteint. Étoit-ce dans ces deux personnages éminence d'esprit, profonde capacité? étoit-ce les conjonctures? La fortune enfin ne leur rit plus, elle se jouë ailleurs et traite leur posterité comme leurs ancêtres.

¶ La cause la plus immediate de la ruine et de la déroute des personnes des deux conditions, de la robe et de l'épée, est que l'état seul, et non le bien, regle la dépense.

¶ Si vous n'avez rien oublié pour vôtre fortune, quel travail! Si vous avez negligé la moindre chose, quel repentir!

¶ *Giton* a le teint frais, le visage plein et les jouës pendantes, l'œil fixe et assuré, les épaules larges, l'estomac haut, la démarche ferme et déliberée; il parle avec confiance, il fait repeter celuy qui l'entretient, et il ne goûte que mediocrement tout ce qu'il luy dit; il déploye un ample mouchoir et se mouche avec grand bruit; il crache fort loin et il éternuë fort haut; il dort le jour, il dort la nuit, et profondément; il ronfle en compagnie. Il occupe à table et à la promenade plus de place qu'un autre; il tient le milieu en se promenant avec ses égaux, il s'arréte et l'on s'arréte, il continuë de marcher et l'on marche, tous se reglent sur luy; il interrompt, il redresse ceux qui

ont la parole; on ne l'interrompt pas, on l'écoute aussi long-temps qu'il veut parler, on est de son avis, on croit les nouvelles qu'il debite. S'il s'assied, vous le voyez s'enfoncer dans un fauteüil, croiser les jambes l'une sur l'autre, froncer le sourcil, abaisser son chapeau sur ses yeux pour ne voir personne, ou le relever ensuite et découvrir son front par fierté et par audace. Il est enjoüé, grand rieur, impatient, présomptueux, colere, libertin, politique, mysterieux sur les affaires du temps; il se croit des talens et de l'esprit : il est riche.

*Phedon* a les yeux creux, le teint échaufé, le corps sec et le visage maigre; il dort peu et d'un sommeil fort leger; il est abstrait, réveur, et il a avec de l'esprit l'air d'un stupide; il oublie de dire ce qu'il sçait, ou de parler d'évenemens qui luy sont connus, et, s'il le fait quelquefois, il s'en tire mal, il croit peser à ceux à qui il parle, il conte briévement, mais froidement, il ne se fait pas écouter, il ne fait point rire; il applaudit, il sourit à ce que les autres luy disent, il est de leur avis, il court, il vole pour leur rendre de petits services, il est complaisant, flateur, empressé; il est mysterieux sur ses affaires, quelquefois menteur; il est superstitieux, scrupuleux, timide; il marche doucement et legerement, il semble craindre de fouler la terre; il marche les yeux baissez, et il n'ose les lever sur ceux qui passent; il n'est jamais

du nombre de ceux qui forment un cercle pour discourir, il se met derriere celuy qui parle, recüeille furtivement ce qui se dit, et il se retire si on le regarde; il n'occupe point de lieu, il ne tient point de place; il va les épaules serrées, le chapeau abaissé sur ses yeux pour n'être point vû, il se replie et se renferme dans son manteau; il n'y a point de ruës ny de galleries si embarrassées et si remplies de monde où il ne trouve moyen de passer sans effort et de se couler sans être apperçû. Si on le prie de s'asseoir, il se met à peine sur le bord d'un siege, il parle bas dans la conversation, et il articule mal; libre neanmoins sur les affaires publiques, chagrin contre le siecle, mediocrement prévenu des ministres et du ministere; il n'ouvre la bouche que pour répondre; il tousse, il se mouche sous son chapeau, il crache presque sur soy, et il attend qu'il soit seul pour éternuer, ou, si cela luy arrive, c'est à l'insçû de la compagnie, il n'en coûte à personne ny salut ny compliment: il est pauvre.





# DE LA VILLE

---

L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuilleries, pour se regarder au visage et se desapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point et dont l'on se mocque.

L'on s'attend au passage reciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revûë l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échape aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et, selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

¶ Tout le monde connoît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir; les hommes s'y baignent au pied

pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort prés se jetter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venuë, les femmes de la ville ne s'y promenent pas encore; et, quand elle est passée, elles ne s'y promenent plus.

¶ Dans ces lieux d'un concours general, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe et recüeillir le fruit de leur toilette, on ne se promene pas avec une compagne par la necessité de la conversation; on se joint ensemble pour se rassurer sur le theatre, s'apprivoiser avec le public et se raffermir contre la critique: c'est là precisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plutôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on panche negligemment la tête, l'on passe et l'on repasse.

¶ La ville est partagée en diverses societez qui sont comme autant de petites republiques, qui ont leurs loix, leurs usages, leur jargon et leurs mots pour rire: tant que cet assemblage est dans sa force et que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs; cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiez dans leurs mysteres. L'homme du monde d'un meilleur esprit que le hazard a



# DE LA VILLE

---

L'on se donne à Paris, sans se parler, comme un rendez-vous public, mais fort exact, tous les soirs, au Cours ou aux Tuilleries, pour se regarder au visage et se desapprouver les uns les autres.

L'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point et dont l'on se mocque.

L'on s'attend au passage reciproquement dans une promenade publique, l'on y passe en revûë l'un devant l'autre : carrosse, chevaux, livrées, armoiries, rien n'échape aux yeux, tout est curieusement ou malignement observé; et, selon le plus ou le moins de l'équipage, ou l'on respecte les personnes, ou on les dédaigne.

¶ Tout le monde connoît cette longue levée qui borne et qui resserre le lit de la Seine du côté où elle entre à Paris avec la Marne qu'elle vient de recevoir; les hommes s'y baignent au pied

pendant les chaleurs de la canicule, on les voit de fort prés se jetter dans l'eau, on les en voit sortir, c'est un amusement. Quand cette saison n'est pas venuë, les femmes de la ville ne s'y promenent pas encore; et, quand elle est passée, elles ne s'y promenent plus.

¶ Dans ces lieux d'un concours general, où les femmes se rassemblent pour montrer une belle étoffe et recüeillir le fruit de leur toilette, on ne se promene pas avec une compagne par la necessité de la conversation; on se joint ensemble pour se rassurer sur le theatre, s'apprivoiser avec le public et se raffermir contre la critique : c'est là précisément qu'on se parle sans se rien dire, ou plûtôt qu'on parle pour les passans, pour ceux même en faveur de qui l'on hausse sa voix, l'on gesticule et l'on badine, l'on panche negligemment la tête, l'on passe et l'on repasse.

¶ La ville est partagée en diverses societez qui sont comme autant de petites republiques, qui ont leurs loix, leurs usages, leur jargon et leurs mots pour rire : tant que cet assemblage est dans sa force et que l'entêtement subsiste, l'on ne trouve rien de bien dit ou de bien fait que ce qui part des siens, et l'on est incapable de goûter ce qui vient d'ailleurs; cela va jusques au mépris pour les gens qui ne sont pas initiez dans leurs mysteres. L'homme du monde d'un meilleur esprit que le hazard a

porté au milieu d'eux leur est étranger : il se trouve là comme dans un païs lointain, dont il ne connoît ny les routes, ny la langue, ny les mœurs, ny la coûtume; il voit un peuple qui cause, bourdonne, parle à l'oreille, éclate de rire, et qui retombe ensuite dans un morne silence; il y perd son maintien, ne trouve pas où placer un seul mot, et n'a pas même de quoy écouter. Il ne manque jamais là un mauvais plaisant qui domine et qui est comme le heros de la societé; celuy-cy s'est chargé de la joye des autres, et fait toûjours rire avant que d'avoir parlé. Si quelquefois une femme survient qui n'est point de leurs plaisirs, la bande joyeuse ne peut comprendre qu'elle ne sçache point rire des choses qu'elle n'entend point, et paroisse insensible à des fadaises qu'ils n'entendent eux-mêmes que parce qu'ils les ont faites; ils ne luy pardonnent ny son ton de voix, ny son silence, ny sa taille, ny son visage, ny son habillement, ny son entrée, ny la maniere dont elle est sortie. Deux années cependant ne passent point sur une même *cotterie*; il y a toûjours dés la premiere année des semences de division pour rompre dans celle qui doit suivre : l'interêt de la beauté, les incidens du jeu, l'extravagance des repas, qui, modestes au commencement, dégenerent bien-tôt en piramides de viandes et en banquets somptueux, derangent la republique, et luy portent enfin le

coup mortel : il n'est en fort peu de temps non plus parlé de cette nation que des mouches de l'année passée.

❡ Il y a dans la ville la grande et la petite robe, et la premiere se vange sur l'autre des dédains de la cour et des petites humiliations qu'elle y essuye. De sçavoir quelles sont leurs limites, où la grande finit et où la petite commence, ce n'est pas une chose facile ; il se trouve même un corps considerable qui refuse d'être du second ordre et à qui l'on conteste le premier ; il ne se rend pas neanmoins, il cherche au contraire par la gravité et par la dépense à s'égaler à la magistrature, on ne luy cede qu'avec peine : on l'entend dire que la noblesse de son employ, l'independance de sa profession, le talent de la parole et le merite personnel, balancent au moins les sacs de mille francs que le fils du partisan ou du banquier a sçû payer pour son office.

❡ Vous mocquez-vous de réver en carrosse, ou peut-être de vous y reposer ? *Vîte*, prenez vôtre livre ou vos papiers, lisez, ne salüez qu'à peine ces gens qui passent dans leur équipage : ils vous en croiront plus occupé ; ils diront : « Cet homme est laborieux, infatigable ; il lit, il travaille jusques dans les ruës ou sur la route ; » apprenez du moindre avocat qu'il faut paroître accablé d'affaires, froncer le sourcil et réver à rien tres-profondé-

ment; sçavoir à propos perdre le boire et le manger, ne faire qu'apparoir dans sa maison, s'évanoüir et se perdre comme un fantôme dans le sombre de son cabinet; se cacher au public, éviter le theatre, le laisser à ceux qui ne courent aucun risque à s'y montrer, qui en ont à peine le loisir, aux GOMONS, aux DUHAMELS.

¶ Il y a un certain nombre de jeunes magistrats que les grands biens et les plaisirs ont associez à quelques-uns de ceux qu'on nomme à la cour de *petits maîtres;* ils les imitent, ils se tiennent fort au dessus de la gravité de la robe, et se croyent dispensez par leur âge et par leur fortune d'être sages et moderez; ils prennent de la cour ce qu'elle a de pire; ils s'approprient la vanité, la mollesse, l'intemperance, le libertinage, comme si tous ces vices luy étoient dûs; et, affectant ainsi un caractere éloigné de celuy qu'ils ont à soûtenir, ils deviennent enfin, selon leurs souhaits, des copies fideles de tres-méchans originaux.

¶ Un homme de robe à la ville, et le même à la cour, ce sont deux hommes. Revenu chez soy, il reprend ses mœurs, sa taille et son visage, qu'il y avoit laissez; il n'est plus ny si embarrassé ny si honnête.

¶ Les *Crispins* se cottisent et rassemblent dans leur famille jusques à six chevaux pour allonger un équipage qui, avec un essain de gens de livrée où

ils ont fourni chacun leur part, les fait triompher au Cours ou à Vincennes, et aller de pair avec les nouvelles mariées, avec *Jason* qui se ruine, et avec *Thrason* qui veut se marier et qui a consigné[1].

¶ J'entends dire des *Sannions* : même nom, mêmes armes; la branche aînée, la branche cadette, les cadets de la seconde branche; ceux-là portent les armes pleines, ceux-cy brisent d'un lambel, et les autres d'une bordure dentelée : ils ont avec les Bourbons sur une même couleur un même métal, ils portent comme eux deux et une; ce ne sont pas des fleurs de lys, mais ils s'en consolent, peut-être dans leur cœur trouvent-ils leurs pieces aussi honorables, et ils les ont communes avec de grands seigneurs qui en sont contens; on les voit sur les litres et sur les vitrages, sur la porte de leur château, sur le pillier de leur haute justice, où ils viennent de faire pendre un homme qui meritoit le bannissement; elles s'offrent aux yeux de toutes parts, elles sont sur les meubles et sur les serrures, elles sont semées sur les carrosses; leurs livrées ne deshonorent point leurs armoiries. Je dirois volontiers aux Sannions : « Vôtre folie est prématurée, attendez du moins que le siecle s'acheve sur vôtre race; ceux qui ont vû vôtre grand-pere, qui luy

1. Deposé son argent au Tresor public pour une grande charge.

arlé, sont vieux et ne sçauroient plus vivre
emps; qui pourra dire comme eux: « Là il
et vendoit tres-cher? »

Sannions et les Crispins veulent encore da-
;e que l'on dise d'eux qu'ils font une grande
se qu'ils n'aiment à la faire; ils font un recit
t ennuyeux d'une fête ou d'un repas qu'ils
ont donné, ils disent l'argent qu'ils ont perdu au jeu, et ils plaignent fort haut celuy qu'ils n'ont pas songé à perdre; ils parlent jargon et mystere sur de certaines femmes; *ils ont* reciproquement *cent choses plaisantes à se conter, ils ont fait depuis peu des découvertes,* ils se passent les uns aux autres qu'ils sont gens à belles avantures. L'un d'eux, qui s'est couché tard à la campagne et qui voudroit dormir, se leve matin, chausse des guestres, endosse un habit de toile, passe un cordon où pend le fourniment, renouë ses cheveux, prend un fusil. Le voilà chasseur s'il tiroit bien; il revient de nuit moüillé et recreü sans avoir tué; il retourne à la chasse le lendemain, et il passe tout le jour à manquer des grives ou des perdrix.

Un autre avec quelques mauvais chiens auroit envie de dire *ma meute;* il sçait un rendez-vous de chasse, il s'y trouve, il est au laisser courre, il entre dans le fort, se mêle avec les piqueurs, il a un cor; il ne dit pas comme *Menalippe :* « Ay-je du plaisir? » il croit en avoir; il oublie loix et proce-

dure, c'est un Hyppolite. *Menandre*, qui le vit hier sur un procés qui est en ses mains, ne le reconnoîtroit pas aujourd'hui son rapporteur. Le voyez-vous le lendemain à sa chambre, où l'on va juger une cause grave et capitale? Il se fait entourer de ses confreres; il leur raconte comme il n'a point perdu le cerf de meute, comme il s'est étouffé de crier aprés les chiens qui étoient en défaut, ou aprés ceux des chasseurs qui prenoient le change, qu'il a vû donner les six chiens. L'heure presse; il acheve de leur parler des abois et de la curée, et il court s'asseoir avec les autres pour juger.

¶ Quel est l'égarement de certains particuliers qui, riches du negoce de leurs peres, dont ils viennent de recüeillir la succession, se moulent sur les princes pour leur garde-robe et pour leur equipage, excitent par une dépense excessive et par un faste ridicule les traits et la raillerie de toute une ville qu'ils croyent éblouir, et se ruinent ainsi à se faire mocquer de soy!

Quelques-uns n'ont pas même le triste avantage de répandre leurs folies plus loin que le quartier où ils habitent, c'est le seul theatre de leur vanité: l'on ne sçait point dans l'Isle qu'André brille au Marais, et qu'il y dissipe son patrimoine; du moins s'il étoit connu dans toute la ville et dans ses fauxbourgs, il seroit difficile qu'entre un si grand nombre de citoyens qui ne sçavent pas tous juger

ıement de toutes choses, il ne s'en trouvât ’un qui diroit de luy : « Il est magnifique », lui tiendroit compte des regals qu'il fait à et à *Ariston* et des fêtes qu'il donne à *Ela-* mais il se ruine obscurément ; ce n'est qu'en de deux ou trois personnes qui ne l'estiment ɔint qu'il court à l'indigence, et qu'aujourd'huy en carrosse, i as dans six mois le moyen d'aller à pied.

¶ *Narcisse* se leve le matin pour se coucher le soir, il a ses heures de toilette comme une femme, il va tous les jours fort regulierement à la belle messe aux Feüillans ou aux Minimes ; il est homme d'un bon commerce, et l'on compte sur luy au quartier de *** pour un tiers ou pour un cinquiéme à l'ombre ou au reversis ; là il tient le fauteüil quatre heures de suite chez *Aricie,* où il risque chaque soir cinq pistoles d'or. Il lit exactement la *Gazette de Hollande* et le *Mercure Galant ;* il a lû Bergerac [1], des Marets [2], Lesclache, les *Historiettes* de Barbin, et quelques recüeils de poësies. Il se promene avec des femmes à la Plaine ou au Cours, et il est d'une ponctualité religieuse sur les visites. Il fera demain ce qu'il fait aujourd'huy et ce qu'il fit hier, et il meurt ainsi aprés avoir vécu.

---

1. Cyrano.
2. Saint-Sorlin.

¶ Voilà un homme, dites-vous, que j'ay vû quelque part; de sçavoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres, et je vais, s'il se peut, aider vôtre memoire : est-ce au boulevard sur un strapontin, ou aux Thuilleries dans la grande allée, ou dans le balcon à la Comedie? est-ce au sermon, au bal, à Rambouïllet? Où pourriez-vous ne l'avoir point vû? où n'est-il point? S'il y a dans la place une fameuse execution ou un feu de joye, il paroît à une fenêtre de l'Hôtel de ville; si l'on attend une magnifique entrée, il a sa place sur un échaffaut; s'il se fait un carrouzel, le voilà entré et placé sur l'amphitheatre; si le Roy reçoit des ambassadeurs, il voit leur marche, il assiste à leur audience, il est en haye quand ils reviennent de leur audience; sa presence est aussi essentielle aux sermens des ligues suisses que celle du chancelier et des ligues mêmes; c'est son visage que l'on voit aux almanachs representer le peuple ou l'assistance. Il y a une chasse publique, une *Saint-Hubert*, le voilà à cheval; on parle d'un camp et d'une revûë, il est à Oüilles, il est à Acheres; il aime les troupes, la milice, la guerre, il la voit de prés, et jusques au fort de Bernardi. CHANLEY sçait les marches, JACQUIER les vivres, DU METZ l'artillerie; celuy-cy voit, il a vieilli sous le harnois en voyant, il est spectateur de profession; il ne fait rien de ce qu'un homme

ıire, il ne sçait rien de ce qu'il doit sçavoir, .l a vû, dit-il, tout ce qu'on peut voir, et il point regret de mourir : quelle perte ɔour toute la ville! Qui dira aprés luy : « Le est fermé, on ne s'y promene point; le ier de Vincennes est desseiché et relevé, on versera plus » ? Qui annoncera un concert, un :au salut, un prestige de la foire? Qui vous aver-...a que Beaumavielle mourut hier, que Rochois est enrhumée et ne chantera de huit jours? Qui connoîtra comme luy un bourgeois à ses armes et à ses livrées? Qui dira : « *Scapin* porte des fleurs de lys », et qui en sera plus édifié? Qui prononcera avec plus de vanité et d'emphase le nom d'une simple bourgeoise? Qui sera mieux fourni de vaudevilles? Qui prêtera aux femmes les *Annales galantes* et le *Journal amoureux*? Qui sçaura comme luy chanter à table tout un dialogue de l'*Opera*, et les fureurs de Roland dans une ruelle? Enfin, puisqu'il y a à la ville comme ailleurs de fort sottes gens, des gens fades, oisifs, désoccupez, qui pourra aussi parfaitement leur convenir?

¶ *Theramene* étoit riche et avoit du mérite; il a herité, il est donc tres-riche et d'un tres-grand mérite; voilà toutes les femmes en campagne pour l'avoir pour galant, et toutes les filles pour *épouseur;* il va de maison en maison faire esperer aux meres qu'il épousera; est-il assis, elles se re-

prix du temps, et combien sa perte est irreparable, pleureroit amerement sur de si grandes miseres.

¶ On s'éleve à la ville dans une indifference grossiere des choses rurales et champêtres : on distingue à peine la plante qui porte le chanvre d'avec celle qui produit le lin, et le bled froment d'avec les seigles, et l'un ou l'autre d'avec le meteil; on se contente de se nourrir et de s'habiller. Ne parlez à un grand nombre de bourgeois ny de guerets, ny de baliveaux, ny de provins, ny de regains, si vous voulez être entendu : ces termes pour eux ne sont pas françois; parlez aux uns d'aunage, de tarif ou de sol pour livre, et aux autres de voye d'appel, de requête civile, d'appointement, d'évocation. Ils connoissent le monde, et encore par ce qu'il a de moins beau et de moins specieux; ils ignorent la nature, ses commencemens, ses progrez, ses dons et ses largesses. Leur ignorance souvent est volontaire et fondée sur l'estime qu'ils ont pour leur profession et pour leurs talens : il n'y a si vil praticien qui, au fond de son étude sombre et enfumée et l'esprit occupé d'une plus noire chicanne, ne se préfere au laboureur, qui joüit du ciel, qui cultive la terre, qui seme à propos et qui fait de riches moissons; et, s'il entend quelquefois parler des premiers hommes ou des patriarches, de leur vie champêtre et de leur œconomie, il s'étonne qu'on ait pû vivre en de tels

temps, où il n'y avoit encore ny offices, ni commissions, ny presidens, ny procureurs; il ne comprend pas qu'on ait jamais pû se passer du greffe, du parquet et de la buvette.

¶ Les empereurs n'ont jamais triomphé à Rome si mollement, si commodément ny si surement même contre le vent, la pluye, la poudre et le soleil, que le bourgeois sçait à Paris se faire mener par toute la ville : quelle distance de cet usage à la mule de leurs ancêtres! Ils ne sçavoient point encore se priver du necessaire pour avoir le superflu, ny préferer le faste aux choses utiles; on ne les voyoit point s'éclairer avec des bougies et se chauffer à un petit feu : la cire étoit pour l'autel et pour le Louvre; ils ne sortoient point d'un mauvais dîner pour monter dans leur carrosse : ils se persuadoient que l'homme avoit des jambes pour marcher, et ils marchoient; ils se conservoient propres quand il faisoit sec, et dans un temps humide ils gâtoient leur chaussure, aussi peu embarrassez de franchir les ruës et les carrefours que le chasseur de traverser un gueret, ou le soldat de se mouiller dans une tranchée; on n'avoit pas encore imaginé d'atteler deux hommes à une littiere; il y avoit même plusieurs magistrats qui alloient à pied à la Chambre ou aux Enquêtes d'aussi bonne grace qu'Auguste autrefois alloit de son pied au Capitole. L'étain, dans ce temps, brilloit sur les

tables et sur les buffets, comme le fer et le cuivre dans les foyers; l'argent et l'or étoient dans les coffres. Les femmes se faisoient servir par des femmes; on mettoit celles-cy jusqu'à la cuisine. Les beaux noms de gouverneurs et de gouvernantes n'étoient pas inconnus à nos peres, ils sçavoient à qui l'on confioit les enfans des rois et des plus grands princes; mais ils partageoient le service de leurs domestiques avec leurs enfans, contens de veiller eux-mêmes immediatement à leur éducation. Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes; leur dépense étoit proportionnée à leur recette; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leur table, leurs maisons de la ville et de la campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes et sur leur condition; il y avoit entr'eux des distinctions exterieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du praticien pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple valet pour le gentilhomme. Moins appliquez à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs heritiers, et passoient ainsi d'une vie moderée à une mort tranquille. Ils ne disoient point : « Le siecle est dur, la misere est grande, l'argent est rare; ils en avoient moins que nous, et en avoient assez, plus riches par leur œconomie et par leur modestie que de leurs revenus et de leurs domaines. Enfin l'on étoit alors penetré de cette maxime, que ce

qui est dans les grands splendeur, somptuosité, magnificence, est dissipation, folie, ineptie dans le particulier.





# NOTES

## DU TOME PREMIER

Le texte que nous avons adopté pour cette réimpression est celui de la neuvième édition (1696), qui est regardée comme l'édition authentique, La Bruyère étant mort pendant qu'il en corrigeait les épreuves. Elle est presque la reproduction de la huitième (1694), mais elle présente avec elle quelques différences voulues par l'auteur, et qui sont une raison suffisante pour la faire adopter.

Nous avons suivi rigoureusement les indications typographiques de cette édition relativement aux noms propres. On verra, en effet, que La Bruyère imprime en lettres capitales les noms propres sur lesquels il veut attirer l'attention. Il emploie l'italique pour les noms supposés, et, dans les dernières éditions, si le même nom est répété plusieurs fois, c'est seulement à la première fois qu'il le souligne. La Bruyère met également en italiques les néologismes, et en général les expressions qu'il veut faire remarquer. Certains mots, mis en italiques dans les premières éditions, ne le sont plus dans la neuvième, sans qu'on puisse toujours voir bien clairement la raison du changement.

Nous avons conservé également les pattes de mouches placées en tête d'un grand nombre d'alinéas, et qui indiquent le passage d'un ordre d'idées à un autre.

au lieu de *sa place,* ce qui est peut-être préférable. Il faudrait, en effet, ou « sa *part du* spectacle », ou « sa *place au* spectacle ».

P. 41, l. 11. Il faudrait ici *débiteurs* au lieu de *créanciers.*

42, 13. Les éditions précédentes donnent *l'impudence,* qui est préférable.

44, 22. *Il rase,* c'est-à-dire : il *la* rase, comme on le trouve dans les premières éditions.

59, 3. Il y a *bonnes legumes* dans toutes les éditions du temps. *Légumes* est resté féminin chez les paysans de certaines provinces.

62, 22. *Ballie,* pour *balaye,* forme usitée au XVII<sup>e</sup> siècle.

64, 29. Il y a *quelques,* et non *quelque,* dans toutes les éditions contemporaines de l'auteur.

66, 3. *Il ne feint point,* il n'hésite pas. Ce sens donné au verbe *feindre* s'explique facilement. Celui qui feint, qui dissimule, est celui qui hésite à laisser voir la vérité. Il est donc naturel de dire que celui qui fait une chose hardiment, sans hésitation, ne feint pas de la faire.

67, 11. *Navigent,* qui est régulier pour l'époque, se trouve dans toutes les éditions.

— 21. Même observation pour *navigeoient.*

68, 11. *Sont* pour *est.* Ce pluriel est dû sans doute à l'idée de collectivité contenue dans le sujet.

— 15. *A ses yeux,* qu'on trouve dans les éditions précédentes au lieu de *à ses pieds,* nous semble préférable.

71, 16. *A droit,* signifiant *à côté droit,* se disait alors pour *à droite.*

75. *Les Caractères ou les Mœurs de ce siècle* ont pour épigraphe ce passage d'Érasme : *Admonere voluimus, non mordere; prodesse, non lædere; consulere moribus hominum, non officere.*

— 15. Le pronom *le,* qui semble omis ici, ne se trouve

dans aucune des éditions contemporaines de La Bruyère. *Reprocher quelqu'un* est bien une expression usitée dans la langue du temps, mais nous ne connaissons pas d'exemple de *reprocher à quelqu'un* employé dans le sens général de lui faire des reproches.

P. 81, l. 4. *Des hommes, et qui pensent.* Cette forme, qui nous paraît étrange, est particulière à La Bruyère, qui fait souvent continuer par le pronom *qui* une qualification commencée par un adjectif, un participe ou un nom.

83, 8. *Oraisons,* traduction littérale d'*Orationes,* veut dire ici discours.

92, 16. Il y a bien : *qui ait été faite,* quoiqu'il eût fallu, grammaticalement : « qui aient été faites ».

93, 21. *Cherché* n'est accordé dans aucune des éditions du XVII<sup>e</sup> siècle.

97, 5. La Bruyère écrit le nom de Montaigne comme il le prononce.

— 21. Le H** G**, l'*Hermès galant,* le *Mercure galant.*

103, 21. *Lû* est sans accord dans toutes les éditions du XVIIe siècle.

104, 4. *Et qui tendent,* faute évidente, que nous avons maintenue parce qu'elle se trouve dans toutes les éditions données par La Bruyère. Il faudrait : *et qu'ils tendent.*

— 26. Le *de* est bien omis avant *les marquer.*

113, 8. *Vale,* pour *vaille,* se trouve plusieurs fois dans La Bruyère.

121, 7-8. Le peintre V** est, dit-on, l'un des Vignon, et le musicien C**, Colasse.

— 8. L'auteur de *Pyrame* est Pradon.

122, 10. *Se plaindre,* dans le sens de se refuser.

125, 1. *Annobli* se trouve ici, et plus loin, page 149,

ligne 2, bien que précédemment, page 109, ligne 20, nous ayons vu *ennoblir*.

P. 129, l. 8. Ce *et qu'il semble* paraît singulier, mais peut s'expliquer en sous-entendant la répétition du mot *voient* : « et voient qu'il semble ».

133, 13. Quoique les éditions anciennes donnent *empruntées*, comme si le mot *son* n'existait pas dans la phrase, et que le participe se rapportât aux deux substantifs féminins *voix* et *démarche*, nous avons cru pouvoir imprimer *empruntés*.

139, 17. Les magistrats, à la ville, se permettaient parfois le négligé d'un habit gris, quoiqu'ils dussent, d'après une ordonnance, être toujours vêtus de noir.

— 20. L'écharpe d'or et la plume blanche étaient l'apanage des officiers de la maison du roi et de certains courtisans.

— 23. *A quatre lieues de là*, c'est-à-dire à Versailles.

141, 13. *Prévenu* est imprimé au masculin dans plusieurs des éditions anciennes.

— 23. *Questionnaire*, c'est-à-dire bourreau.

142, 1. *Masson* est bien imprimé ainsi.

— 5. *Convents*, pour *couvents*, qu'on trouve pourtant dans les six premières éditions.

154, 15. Pierre du Puget, sieur de Montauron, et Michel Particelli, sieur d'Émery, étaient deux partisans très connus.

— 25. *Venouze*, Vincennes.

155, 4. *Sans corps*, c'est-à-dire sans corset.

174, 27. Bien que toutes les éditions contemporaines de La Bruyère donnent « *qu'il* ne s'en aide », nous avons cru devoir imprimer « *qui* ne s'en aide ».

P. 180, l. 22. *Zamet, Ruccelay, Conchini,* trois Italiens, favoris de Marie de Médicis.

186, 24. On trouve *paîtris* ou *paistris* dans toutes les éditions du temps.

191, 12. *Ton* doit être une faute d'impression. Les éditions précédentes donnent *tort.*

196, 10. *Les nourritures,* clause stipulant que les époux seront nourris, pendant un certain temps, par les parents de l'un d'eux.

— 13. Il faudrait sans doute ici : « Un beau-père *n'aime pas* son gendre » ; mais nous avons encore respecté le texte de toutes les éditions originales.

199, 15. *Attire* est bien au singulier dans toutes les éditions du temps. Ce n'est pas, d'ailleurs, le seul exemple d'un verbe s'accordant seulement avec le dernier terme d'un sujet complexe.

204, 11. *Cahos* est imprimé ainsi dans toutes les éditions du temps. Cette façon d'écrire, absolument contraire à l'étymologie, ne peut s'expliquer que par une confusion avec le mot *cahot*, à une époque où l'on n'accordait pas toujours une grande attention à l'orthographe.

215, 11. *Les P. T. S.,* les partisans.

216, 1. *Entré dans le huitième denier,* c'est-à-dire devenu fermier du huitième denier, taxe qu'on payait pour devenir définitivement propriétaire d'un bien ecclésiastique qu'on avait acquis.

218, 17. *Vû* n'est accordé dans aucune édition.

225, 26. *Catis,* apprêt qui donne du lustre aux étoffes.

229, 28. *Fauconnet,* fermier général très connu en ce temps-là.

235, 17. *Quaisse* est bien écrit ainsi dans toutes les éditions imprimées du temps de La Bruyère. L'étymologie latine, *capsa,* ne peut donner la raison de cette orthographe.

P. 241, l. 15. *Prévenu des ministres*, c'est-à-dire prévenu en faveur des ministres.

245, 9. Il s'agit ici du corps des avocats.

246, 7. *Gomon* et *Duhamel*, deux avocats du temps.

248, 20. *Recreu*, ou *recru*, rendu, excédé de fatigue.

250, 20. *Des Marets*, Jean des Marets, sieur de Saint-Sorlin. — *Lesclache*, auteur d'un traité orthographique.

— 21. *Barbin*, le fameux libraire, qui vendait des *historiettes*.

251, 7. Il s'agit ici non pas de la ville ni du château de Rambouillet, mais d'un grand jardin situé dans le faubourg Saint-Antoine, et qu'avait fait planter le financier Nicolas de Rambouillet.

— 17. Les *ligues suisses* sont les solennités dans lesquelles on renouvelait l'alliance de la France et de la Suisse.

— 25. *Bernardi*, célèbre professeur d'art militaire. Tous les ans, il construisait quelque part un fort dont ses élèves apprenaient à faire le siège.— Le marquis de *Chamlay*, maréchal des logis des armées du roi, était très expert en matière de marches et de campements. — *Jacquier*, munitionnaire des vivres.

— 26. *Du Metz*, lieutenant général d'artillerie.

252, 9. *Beaumavielle*, célèbre basse-taille de l'Opéra. — *Rochois*, chanteuse du même théâtre.

254, 27. Quoique notre texte donne *espèce* au singulier, nous avons cru devoir l'imprimer au pluriel.

255, 8. *Femme d'une seule nuit*, la nouvelle mariée, qui, suivant un usage assez choquant, se tenait sur un lit, pendant les trois premiers jours, pour recevoir ses visites, et avait à supporter les plaisanteries de toutes les personnes qui la venaient voir.



# TABLE

## DU TOME PREMIER





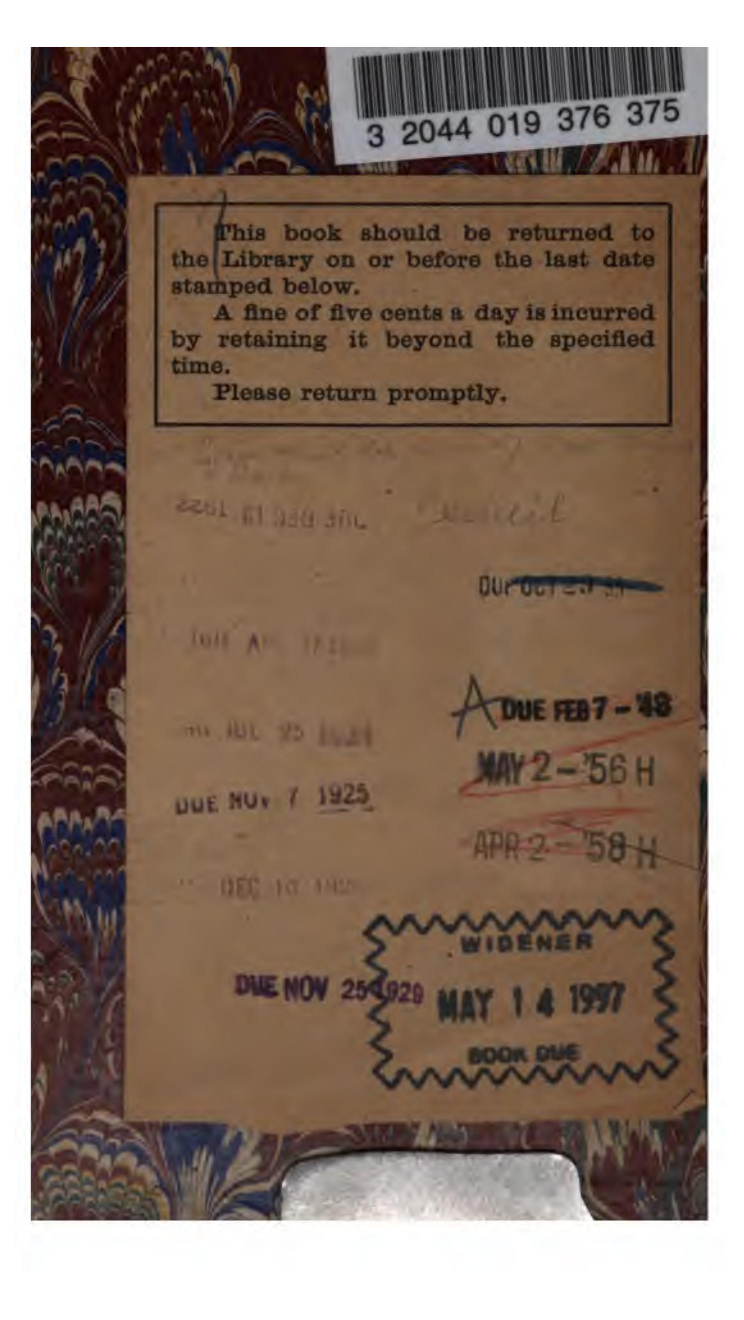
IMPRIMÉ PAR D. JOUAUST

POUR LA

*NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE CLASSIQUE*

PARIS, 1881





3 2044 019 376 375
This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.
A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.
Please return promptly.
DUE NOV 7 1925
DUE FEB 7 - '48
MAY 2 - '56 H
APR 2 - '58 H
DUE NOV 25 1929
WIDENER
MAY 1 4 1997
BOOK DUE



